NOUVEAUX EXPLOITS DE SHERLOCK HOLMES

Par Arthur Conan Doyle



Publié par Planet PDF. Visitez le site pour télécharger des ebooks de littérature, livres et romans.

This work is licensed under a Creative Commons AttributionNoncommercial 3.0 United States License.

Nouveaux exploits de Sherlock Holmes Par Arthur Conan Doyle

Nouveaux exploits de Sherlock Holmes

Édition de référence :
La Renaissance du livre.

I

L'homme estropié

Un certain soir d'été, quelques mois après mon mariage, j'étais assis au coin du feu et je fumais une dernière pipe en somnolant sur un roman : j'avais eu une dure journée de travail. Ma femme venait de remonter, et déjà les domestiques avaient verrouillé les portes du vestibule. Au moment où, me levant de mon fauteuil, je secouais les cendres de ma pipe, j'entendis sonner à la porte ; la pendule marquait minuit moins un quart : ce ne pouvait être un visiteur, mais sans doute un client et j'entrevoyais déjà la perspective d'une nuit blanche. Ce fut donc avec un visage maussade que j'allai ouvrir la porte : à mon grand étonnement, je me trouvai en présence de Sherlock Holmes.

– Ah ! Watson, me dit-il. J'avais bien peur de

ne pas vous trouver chez vous.

– Mon cher, entrez donc, je vous prie.

– Vous paraissez surpris : il y a, en effet, de quoi ! Ah ! ah ! vous fumez toujours le tabac d'Arcadie, comme au temps où vous étiez célibataire. La cendre floconneuse qui est là sur votre vêtement me le prouve assez ; puis on voit, à n'en pas douter, que vous avez porté l'uniforme et vous ne passerez jamais pour un vrai civil, tant que vous mettrez votre mouchoir dans votre manchette. Pouvez-vous me donner l'hospitalité cette nuit ?

– Avec grand plaisir.

– Vous m'avez dit que vous aviez une chambre d'ami, et je constate par votre porte-manteau que vous n'avez aucun invité en ce moment.

– Aussi serai-je ravi de vous garder.

– Merci ; alors je vais m'approprier un de ces crochets pour y déposer mon chapeau. Mais je m'aperçois, à regret, que vous avez eu des ouvriers dans la maison. C'est de mauvais

augure. J'espère que ce ne sont pas les conduites d'égouts qui ont eu besoin de réparations ?

– Non, ce sont celles du gaz.

– Ah ! tenez, ils ont laissé l'empreinte de leurs souliers ferrés sur le linoléum, juste à l'endroit le mieux éclairé.

– Voulez-vous prendre quelque chose ?

– Non, merci, j'ai soupé à Waterloo ; mais je fumerai volontiers une pipe avec vous.

Je lui tendis ma blague à tabac : il s'assit en face de moi, et lança quelques bouffées sans dire un mot. Je pensais bien que seul un motif sérieux avait pu l'amener chez moi à pareille heure, et je le laissai aborder de lui-même le sujet.

– Je vois que vous avez une nombreuse clientèle, dit-il, en jetant sur moi un regard inquisiteur.

– Oui, répondis-je ; ma journée a été bien remplie ; mais quitte à vous paraître idiot, je vous avouerai que je ne comprends pas comment vous le savez.

Holmes eut un sourire malin :

– Je connais bien vos habitudes, mon cher Watson. Quand votre journée est courte, vous vous contentez de vos jambes ; quand elle est plus longue, vous louez une voiture. Comme aujourd'hui vos chaussures, bien qu'usées, sont propres, j'en conclus que votre nombreuse clientèle vous a forcé à circuler en voiture.

– Parfait ! m'écriai-je.

– Raisonnement bien simple pourtant, et avec lequel on stupéfie son interlocuteur, parce que celui-ci a négligé précisément le détail sur lequel s'appuie la déduction. J'en dirai autant, mon cher, de certaines de vos esquisses qui ne sont pas au point parce que vous avez omis de communiquer au lecteur un facteur essentiel du problème. Pour le moment, je suis dans la même position que ces lecteurs. Je tiens en main plusieurs fils de l'énigme la plus singulière qui ait jamais torturé cerveau humain ; et précisément il me manque un ou deux de ces fils pour parfaire ma démonstration ; mais je les trouverai, Watson, je les trouverai.

Ce disant, il reprit sa physionomie d'ordinaire

si vive et si pénétrante. Ses yeux brillaient déjà, et une légère rougeur teintait ses joues décharnées. Ce ne fut que l'affaire d'un instant ; et, quand mes yeux se reportèrent sur lui, il avait retrouvé cette impassibilité d'Indien qui le faisait considérer souvent comme une machine.

– Le problème présente des particularités non seulement curieuses, mais je dirai exceptionnellement intéressantes : je l'ai bien étudié et suis, je crois, à deux doigts de la solution. Si vous voulez me prêter votre concours, vous me serez un aide puissant.

– J'en serai ravi.

– Pouvez-vous aller demain jusqu'à Aldershot ?

– Oui ; je suis persuadé que Jackson me remplacera auprès de mes clients.

– Parfait ; nous partirons de Waterloo à 11 heures 10.

– Cela me donnera tout le temps nécessaire pour me retourner.

– Alors, si vous n'avez pas trop sommeil, je

vais vous donner un aperçu de ce qui a été fait et de ce qui reste à faire.

– J'étais quelque peu somnolent lorsque vous êtes entré : maintenant, je n'ai plus aucune envie de dormir.

– Je résumerai donc l'histoire sans omettre aucun des faits essentiels. Peut-être même avez-vous déjà lu un récit de l'événement. Il s'agit du meurtre du colonel Barclay, des Royal Mallows, à Aldershot.

– Je n'en ai pas entendu parler.

– Cela ne m'étonne pas ; le fait est tout récent : il ne remonte qu'à deux jours. Voici l'histoire en deux mots :

Le Royal Mallows est, comme vous le savez, un des plus célèbres régiments irlandais de l'armée anglaise ; il a fait des prodiges de valeur en Crimée et aux Indes lors de la révolte des Cipayes ; depuis, il n'a pas perdu une occasion de se distinguer. Jusqu'à lundi dernier le régiment était commandé par James Barclay, vaillant militaire qui débuta comme simple soldat et dut

ses galons à sa bravoure aux Indes ; il arriva ainsi à commander le régiment, où jadis il avait débuté en portant le fusil sur l'épaule. Barclay épousa, comme sergent, M^lle^ Nancy Devoy, fille d'un porte-étendard de ce même régiment. Comme bien vous pensez, les débuts du jeune couple dans ce monde, nouveau pour eux, furent un peu difficiles. Mais ils se trouvèrent vite à la hauteur de la situation, et M^me^ Barclay ne tarda pas à être aussi appréciée des femmes d'officiers que son mari était estimé de ses frères d'armes. Je dois ajouter qu'elle était fort belle et que même aujourd'hui, après trente ans de mariage, elle fait encore sensation. La vie de famille du colonel Barclay semble avoir été calme et heureuse. Le major Murphy, de qui je tiens presque tous ces détails, m'assure qu'il n'y eut jamais, à sa connaissance, la moindre mésintelligence dans le ménage. Il croit cependant que l'attachement de Barclay pour sa femme était plus profond que l'affection de M^me^ Barclay pour son mari. Il ne pouvait se passer d'elle un seul jour ; tandis que sa femme, tout en étant fidèle et dévouée, était beaucoup moins démonstrative à son égard ; au

régiment, ils étaient le modèle parfait du couple arrivé à l'âge mûr, et rien dans leurs relations conjugales ne faisait prévoir le fatal dénouement qui a suivi. Le colonel Barclay était un de ces types de vieux militaires, à l'esprit vif, à l'humeur gaie et joviale. Il avait pourtant ses faiblesses et il se laissait quelquefois aller à des accès d'emportement et même de vengeance, mais jamais vis-à-vis de sa femme. Un fait qui a beaucoup frappé le major Murphy et trois des cinq officiers que j'ai interrogés, est l'espèce d'abattement auquel il était sujet par moments. Le major Murphy raconte qu'au mess, au milieu des plaisanteries et de la gaieté de ses camarades, il semblait parfois qu'une main invisible eût glacé le sourire sur ses lèvres et il lui arrivait alors de rester plusieurs jours dans une espèce de torpeur. Ajoutez à cela une tendance à la superstition, et vous aurez les deux seules particularités de caractère que ses camarades aient observées chez lui. Cette superstition se manifestait par une profonde horreur de la solitude, surtout le soir ; et, chez un homme aussi viril que le colonel, cet enfantillage avait souvent

fait l'objet des conversations de ses amis. Le 1er régiment des Royal Mallows (anciennement le 117e) est en garnison à Aldershot depuis plusieurs années. Les officiers mariés habitent en dehors de la caserne, et le colonel demeure à la villa Lachine, à environ un demi-mille du camp nord. Autour de la maison, un terrain qui n'est séparé de la route que par une trentaine de mètres. Un cocher et deux servantes composent tout le personnel de la maison et en sont avec leurs deux maîtres les seuls habitants. Les Barclay n'ont pas d'enfants et ne reçoivent jamais d'amis. Arrivons maintenant aux événements qui se sont passés à Lachine, lundi dernier, entre 9 et 10 heures du soir. Mme Barclay est, paraît-il, catholique et s'intéresse tout spécialement à la fondation de la Confrérie de Saint-Georges qui a son siège à la chapelle de la rue Watt. Cette œuvre a pour but de distribuer aux pauvres des vêtements usagés. Une assemblée de la confrérie s'était tenue le même soir à 8 heures et Mme Barclay avait dîné en hâte pour y assister ; en partant, le cocher avait entendu sa maîtresse faire à son mari des recommandations, insignifiantes du reste, et lui

promettre de revenir vite. Puis elle avait passé prendre miss Morisson, qui habite la villa voisine, et toutes deux s'étaient rendues ensemble à la réunion. Celle-ci ne dura que quarante minutes et à 9 heures 1/4 M^me^ Barclay était de retour chez elle, après avoir déposé, en passant, miss Morisson.

La pièce qui, à la villa Lachine, sert de petit salon, fait face à la route et a accès sur la pelouse par une large porte-fenêtre ; la pelouse s'étend sur environ trente mètres et est séparée de la route par un mur assez bas, surmonté d'une grille en fer. C'est dans cette pièce qu'entra M^me^ Barclay à son retour. Les volets n'étaient pas fermés, car on ne se tenait presque jamais là le soir. M^me^ Barclay alluma la lampe elle-même, sonna sa femme de chambre et commanda une tasse de thé, ce qui était contraire à ses habitudes. Le colonel était resté dans la salle à manger ; mais, en entendant sa femme, il était venu la rejoindre dans le petit salon. Le cocher l'y vit entrer après avoir traversé le vestibule ; il ne devait pas en ressortir vivant. Au bout de dix minutes, la femme de chambre apporta le thé ;

mais, en approchant de la porte, elle entendit, à son grand étonnement, les éclats de voix d'une discussion. Elle frappa d'abord ; puis, n'obtenant pas de réponse, elle tourna le bouton et constata alors que le verrou était mis à l'intérieur. Elle courut chercher la cuisinière, et les deux femmes, ainsi que le cocher, restèrent dans le vestibule à écouter la dispute qui s'envenimait. Ils sont tous d'accord pour affirmer qu'il n'y avait que deux voix : celle du colonel et celle de sa femme. Les réponses de Barclay, brusques mais basses, n'étaient pas perceptibles ; le ton de M^me^ Barclay était plus aigre ; et, quand elle élevait la voix, on distinguait nettement ce qu'elle disait : « Lâche, répétait-elle sans cesse, lâche, que faire maintenant ? Lâche, rendez-moi ma liberté. Je ne veux plus respirer le même air que vous ! Lâche, lâche ! »

Ces phrases entrecoupées aboutirent à un terrible cri poussé par le colonel, puis on entendit un choc et une clameur perçante de la femme. Point de doute possible, il se passait là un drame. Tandis que les cris redoublaient à l'intérieur, le cocher se ruait sur la porte pour essayer de la

forcer : mais ce fut en vain, et la terreur des deux femmes était telle qu'elles n'avaient même pas la force de l'aider. Il eut alors l'idée de gagner par la pelouse la porte-fenêtre, dont un battant restait ouvert d'habitude en été, et il put ainsi pénétrer dans le salon. Sa maîtresse avait cessé de crier et était étendue évanouie sur un canapé, tandis que le malheureux officier gisait inanimé, baigné dans une mare de sang, la tête sur le sol près du chenet ; ses jambes reposaient encore sur un des bras du fauteuil. Le cocher, voyant qu'il ne pouvait plus rien pour son maître, se jeta sur la porte pour l'ouvrir, mais la clef n'était pas à la serrure et il la chercha vainement dans la pièce. Il ressortit donc par la fenêtre et revint bientôt accompagné d'un agent de police et d'un médecin qu'il était allé chercher. La femme du colonel, sur laquelle pesaient naturellement tous les soupçons, fut transportée évanouie dans sa chambre. On plaça le corps du défunt sur un canapé et on procéda à une enquête sur le drame. Le malheureux vétéran avait derrière la tête une blessure longue de deux doigts et les chairs déchiquetées prouvaient qu'un coup violent lui

avait été porté avec un instrument contondant. On n'eut pas loin à aller, du reste, pour le trouver ; là par terre, à côté même du corps, se trouvait une étrange massue de bois dur sculpté munie d'un manche en os.

Le colonel possédait, en effet, une belle collection d'armes, qu'il avait rapportées des pays exotiques où il avait servi, et la police supposa immédiatement que cette arme faisait partie de ses trophées. Les domestiques déclarèrent ne pas connaître cette arme ; on pensa tout simplement qu'ils n'avaient pas dû la remarquer parmi les autres curiosités de la maison. On ne découvrit aucun autre indice sur le lieu du crime, si ce n'est toutefois que la clef demeura introuvable : en vain, la chercha-t-on dans les poches de M^me^ Barclay, dans celles de la victime, dans toute la villa. On dut avoir recours à un serrurier pour forcer la porte.

Les choses en étaient là, Watson, quand mardi matin le major Murphy me pria de me transporter à Aldershot pour venir en aide à la police. Vous êtes de mon avis, je pense ; le problème était

digne d'intérêt ; mais en l'étudiant de plus près, j'acquis la certitude qu'il était plus intéressant encore qu'on ne l'avait supposé à première vue. Avant d'examiner la chambre en détail, je questionnai les domestiques qui ne m'apprirent rien de nouveau. La femme de chambre, Jane, appela cependant mon attention sur un fait. Vous vous souvenez qu'en entendant le bruit de la discussion elle était descendue à l'office, puis était remontée suivie des autres domestiques. Elle affirme que la première fois, alors qu'elle était seule, elle n'avait pu distinguer aucune parole, tant ses maîtres parlaient bas, et que si elle avait deviné une discussion, c'était par le son des voix et non par les mots échangés. En la pressant de questions, on lui fit avouer qu'elle avait entendu sa maîtresse prononcer deux fois le nom de David.

Ce détail est d'une grande importance pour déterminer le motif de cette querelle subite : vous devez, en effet, vous souvenir que le colonel s'appelait Jacques ! Mais la chose qui a tout particulièrement impressionné les domestiques et la police, c'est la face contractée du colonel.

D'après eux, son visage avait une telle expression de terreur et d'effroi que plusieurs personnes en ont été émues au point de s'évanouir. Il est bien certain que le colonel, se voyant en danger de mort, en a ressenti une terreur que ses traits ont reflétée.

Ceci cadre assez bien avec l'opinion émise par la justice et d'après laquelle le colonel aurait été menacé par sa femme. Il est vrai qu'il était blessé derrière la tête ; mais on pouvait supposer à la rigueur qu'il s'était retourné pour éviter le coup. Quant à M^me^ Barclay, elle avait un accès de fièvre cérébrale qui la faisait divaguer ; on ne pouvait donc avoir par elle aucun renseignement. La police m'avait appris que M^lle^ Morisson, qui, vous vous le rappelez, était sortie le soir même du crime avec M^me^ Barclay, affirmait que rien, à sa connaissance, n'avait pu provoquer la colère de son amie.

Muni de ces renseignements, entre plusieurs pipes, je m'appliquai, mon cher Watson, à dégager les faits décisifs de ceux qui n'étaient que secondaires. Sans aucun doute le point le

plus énigmatique était l'étrange disparition de la clef. Malgré toutes les recherches on n'avait pu la découvrir dans le salon. Il fallait que quelqu'un l'eût emportée, et ce ne pouvait être ni le colonel ni sa femme. Aucun doute là-dessus. Donc une troisième personne avait pénétré dans la pièce et cette personne n'avait pu entrer que par la fenêtre. Je pensai alors qu'une minutieuse inspection de la chambre et de la pelouse devait me révéler les traces de ce mystérieux individu. Vous connaissez mes procédés en pareil cas. Je les appliquai minutieusement et finis par découvrir des traces ; mais combien elles différaient de celles que je m'attendais à trouver. Un homme était entré dans la chambre, il avait traversé le gazon du côté de la route ; j'en avais pour preuve cinq empreintes bien distinctes : une sur la route même, à l'endroit où il avait escaladé le mur, deux sur la pelouse, deux enfin plus légères sur le bord de la fenêtre par laquelle il était entré. Il avait dû traverser la pelouse en courant, car la pointe du pied était plus marquée que les talons. Mais, voyez-vous, ce n'est pas l'homme qui m'intrigue, c'est son compagnon.

– Son compagnon ?

Holmes tira de sa poche une large feuille de papier de soie, et la déploya soigneusement sur ses genoux.

– Que pensez-vous de cela ? demanda-t-il.

Le papier était couvert d'empreintes qui semblaient provenir d'un petit animal ; cinq de ces empreintes étaient faites par des ongles très longs ; l'empreinte entière aurait pu tenir dans une cuillère à dessert.

– C'est un chien ? dis-je.

– Avez-vous jamais vu un chien grimper le long des rideaux ? Or, j'ai la preuve que cet animal l'a fait.

– C'est un singe alors ?

– Ce n'est pas l'empreinte d'un singe.

– Quoi alors ?

– Ni chien, ni chat, ni singe, ni créature qui nous soit familière. J'ai tenté de la reconstituer en prenant ses mesures. Voici quatre traces de pas de cet animal quand il était au repos. Il n'y a pas

moins de quinze pouces entre la patte de devant et celle de derrière. Ajoutez à cela la longueur du cou et de la tête et vous aurez un animal d'à peu près deux pieds de long, même un peu plus s'il a une queue. Regardez maintenant cette autre dimension : ici l'animal a bougé, et nous avons la longueur d'une de ses enjambées : elle atteint environ trois pouces. Cela dénote un corps très long muni de pattes très courtes. L'animal n'a malheureusement pas eu la bonne idée de laisser quelques-uns de ses poils sur son passage ; mais l'ensemble de sa structure est bien celle que je vous indique. Il est carnivore et peut grimper le long d'une tenture.

– D'où avez-vous tiré cette déduction ?

– Parce qu'il a couru le long du rideau sans doute pour attraper le canari dont la cage était suspendue à la fenêtre.

– Alors, quel est cet animal ?

– Ah ! si je pouvais déterminer son nom, ce serait un grand pas vers la solution de ce problème. Pour moi, c'est un animal de la famille de la fouine ou de la belette, mais pourtant plus

grand que toutes celles que je connais.

– Quel rapport cela peut-il avoir avec le crime ?

– C'est encore impossible à définir ; cependant nous voici un peu plus avancés que tout à l'heure. Nous savons qu'il se trouvait sur la route un homme, que cet homme a été spectateur de la querelle des Barclay, puisque les volets étaient ouverts et la chambre éclairée. Nous savons aussi qu'il a traversé la pelouse et qu'il a pénétré dans la pièce accompagné d'un étrange animal : c'est lui qui a dû frapper le colonel ; ou, ce qui est également admissible, le colonel, terrifié par sa présence, serait tombé à la renverse et se serait fendu le crâne contre l'angle de la cheminée. Enfin nous constatons que l'intrus a emporté la clef dans sa fuite.

– Votre découverte me semble avoir encore compliqué les faits, répondis-je !

– C'est vrai. Cependant elle a révélé une affaire beaucoup plus complexe qu'on ne l'avait supposé tout d'abord. J'ai réfléchi longuement et je me suis convaincu qu'il fallait envisager le

problème d'une toute autre manière. Mais je vous tiens là éveillé, mon cher Watson, et j'aurais aussi bien pu vous conter tout ceci demain, en allant à Aldershot.

– Non, non, vous m'en avez trop dit pour vous arrêter en si bon chemin.

– Il est bien certain que, lorsque M^me^ Barclay quitta la maison à 7 heures et demie, l'accord régnait dans le ménage : comme je vous le disais, elle n'était jamais très expansive vis-à-vis de son mari, mais le cocher affirme qu'il l'a vue, avant son départ, causer amicalement avec le colonel. D'autre part, il est sûr qu'à son retour elle est allée directement dans la pièce où elle s'attendait le moins à trouver son mari, et que, les nerfs surexcités, elle s'est empressée de commander une tasse de thé, puis elle a éclaté en violentes récriminations lorsque le colonel est entré. Donc entre 7 heures 30 et 9 heures, il serait survenu un incident capable de changer complètement ses sentiments vis-à-vis de lui. Mais M^lle^ Morisson a passé tout ce temps avec elle et, en dépit de ses dénégations, je reste persuadé qu'elle sait à quoi

s'en tenir sur cette aventure. J'avais d'abord supposé qu'entre la jeune fille et le colonel il y avait peut-être une intrigue que M^lle^ Morisson aurait avouée à M^me^ Barclay. Ceci eût cadré avec l'irritation de celle-ci à son retour et l'affirmation de M^lle^ Morisson que rien ne s'était passé. Cette supposition n'aurait pas été entièrement incompatible avec la plupart des paroles surprises au cours de la discussion. Mais comment expliquer alors ce nom de David ? Puis l'affection bien connue du colonel pour sa femme constituait un argument à décharge, sans parler de la tragique intrusion de cet autre homme, bien que celle-ci ait pu n'avoir aucun rapport avec les événements précédents.

La solution n'était pas simple, mais je me sentais disposé à renoncer à l'idée d'intrigue entre le colonel et M^lle^ Morisson ; je restais toutefois convaincu que la jeune fille connaissait la cause de la haine subite de M^me^ Barclay pour son mari.

J'allai donc droit au fait et me rendis chez M^lle^ Morisson ; je lui affirmai ma conviction qu'elle

savait tous les détails et l'assurai que son amie, M^me^ Barclay, serait certainement inculpée du crime tant que l'affaire n'aurait pas été éclaircie. M^lle^ Morisson est une petite jeune fille, plutôt éthérée ; elle a des yeux timides et des cheveux blonds, mais ne manque ni de clairvoyance ni de bon sens. Elle écouta mes paroles en silence, puis, se tournant vers moi d'un air tout à la fois dégagé et résolu, elle me fit l'extraordinaire récit que je vais vous résumer :

« J'ai promis à mon amie, dit-elle, de ne pas parler ; une promesse est une promesse. Pourtant si je puis lui venir en aide, au moment où une si terrible accusation pèse sur elle et où sa maladie l'a réduite au silence, je crois que je ne suis plus tenue à rien. Je vais donc vous raconter ce qui s'est passé lundi soir :

« Nous revenions de la réunion de Watt Street à 9 heures moins un quart en passant par Hudson Street, qui est une rue très calme, éclairée à main gauche par un unique réverbère dont nous n'étions plus bien loin, lorsque je vis venir au-devant de nous un homme au dos voûté ; il portait

en bandoulière quelque chose qui ressemblait à une boîte. Il paraissait tout contourné, et marchait la tête basse en fléchissant les genoux. Nous venions de le dépasser, lorsqu'il leva les yeux sur nous, juste au moment où la lumière nous éclairait en plein ; il s'arrêta net et s'écria d'une voix terrible : « Mon Dieu ! c'est Nancy. » M^me^ Barclay devint pâle comme une morte, et se serait affaissée, si l'horrible créature ne l'avait retenue dans ses bras. J'allais requérir la police, quand, à ma grande surprise, j'entendis mon amie parler à cet homme avec la plus grande douceur.

« – Je vous croyais mort depuis trente ans, Henri, dit-elle d'une voix tremblante.

« – C'est vrai », répondit-il sur un ton qui faisait tressaillir ; son visage noir et farouche, l'éclat de ses yeux me poursuivent encore dans mes rêves. Il avait des cheveux et des favoris grisonnants, une figure ridée et ratatinée comme une pomme sèche.

« – Voulez-vous marcher un peu en avant, ma chère, dit M^me^ Barclay ; il faut que je parle à cet homme. N'ayez pas peur.

« Elle essayait d'assurer sa voix, mais son visage était encore très pâle et ses lèvres tremblantes articulaient les mots avec peine. Je fis ce qu'elle me demandait et les laissai causer ensemble quelques minutes. Puis elle me rejoignit et je remarquai que ses yeux étaient très brillants ; je vis à ce moment, sous le réverbère, le vieil estropié serrer ses poings convulsivement et les agiter au-dessus de sa tête comme s'il était fou de rage. M^me^ Barclay garda le silence jusqu'à notre arrivée ; mais devant la porte elle me saisit la main et me supplia de ne dire à personne ce qui venait de se passer. « C'est un de mes vieux amis, dit-elle, maintenant tombé bien bas. » Quand je lui eus promis le secret, elle m'embrassa ; depuis je ne l'ai plus revue.

« Je vous ai dit maintenant tout ce que je savais, et, si j'ai refusé cette déposition à la police, c'est qu'à ce moment-là je ne comprenais pas le danger que court mon amie. Je sens bien que la révélation de la vérité ne peut que tourner à son avantage. »

– Comme vous pouvez le penser, mon cher

Watson, ce fut pour moi un trait de lumière. Les faits, qui ne concordaient pas auparavant, se groupèrent aussitôt de telle sorte que j'entrevis immédiatement où ils nous menaient. Il me fallait maintenant découvrir l'homme, qui avait si fortement impressionné M^me^ Barclay : chose facile s'il se trouvait encore à Aldershot ; le nombre des habitants n'y est pas assez considérable pour qu'un estropié puisse passer inaperçu. Je consacrai un jour entier à sa recherche, et vers le soir, ce soir même, Watson, j'avais mis la main sur lui. Cet homme s'appelle Henri Wood ; il habite un garni dans la rue même où les deux dames l'ont rencontré. Il n'y est fixé que depuis cinq jours. M'étant fait passer pour un agent du recensement, j'eus avec la propriétaire de la maison une conversation des plus intéressantes. Cet homme exerce le métier de comédien ambulant et de prestidigitateur ; il fait le tour des cantines à la tombée de la nuit et y donne des représentations. Il porte sur lui, dans une boîte, un certain animal dont la propriétaire a très peur ; elle raconte qu'il s'en sert pour faire des tours.

Voilà tous les renseignements que put me donner cette femme. Elle ajouta que c'était un prodige qu'un homme aussi contrefait et défiguré pût vivre ; il parlait, paraît-il, à certains moments une langue extraordinaire, et les deux dernières nuits on l'avait entendu gémir et pleurer dans sa chambre. Il ne semblait pas manquer d'argent, mais il lui avait donné en dépôt une pièce qui lui avait tout l'air d'un faux florin. Elle me la montra : c'était une roupie de l'Inde.

Maintenant, mon cher, vous voyez où nous en sommes et pourquoi j'ai besoin de vous. Il est évident que cet homme suivit à distance les deux dames, après sa rencontre avec elles ; qu'il vit par la fenêtre la dispute entre le colonel et sa femme, qu'à ce moment-là il se précipita dans la pièce et que l'animal qu'il portait s'échappa. Tout cela est positif. Mais lui est le seul être au monde qui puisse nous dire ce qui s'est passé ensuite.

– Et vous comptez le lui demander ?

– Certainement, mais en présence d'un témoin.

– Et c'est moi qui serai ce témoin ?

– Ce serait un vrai service à me rendre. Si cet homme consent à parler, c'est parfait ; s'il refuse, notre seule ressource sera de lui faire envoyer un mandat d'arrêt.

– Êtes-vous sûr qu'il sera encore là, quand nous arriverons ?

– Rassurez-vous, j'ai pris mes précautions. Un de mes agents de Baker Street le surveille et ne le quitte pas d'une semelle. Nous le trouverons donc demain dans Hudson Street. Et maintenant, Watson, ce serait un crime que de vous empêcher plus longtemps de dormir.

Il était midi, le lendemain, lorsque nous nous acheminâmes vers le théâtre du drame, dans Hudson Street. Malgré sa faculté toute particulière de dissimuler ses émotions, Holmes était très surexcité. Quant à moi, je ressentais ce frisson que me donne toujours ce plaisir demi-sportif, demi-intellectuel d'être associé à une enquête de ce policier amateur.

– Voici la rue, dit Sherlock Holmes en s'engageant dans un passage bordé de maisons modestes et à deux étages ; et je vois Simpson qui

va me renseigner !

– Tout va bien, monsieur Holmes, cria un petit vagabond en courant vers nous.

– Brave Simpson, dit Holmes en lui tapant amicalement sur la tête. Venez, Watson ! voici la maison.

Il fit passer sa carte à l'individu, en spécifiant qu'il s'agissait d'une affaire importante, et un instant après nous nous trouvions face à face avec l'homme même que nous cherchions.

Malgré la température élevée, il était accroupi devant le feu et sa petite chambre était un vrai four. Tordu sur sa chaise, il donnait une navrante impression de difformité. Mais ses traits, quoique flétris et basanés, avaient dû être fort beaux dans sa jeunesse.

Ses yeux d'un jaune bilieux lancèrent un regard méfiant et, sans même parler ou se lever, il nous poussa deux chaises.

– Monsieur Henri Wood, récemment arrivé des Indes, je crois ? dit Holmes avec affabilité. Je viens vous voir au sujet de la mort du colonel

Barclay.

– Que voulez-vous que j'en sache ?

– C'est ce que je désire établir. Vous n'ignorez pas, sans doute, que jusqu'à ce que cette affaire soit tirée au clair, M^me^ Barclay, une de vos anciennes amies, reste accusée du crime ?

À ces mots l'homme sursauta.

– Je ne vous connais pas, cria-t-il ; je ne sais pas d'où vous tenez ce que vous avancez. Jurez-vous que vous me dites la vérité ?

– Oui, certes ! On attend, pour l'arrêter, qu'elle ait repris connaissance.

– Mon Dieu ! seriez-vous de la police ?

– Non.

– En quoi cela vous regarde-t-il, alors ?

– Chacun a le droit de veiller à ce que justice soit faite.

– Croyez-moi sur l'honneur ; elle est innocente.

– Alors vous êtes coupable ?

– Non.

– Qui donc a tué le colonel Barclay ?

– C'est une Providence incroyable qui l'a tué ! mais rappelez-vous ceci : si je lui avais fait sauter la cervelle, comme c'était mon intention, il n'aurait eu de ma main que ce qu'il méritait. Le remords seul l'a tué ; sans cela j'aurais peut-être sa mort sur la conscience. Vous voulez que je vous conte cette histoire ? Au fait, je ne sais pas pourquoi je vous la cacherais ; je n'ai pas lieu d'en rougir. Voici les faits :

Vous me voyez aujourd'hui avec une bosse de chameau et les côtes de travers, eh bien ! il fut un temps où le caporal Henri Wood tenait le record de la beauté au 117e de ligne ! Nous étions alors aux Indes, cantonnés à un endroit appelé Bhurtee. Barclay, qui vient de mourir, était sergent à la même compagnie que moi, et la belle du régiment (la plus belle fille du monde, certes) était Nancy Devoy, la fille du porte-étendard indigène. Deux hommes l'aimaient éperdument ; elle n'en aimait qu'un : c'était moi. Vous pouvez rire en voyant, au coin du feu, le pauvre ratatiné

que je suis devenu, et pourtant si elle m'aimait c'était à cause de mon extérieur séduisant ! Bien que j'eusse conquis son cœur, son père voulait qu'elle épousât Barclay. Je n'étais qu'un pauvre écervelé, un insouciant ; lui, avait reçu une éducation complète et se voyait déjà désigné pour l'épée. La jeune fille, cependant, me restait fidèle, et j'étais sur le point de triompher, quand éclata la révolte des Cipayes. C'était à croire que l'enfer s'était déchaîné sur le pays. Nous fûmes assiégés dans Bhurtee, nous et notre régiment, avec une demi-batterie d'artillerie, une compagnie de Sitchs et un tas de civils et de femmes. Il n'y avait pas moins de dix mille rebelles, aussi ardents qu'une meute de fox-terriers, autour d'une cage pleine de rats.

Vers la deuxième semaine, l'eau vint à manquer et nous dûmes tenter de communiquer avec la colonne du général Neill, qui opérait dans la montagne. C'était là notre seule chance de salut, ne pouvant risquer une sortie à cause des femmes et des enfants. Je me proposai alors pour aller avertir le général Neill du danger. On accepta mon offre ; je consultai le sergent

Barclay, qui, mieux que tout autre, devait connaître le terrain, et qui me traça la route à suivre pour traverser les lignes ennemies. À 10 heures, le même soir, je partais pour ma mission ; il s'agissait de délivrer mille hommes, mais c'était à une seule vie, précieuse entre toutes, que je songeais ce soir-là en sautant par-dessus le rempart. Je suivis d'abord le lit desséché d'un ruisseau qui devait me dérober aux yeux des sentinelles ; hélas ! quand j'en sortis tout en rampant, je tombai sur six d'entre elles qui me guettaient dans l'obscurité. En un instant je fus assommé par un coup violent et garrotté solidement. Le soir même, par ce que je pus saisir de la conversation, j'acquis la certitude d'avoir été trahi par le camarade qui m'avait si bien tracé ma route, et qui s'était servi pour cela d'un boy indigène au service de l'ennemi. J'en eus le cœur brisé. Inutile d'insister davantage ; vous voyez de quoi était capable James Barclay. Bhurtee fut délivrée le lendemain par le général Neill, et les rebelles m'emmenèrent avec aux dans leur retraite ; je restai ainsi plusieurs années sans revoir un visage blanc. On me faisait subir des

mauvais traitements, et je tentai de m'échapper ; mais je fus repris et traité plus mal encore. Vous pouvez voir d'ailleurs dans quel état ils m'ont mis. Quelques-uns ayant fui au Népal m'emmenèrent avec eux et je me trouvai ainsi au-delà de Darjeeling. Les montagnards de ce pays massacrèrent les rebelles qui me retenaient prisonnier et je devins leur esclave, jusqu'au moment où, ayant réussi à m'enfuir, je me dirigeai vers le Nord, où je tombai au milieu des Afghans. Je voyageai une année entière dans ce pays-là et je revins enfin au Punjab où je vécus surtout parmi les indigènes, gagnant ma vie en faisant les tours que j'avais appris. Pauvre, estropié, quel avantage aurais-je eu à regagner l'Angleterre ou à me faire reconnaître de mes anciens camarades ? Et ce sentiment de ma difformité l'emportait sur ma soif de vengeance. Je préférais passer pour mort aux yeux de Nancy et des amis de l'ancien temps qui se souvenaient d'un Henri Wood droit et bien bâti, plutôt que de me montrer à eux vivant, mais infirme et appuyé sur une canne. Ils me croyaient donc bien mort et je ne pensais pas les jamais détromper. J'appris

que Barclay avait épousé Nancy et qu'il avançait rapidement dans sa carrière ; néanmoins je gardai le silence. Mais en vieillissant, l'amour du pays vous ressaisit. Depuis des années je voyais en rêve les prairies verdoyantes et les haies d'Angleterre. À la fin je n'y tins plus et me décidai à aller les revoir une dernière fois avant de mourir. J'économisai le prix de mon voyage et je vins ici m'installer dans cette garnison, où je puis gagner ma vie, car j'ai le talent de savoir amuser les militaires.

– Votre récit est des plus poignants, dit Sherlock Holmes. Je savais déjà votre rencontre avec M^me^ Barclay et votre reconnaissance réciproque. Maintenant, je crois comprendre que vous l'avez suivie jusqu'à sa demeure, et que vous avez vu, par la fenêtre, la violente altercation qu'elle a eue avec son mari, alors qu'elle lui reprochait, sans doute, sa conduite envers vous. Vous n'avez plus été maître de vous, et, traversant la pelouse, vous êtes entré chez eux.

– C'est vrai, monsieur ! À ma vue, la figure de cet homme a pris une expression que je ne puis

décrire et il s'est affaissé contre le garde-feu. Mais il était mort avant de tomber ! J'ai lu sa sentence sur son visage, aussi clairement que je peux lire ce texte à la lueur du feu. Mon apparition subite avait produit l'effet d'une balle qui aurait frappé ce cœur coupable.

– Et puis alors ?

– Nancy s'évanouit ; je pris la clef de ses mains et je sortis avec l'intention de ramener du secours. Puis, chemin faisant, je réfléchis qu'il était peut-être préférable de la laisser seule et de m'enfuir, car cette mort pouvait m'être imputée et, si j'étais arrêté, je me voyais forcé de divulguer mon secret. À la hâte j'enfonçai la clef dans ma poche et laissai tomber mon bâton en cherchant à rattraper Teddy qui avait grimpé le long des rideaux. Je le remis dans sa boîte et me sauvai aussi vite que possible.

– Mais qui est Teddy ? demanda Holmes.

L'homme se pencha et ouvrit la porte d'une espèce de ratière, placée dans un coin de la chambre, il en sortit en rampant un petit animal rougeâtre, très souple, avec des pattes de fouine,

un long museau rose et une paire de jolis yeux rouges, comme je n'en ai vu chez aucun autre animal.

– C'est une mangouste ! m'écriai-je.

– Oui, certains lui donnent ce nom ; d'autres le nomment ichneumon ; moi, je l'appelle « attrapeur de serpents » et Teddy est merveilleux contre les cobras. J'ai là un serpent privé de ses crocs, et tous les soirs Teddy lutte avec lui dans les cantines pour amuser les spectateurs. Que voulez-vous savoir de plus, monsieur ?

– Rien ; mais peut-être aurons-nous encore recours à vous, si la situation de M^me^ Barclay ne s'éclaircit pas. Dans ce cas je viendrai certainement. Sinon, je ne vois pas la nécessité de faire du scandale autour d'un homme mort, quelque coupable qu'il ait été vis-à-vis de vous. Vous avez du moins la satisfaction de savoir que pendant trente ans de sa vie sa conscience a été rongée par le remords de son crime. Ah ! mais voici le major Murphy de l'autre côté de la rue. Adieu, Wood ; je vais savoir s'il y a du nouveau depuis hier.

Nous rejoignîmes le major au tournant de la rue.

– Ah ! Holmes, dit-il ; vous savez, je suppose, que de toutes ces histoires il ne reste plus rien debout ?

– Et comment cela ?

– L'enquête est terminée et les médecins concluent à une attaque d'apoplexie. Vous le voyez, c'était, en somme, un cas bien simple.

– Ah ! très banal en effet, dit Holmes en souriant. Venez, Watson, nous n'avons plus rien à faire à Aldershot.

– Il y a pourtant une chose qui m'échappe, dis-je en descendant vers la gare. Si le mari s'appelait James et si l'autre s'appelait Henri, que venait faire ce nom de David ?

– Ce seul mot, mon cher Watson, aurait dû me révéler toute l'histoire, si vraiment j'étais le logicien idéal que vous aimez à vanter. Ce nom représentait un terme de reproche.

– De reproche ?

– Oui, David, vous le savez, s'écarta parfois du droit chemin et, dans une certaine occasion, le roi David a commis le même crime que le sergent Barclay. Rappelez-vous la petite histoire d'Urie et de Bethsabée ? Mes souvenirs bibliques sont un peu rouillés, je n'en doute pas ; mais vous en trouverez le récit tout au long, au I^er^ ou au II^e^ livre de Samuel.

II

La cycliste solitaire

Les années de 1884 et 1891 inclusivement furent très occupées pour M. Sherlock Holmes. On peut affirmer, sans crainte, qu'il ne s'est produit pendant ces huit années, aucune affaire difficile pour laquelle on ne soit venu le consulter, sans compter les affaires intéressant des particuliers, dans lesquelles il joua un rôle supérieur. Des succès retentissants, quelques échecs inévitables furent le résultat de cette longue période de travail continu. Comme j'ai gardé sur ces affaires des notes très complètes, et que j'ai été mêlé à plusieurs d'entre elles, j'ai eu quelque peine à choisir celles que je désirais raconter à mes lecteurs. Cependant, suivant la ligne de conduite que je me suis imposée, je donne la préférence aux affaires qui tirent leur

intérêt non pas tant de la brutalité du crime accompli que de l'ingéniosité qu'il a fallu déployer pour en trouver la solution. C'est dans cet ordre d'idées que je vais exposer l'histoire de miss Violet Smith, la cycliste solitaire de Charlington, et les résultats curieux de nos recherches, qui se terminèrent par un drame inattendu. Il est vrai que les circonstances n'obligèrent pas le génie de mon ami à déployer toutes ses ressources, mais cette affaire n'en sort pas moins de la banalité.

En me reportant à mon carnet de notes de 1885, je constate que ce fut le samedi 23 avril que, pour la première fois, nous entendîmes parler de miss Violet Smith. Sa visite, je me le rappelle, ennuya fort mon ami, plongé à cette époque dans un problème des plus arides concernant un chantage dont était victime un richissime manufacturier de tabacs bien connu, John Vincent Harden. Mon ami aimait par-dessus tout la précision dans la pensée, et n'aimait pas à être troublé et interrompu dans l'examen d'un problème. Pourtant, il était impossible, sans une rudesse contraire à ses habitudes, de refuser

d'entendre le récit de la jeune fille élégante, à la taille élancée, charmante en tout point, qui se présenta dans la soirée à Baker Street pour solliciter son appui et ses conseils. Il était superflu pour Holmes d'affirmer que son temps était occupé, car elle avait l'idée bien arrêtée de raconter son histoire et la force seule eût pu l'en empêcher. D'un air résigné, Holmes la pria de s'asseoir et de lui narrer ses ennuis.

– Ce n'est pas votre état de santé qui vous préoccupe, dit-il en la regardant d'un coup d'œil perçant, une cycliste aussi ardente que vous ne doit pas être anémique.

Elle regarda avec étonnement ses pieds, et je remarquai moi-même à la semelle de son soulier la trace laissée par le frottement de la pédale.

– C'est vrai, je fais beaucoup de bicyclette, monsieur Holmes, et cela touche de près d'ailleurs, au sujet qui m'amène ici.

Mon ami prit la main dégantée de la jeune fille et l'examina avec la plus grande attention sans y mettre plus de sentiment qu'un géologue regardant un fossile.

– Vous me pardonnez certainement, mais cela fait partie de mon métier, dit-il en abandonnant la main. J'ai cru un moment que vous étiez dactylographe ; toute réflexion faite, vous êtes musicienne. Voyez, Watson, comme mademoiselle a l'extrémité des doigts aplatis, signe commun aux deux professions, mais comme l'aspect de son visage dénote une vive imagination, mademoiselle est certainement musicienne.

– Oui, monsieur Holmes, je suis professeur de musique.

– Votre teint semble indiquer que vous habitez la campagne ?

– Oui, monsieur, près de Farnham, sur les bords du Surrey.

– Un très beau pays, plein d'intérêt. Vous rappelez-vous, Watson ? c'est près de là que nous avons pincé le faussaire Archie Stamford... Maintenant, miss Violet, dites-nous ce qui vous est arrivé à Farnham sur les bords du Surrey.

La jeune fille fit avec beaucoup de calme et de

sang-froid le récit suivant :

– Mon père est mort, monsieur Holmes. Il s'appelait James Smith, et était chef d'orchestre au Théâtre Impérial. Ma mère et moi n'avions d'autre parent que mon oncle Ralph Smith, parti pour l'Afrique il y a vingt-cinq ans, et dont nous n'avons plus entendu parler depuis lors. À la mort de mon père, nous nous sommes trouvées dans la misère, mais dernièrement nous vîmes dans les annonces du *Times* qu'on nous recherchait. Vous devinez l'effet produit ; nous pensions que nous avions bénéficié d'une fortune. Nous allâmes aussitôt voir l'homme de loi indiqué par le journal. Deux messieurs se trouvaient chez lui : M. Carruthers et M. Woodley qui étaient venus le voir à leur arrivée de l'Afrique du Sud. Ils nous firent connaître que mon oncle était un de leurs amis, qu'il était mort dans l'indigence quelques mois auparavant à Johannesburg, et qu'avant de mourir il les avait suppliés de rechercher sa famille et de s'assurer si elle n'avait besoin de rien. Nous trouvâmes étrange que mon oncle Ralph, qui n'avait jamais pris garde à nous pendant sa vie, voulût s'occuper

de nous après sa mort, mais M. Carruthers nous expliqua que mon oncle avait appris le décès de mon père, et qu'il se considérait comme étant en quelque sorte responsable de notre avenir.

– Je vous demande pardon, dit Holmes, quand a eu lieu cette entrevue ?

– Au mois de décembre dernier... il y a quatre mois.

– Continuez, je vous prie.

– M. Woodley me semblait absolument antipathique et me regardait avec effronterie. Sa figure désagréable est boursouflée, ornée de moustaches du plus beau rouge, ses cheveux s'aplatissent de chaque côté de son front ; il me déplaisait entièrement et je suis convaincue que Cyril ne me verrait pas avec plaisir faire la connaissance d'un pareil personnage.

– Ah ! *Il* s'appelle Cyril ? dit Holmes en souriant.

La jeune fille rougit et se mit à rire.

– Oui, monsieur Holmes, il s'appelle Cyril Morton, il est ingénieur électricien et nous

comptons nous marier à la fin de l'été. Mais comment suis-je arrivée à vous parler de lui, alors que je voulais seulement vous dire que si M. Woodley était odieux, M. Carruthers plus âgé que lui, paraissait beaucoup plus avenant ? Il avait le visage entièrement rasé, le teint mat, et, quoique très silencieux, il avait des manières agréables et un sourire bienveillant. Il nous demanda dans quelle situation nous nous trouvions et quand il la connut, il me pria de donner des leçons de musique à sa fille âgée de dix ans. Je lui répondis que je ne pouvais quitter ma mère ; il me proposa alors de retourner chez elle toutes les semaines et m'offrit cent livres sterling d'appointements, chiffre que je trouvai superbe. À la fin, j'acceptai et je me rendis à Chiltern Grange à environ six milles de Farnham. M. Carruthers est veuf, mais il habite avec une vieille gouvernante très respectable, Mrs. Dickson, qui surveille sa maison. Sa fillette est charmante ; tout était donc pour le mieux. M. Carruthers étant très sympathique et bon musicien, nous passions des soirées fort agréables et, chaque semaine, je retournais le dimanche chez ma mère.

Le premier nuage dans ma vie fut l'arrivée de M. Woodley, l'homme aux moustaches rouges, venu pour passer avec son ami une semaine, qui me sembla durer trois mois. Ce personnage odieux se montra désagréable envers tous et spécialement envers moi. Il me fit une cour assidue, me vantant sa fortune et m'affirmant que, si je consentais à l'épouser, j'aurais les plus beaux diamants de Londres ; un jour même, après dîner, je lui déclarai que je ne voulais avoir rien de commun avec lui ; il me saisit alors dans ses bras, m'affirmant qu'il ne me lâcherait que si je consentais à l'embrasser. M. Carruthers survint et m'arracha à son étreinte. M. Woodley se précipita sur lui, le renversa et le blessa au visage. Cet incident brusqua son départ, comme vous pouvez le penser. M. Carruthers, le lendemain, me fit des excuses et me donna l'assurance que jamais plus, je ne serais exposée à pareille insulte. Depuis lors, je n'ai plus revu M. Woodley.

Et maintenant, monsieur Holmes, j'arrive au fait sur lequel j'ai désiré avoir votre avis aujourd'hui. Il faut que vous sachiez que tous les

samedis après midi, je vais à bicyclette jusqu'à la gare de Farnham, afin de prendre le train de midi vingt-deux pour Londres. La route de Chiltern Grange est très déserte, surtout à un endroit où elle traverse, pendant un mille, la lande d'un côté et les bois de Charlington Hall de l'autre. Il n'y a pas d'endroit plus solitaire ; on ne rencontre que très rarement une charrette ou un paysan avant d'atteindre la grande route près de Crooksbury Hill. Il y a quinze jours, je passais à cet endroit, quand, par hasard, je regardai derrière moi et, à environ deux cents yards, j'aperçus un homme à bicyclette. Il me parut être d'un âge moyen, portant une courte barbe brune. Je me retournai de nouveau avant d'arriver à Farnham, mais l'homme avait disparu et je n'y pensai plus. Vous pouvez vous imaginer ma surprise lorsque, le lundi suivant, j'aperçus le même individu au même endroit. Mon étonnement ne fit que croître en voyant le même fait se reproduire le samedi et le lundi de la semaine suivante. Il se tenait toujours à la même distance, sans proférer une parole ; néanmoins je me sentis inquiète. Je racontai tout cela à M. Carruthers, qui parut y

prendre un certain intérêt. Il me déclara qu'il avait commandé une voiture et un cheval, pour m'éviter de traverser cet endroit solitaire sans compagnon.

Le cheval et la voiture devaient arriver précisément cette semaine : pour une raison que j'ignore, ils ne vinrent pas et il me fallut aller seule à bicyclette à la gare, ce matin. Vous pensez si je regardai autour de moi en arrivant à la lande de Charlington. L'homme était là comme précédemment. Il se tint toujours à la même distance ; je ne pus voir ses traits, mais certainement je ne le connaissais pas. Il était vêtu d'un complet couleur sombre, coiffé d'une casquette en drap ; de son visage, je ne pouvais distinguer que sa barbe brune. Aujourd'hui, je n'ai pas eu peur, mais j'ai ressenti une vive curiosité qui m'a fait prendre la résolution de savoir qui il était et ce qu'il voulait. J'ai donc ralenti ma vitesse, il a fait de même, je me suis arrêtée, il s'est arrêté ; alors j'ai pensé à lui tendre un piège. La route à cet endroit tourne brusquement. Je pédalai vivement, puis je fis halte et attendis. J'espérais, qu'emporté par son

élan, il me dépasserait, mais il ne me suivit point. Je revins sur mes pas et regardai. Sur la distance d'un mille, il n'y avait plus personne. Ce qui me parut plus extraordinaire, c'est qu'il n'y avait aucune route de traverse par laquelle il eût pu disparaître.

Holmes sourit et se frotta les mains.

– Cette affaire, dit-il, présente des détails bien bizarres. Combien de temps s'est-il écoulé entre le moment où vous avez dépassé le tournant et celui où vous avez constaté qu'il n'y avait personne sur la route ?

– Deux ou trois minutes.

– Il n'a donc pas pu repartir en arrière ; vous m'affirmez bien qu'il n'y avait pas de chemin de traverse ?

– Oui.

– Alors, il n'a pu que prendre un sentier d'un côté ou de l'autre.

– Il n'a pas pu en prendre du côté de la lande, car je l'aurais certainement vu.

– Il faut donc conclure qu'il devait se diriger

vers Charlington Hall, qui doit se trouver dans la direction opposée à la lande. Avez-vous autre chose à me dire ?

– Rien de plus, monsieur Holmes, sinon que je n'aurai pas de tranquillité avant d'avoir obtenu vos avis.

Holmes garda pendant quelque temps le silence.

– Où habite votre fiancé ? demanda-t-il enfin.

– Il habite Coventry et est employé à la Compagnie électrique du Midland.

– Il n'aurait pas cherché à vous faire une surprise ?

– Oh ! monsieur Holmes, pensez-vous que je ne l'aurais pas reconnu ?

– Avez-vous eu d'autres prétendants ?

– Plusieurs avant d'avoir connu Cyril.

– Et depuis ?

Notre jolie cliente parut un peu confuse.

– Qui donc ? demanda Holmes.

– Oh ! c'est peut-être une idée à moi, mais il me semble que parfois M. Carruthers me manifeste un certain intérêt. Nous sommes souvent ensemble, je l'accompagne le soir au piano... il ne m'a jamais rien dit, car c'est un parfait gentleman, mais une femme sait deviner...

– Ah ! ah ! dit Holmes en prenant un air sérieux, et quels sont ses moyens d'existence ?

– Il est riche.

– Il n'a pourtant ni voiture ni chevaux ?

– Il paraît tout au moins dans une bonne aisance ; il va deux fois par semaine dans la Cité, car il a des intérêts dans les mines de l'Afrique du Sud.

– Je vous prierai, miss Smith, de me faire connaître tout nouvel incident : je suis très occupé en ce moment, mais cependant je trouverai bien le temps de m'occuper de votre affaire. En attendant, ne faites rien sans me prévenir. Au revoir, j'espère que nous n'aurons de votre part que de bonnes nouvelles.

– C'est dans l'ordre de la nature qu'une aussi

jolie fille ait des poursuivants, dit Holmes en fumant sa pipe, quand la jeune fille eut disparu ; mais il n'est pas dans l'ordre qu'on la suive à bicyclette sur les routes désertes. C'est quelque amoureux qui ne veut pas se déclarer ; cependant, Watson, cette affaire est bizarre.

– C'est, en effet, assez extraordinaire de voir l'homme apparaître et disparaître ainsi.

– Précisément. Il faut d'abord savoir ce que sont les habitants de Charlington Hall et comment Carruthers et Woodley, qui paraissent être si dissemblables, ont des rapports communs, pourquoi tous les deux ont eu la même impatience de rechercher la famille de Ralph Smith, et enfin pour quel motif on paie une maîtresse de musique le double du prix habituel, alors qu'on n'a même pas un cheval pour se faire conduire à la gare distante de six milles de la maison ; c'est étonnant, Watson, très étonnant !

– Vous irez là-bas ?

– Non, mon cher ami, mais bien vous. Il n'y a peut-être là qu'une intrigue insignifiante et je ne puis interrompre des recherches plus importantes

pour une bagatelle. Lundi, vous irez de bonne heure à Farnham, vous vous cacherez près de la lande de Charlington, observerez les faits, ferez ce que vous dictera votre jugement et, après avoir recueilli des renseignements sur les habitants du château, vous reviendrez me faire votre rapport. Et maintenant plus un mot sur cette affaire, avant d'avoir trouvé une base solide sur laquelle nous puissions étager une solution.

Nous nous assurâmes que la jeune fille devait prendre le train le lundi à la gare de Waterloo à neuf heures cinquante. Je partis plus tôt et je pris celui de neuf heures treize. De la gare de Farnham, je n'eus aucune difficulté pour me diriger vers la lande de Charlington. Il était impossible de ne pas reconnaître l'endroit qu'elle nous avait dépeint, car la route traverse la lande d'un côté, et de l'autre est bordée par une haie d'yeuses clôturant un parc d'arbres magnifiques, dont l'entrée était formée de pilastres couverts de mousse, surmontés d'emblèmes héraldiques. À part l'entrée principale de cette avenue, je remarquai que la haie était percée à plusieurs endroits et traversée par des sentiers. On ne

pouvait voir le château de la route, mais les alentours indiquaient le peu de soin que devait en prendre le propriétaire.

La lande était couverte d'ajoncs en fleur qui brillaient sous l'éclat du soleil printanier. Je me plaçai derrière un de ces buissons, de manière à surveiller à la fois l'entrée de l'avenue et un long ruban de route de chaque côté. Celle-ci resta d'abord déserte, puis j'aperçus un cycliste qui venait de la direction opposée à la mienne. Il était vêtu d'un complet sombre et j'observai qu'il avait la barbe noire. En arrivant au bout du domaine de Charlington, il descendit de sa machine et disparut à travers un des trous de la haie.

Un quart d'heure après, je distinguai un autre cycliste. C'était la jeune fille qui venait dans la direction de la gare. Je la vis regarder tout autour d'elle en arrivant à la haie. Un instant plus tard, l'homme sortit de sa cachette, enfourcha sa machine et la suivit. Ils étaient seuls sur la route ; la silhouette gracieuse de la jeune fille, très droite sur sa selle, se détachait nettement, tandis que

l'homme, penché sur son guidon, paraissait chercher à dissimuler son visage. Elle jeta un coup d'œil en arrière, l'aperçut et ralentit. Il l'imita. Elle s'arrêta ; il s'arrêta aussitôt, en ayant soin de se tenir toujours à la même distance.

Tout à coup, elle eut un mouvement aussi inattendu qu'ingénieux. Elle fit brusquement face en arrière avec sa machine et alla droit à lui. Il fut aussi rapide qu'elle-même et prit vivement la fuite. Elle ne tarda pas alors à revenir, levant dédaigneusement la tête et ne paraissant plus faire attention à l'homme qui la suivait silencieusement, tout en conservant ses distances, jusqu'à ce que le coude de la route les eût tous les deux cachés à ma vue.

Je restai dans ma cachette et je fus bien inspiré, car, peu d'instants après, je vis revenir lentement mon individu. Il pénétra dans le parc par la porte d'entrée et mit pied à terre. Je le vis lever les bras pour arranger sa cravate, puis il remonta sur sa bicyclette et se dirigea vers le château en suivant l'avenue. Je courus vivement à travers la lande et je regardai à travers les arbres.

Je pus apercevoir dans le lointain le vieux bâtiment gris avec ses cheminées datant du temps des Tudor ; mais, comme l'avenue devenait très épaisse, je ne tardai pas à perdre mon homme de vue.

Cependant je n'étais pas mécontent de ma matinée et je retournai vers Farnham très satisfait de moi. L'agent de location de cette ville ne put me donner aucun renseignement sur Charlington Hall, et me conseilla de m'adresser à une agence bien connue de Londres et située dans le Pall Mall. Je m'y arrêtai en revenant. Le chef du bureau me reçut très poliment et me fit connaître que j'arrivais trop tard pour louer Charlington Hall pour l'été, car il l'avait loué un mois auparavant à M. Williamson, un respectable gentleman, et il me congédia en me disant qu'il n'avait pas à me parler davantage des affaires de ses clients.

M. Sherlock Holmes écouta fort attentivement le long récit que je lui fis le soir même, mais il ne m'adressa pas les félicitations sur lesquelles je comptais et que j'eusse été si heureux de

recevoir ; au contraire, sa figure devint plus sévère encore que d'habitude et il se mit à discuter à la fois ce que j'avais fait et ce que j'avais négligé de faire.

– Votre cachette, mon cher Watson, laissait beaucoup à désirer ; vous auriez mieux fait de vous placer derrière la haie, car vous auriez pu voir de près le personnage qui nous occupe. Comme vous ne l'avez vu qu'à une distance de plusieurs centaines de yards, vous me le dépeindrez encore moins fidèlement que miss Smith. Elle déclare ne pas le connaître ; je suis persuadé du contraire ; sans cela, pourquoi craindrait-il de la laisser approcher de façon à ce qu'elle vît ses traits ? Vous m'avez dit qu'il se penchait sur son guidon, encore un moyen de se dissimuler, voyez-vous. Vraiment, vous avez bien mal opéré ! Vous le voyez rentrer au château, vous voulez connaître son identité, et pour cela, vous allez vous adresser à un agent de Londres !

– Que fallait-il donc faire ? demandai-je avec quelque dépit.

– Aller à l'auberge la plus proche, c'est là un

centre de commérages dans les campagnes. Là, vous auriez appris tous les noms, depuis celui du maître, jusqu'à celui du dernier des domestiques. Williamson ! c'est un nom qui ne me dit rien ; si le locataire du château est un homme âgé, il n'est pas le cycliste obstiné qui se sauve quand une femme le poursuit.

En somme, que nous a rapporté votre expédition ? La confirmation du récit de la jeune fille, que je n'ai jamais mis en doute ; qu'il y a un rapport entre le cycliste et le château ? Je n'en ai jamais douté ! Que le château est habité par un nommé Williamson ? Qu'est-ce que cela peut bien nous faire ? Allons, allons, mon ami, ne prenez pas un air si découragé. Nous n'avons rien à faire jusqu'à samedi prochain. En attendant, je vais me livrer à une petite enquête.

Le lendemain matin, nous reçûmes un mot de miss Smith nous racontant avec autant de brièveté que d'exactitude les événements dont j'avais été le témoin, mais tout l'intérêt de sa mission se trouvait dans le post-scriptum :

« Je suis sûre que vous respecterez ma

confidence, monsieur Holmes ; ma position ici est devenue très délicate, car M. Carruthers m'a demandé de l'épouser. Je suis persuadée que ses sentiments sont sincères et honorables, mais mon cœur s'est donné. Mon refus l'a vivement touché et la situation, vous le comprenez, est quelque peu tendue. »

– Notre jeune amie semble s'enliser ! dit Holmes pensivement après avoir terminé la lecture de la lettre. Décidément, cette affaire présente des côtés plus intéressants que je ne l'aurais soupçonné au premier abord. Je ne ferai pas mal d'aller passer une journée tranquille à la campagne, j'ai bien envie de m'y rendre cet après-midi et de vérifier si certaines idées à moi ne se confirmeront pas.

La journée de tranquillité à la campagne se termina, pour Holmes, d'une manière toute particulière, car il rentra à Baker Street très tard, la lèvre coupée, une grosse bosse au front et, de plus, un air de fêtard qui, s'il avait été rencontré, lui eût sans doute valu les honneurs d'une enquête de la police. Ses aventures l'avaient fort

égayé et ce fut en riant qu'il les raconta.

– Je prends si peu d'exercice, dit-il, que ce qui m'est arrivé est un bienfait pour moi. Vous savez quelle était mon adresse dans notre vieux sport national de la boxe, qui m'a rendu tant de services. Aujourd'hui, par exemple, sans mes connaissances professionnelles, j'eusse été fort malmené.

Je le priai de me raconter ce qui était arrivé.

– J'ai facilement trouvé l'auberge sur laquelle j'avais attiré votre attention, continua-t-il, et j'y ai fait une enquête discrète. Je me suis tenu près du comptoir, et l'aubergiste, un grand bavard, m'a fourni tous les renseignements que je lui demandais. Williamson est, paraît-il, un vieillard à barbe blanche, qui vit seul avec ses domestiques. La rumeur publique prétend qu'il est ou a été clergyman. Quelques détails de son installation récente au château me frappèrent comme étant peu ecclésiastiques. J'ai fait, d'ailleurs, une enquête dans une agence du clergé, et j'ai appris qu'il avait existé un homme de ce nom dans les ordres, dont la carrière avait

été singulière. L'aubergiste me raconta ensuite qu'à la fin de chaque semaine il recevait de nombreuses visites, des gens assez tapageurs, me dit-il, et surtout un homme à moustache rouge, qui se nomme M. Woodley et ne le quitte pas. Nous en étions là quand l'homme en question entra dans la pièce. Il était resté à boire de la bière dans la salle de débit et avait écouté toute la conversation. Il demanda qui j'étais, ce que je voulais, à quoi tendaient toutes mes questions. Il avait un langage très fleuri, et ses adjectifs étaient plutôt violents. Il termina son chapelet d'invectives par un coup de revers que je ne pus entièrement parer. Les minutes qui suivirent furent charmantes ; ce fut une lutte homérique comme vous le voyez ; j'en suis sorti et on a dû remporter mon adversaire dans une charrette. Voilà comment s'est terminée mon excursion et je dois avouer que, tout en ayant passé une journée agréable sur les bords du Surrey, je n'en ai guère tiré plus de profit que vous-même.

Le jeudi, nous reçûmes une autre lettre de notre cliente.

« Vous ne serez pas surpris, monsieur Holmes, écrivait-elle, d'apprendre que je quitte M. Carruthers. Le traitement élevé qu'il me servait n'a pu me faire oublier les ennuis de ma situation. Samedi prochain, je rentrerai à Londres sans esprit de retour. M. Carruthers a reçu sa voiture, ainsi les dangers d'un voyage sur la route déserte, si jamais il y en a eu, sont maintenant écartés. Quant à la cause immédiate de mon départ, elle n'est pas due uniquement à ma position délicate vis-à-vis de M. Carruthers, mais encore au retour de M. Woodley dont la présence m'est insupportable. Il a toujours été odieux, mais il est encore plus affreux que jamais depuis un accident qui l'a fortement défiguré. Je l'ai vu de ma fenêtre, mais je suis heureuse de vous faire connaître que je ne l'ai pas rencontré. Il a eu une longue conversation avec M. Carruthers, qui a paru depuis très agité. Woodley doit habiter dans les environs, car il n'a pas couché ici, et pourtant, je l'ai revu ce matin rôdant dans le parc. J'aimerais mieux rencontrer une bête fauve en liberté que cet homme ; je le crains et je le hais plus que je ne saurais dire. Comment M.

Carruthers peut-il supporter un tel personnage ? Enfin, tous mes ennuis seront terminés samedi ! »

– Je l'espère, Watson, je l'espère, dit Holmes avec gravité. Il y a autour de cette jeune fille une intrigue mystérieuse et nous avons le devoir de veiller à ce que personne n'abuse d'elle pendant son dernier voyage. Je crois, Watson, que nous ferons bien d'y aller ensemble samedi matin, afin de nous assurer que cette affaire n'aura pas de suite fâcheuse.

J'avoue que jusqu'alors je n'avais pas pris cette histoire au sérieux, et qu'elle me paraissait plus bizarre que dangereuse. On voit tous les jours un homme se mettre à la poursuite d'une jeune et jolie femme, et ce fait qu'il n'osait l'aborder et prenait la fuite à son approche semblait indiquer qu'elle n'avait rien à craindre de lui. Cette brute de Woodley paraissait d'une espèce bien différente, mais, à part une fois, il n'avait jamais touché à notre cliente et, s'il était en ce moment en visite chez Carruthers, il n'avait pas cherché à s'approcher d'elle. Le cycliste devait faire partie de la bande de ces gens qui

passaient les fins de semaines au château, ainsi que l'avait raconté l'aubergiste, mais ce qu'il était, ce qu'il voulait, restait toujours aussi obscur. L'attitude grave de Holmes, jointe à cette circonstance qu'il avait glissé un revolver dans sa poche avant de quitter son appartement, m'avais seule frappé, en me donnant lieu de penser qu'un drame pouvait se cacher sous cette comédie.

Une nuit pluvieuse avait été suivie d'une matinée splendide, et la lande, couverte de ses buissons d'ajoncs en fleur, semblait encore plus belle à nos yeux fatigués des brouillards de Londres. Holmes et moi, marchions sur la route large, respirant à pleins poumons l'air pur du matin, écoutant avec ravissement le gazouillis des oiseaux, première caresse du printemps. Du haut d'une petite montée, nous pouvions apercevoir le château dont le faîte apparaissait au-dessus des chênes séculaires moins anciens que lui ; Holmes me désigna du doigt, au loin, sur le ruban de la route, qui se détachait comme une bande d'un jaune rougeâtre sur la tonalité brune de la lande et les tons verts des bois, une tache noire, produite par une voiture qui venait dans notre direction, et

laissa échapper une exclamation d'impatience.

– J'avais prévu une marge d'une demi-heure, dit-il. Si c'est sa voiture, elle a dû se mettre en route pour prendre un train plus matinal. Je crains, Watson, qu'elle ne passe devant Charlington avant que nous puissions y arriver.

À peine avions-nous quitté le sommet de la côte que nous ne pûmes plus apercevoir la voiture, mais nous marchions avec une telle rapidité que je pus me rendre compte combien ma vie sédentaire m'avait rouillé les jambes ; je dus donc ralentir le pas, mais Holmes, toujours entraîné et qui, de plus, possédait des ressources d'énergie peu communes, ne modéra pas son allure et il se trouvait à une centaine de pas devant moi, quand je le vis tout à coup lever les bras dans un geste de douleur et de désespoir. Au même instant, je vis revenir vers nous la voiture vide et entraînée au galop par le cheval qui tourna le coude de la route ; les rênes traînaient sur le sol.

– Trop tard ! Watson, trop tard ! s'écria Holmes, tandis que j'arrivais tout essoufflé à ses

côtés. Imbécile que j'ai été de ne pas penser à ce train ! C'est un enlèvement, Watson... un enlèvement ! un assassinat peut-être ! Dieu sait quoi ! Barrez la route ! Arrêtez le cheval ! Voilà qui est fait !... Sautons dans la voiture et essayons de réparer les suites de ma bêtise !

Nous étions montés dans le dog-cart. Holmes, après avoir fait retourner le cheval, lui allongeait un coup de fouet et nous étions emportés. Au tournant, nous aperçûmes au découvert toute la route entre la lande et le château. Je saisis le bras de Holmes.

– Voilà l'homme ! m'écriai-je.

Un cycliste solitaire venait vers nous. Il avait la tête baissée, les épaules arrondies et il semblait pédaler avec toute l'énergie dont il était capable. Il filait avec une vitesse de course. Tout à coup, il leva sa figure barbue et nous aperçut près de lui. Il s'arrêta et sauta de sa machine. Sa barbe noire comme du jais formait un contraste frappant avec la pâleur de son visage et ses yeux dans lesquels brillait l'éclat de la fièvre. Ses regards allèrent de nous à la voiture, puis l'étonnement se peignit sur

ses traits.

– Halte ! cria-t-il en nous barrant la route avec sa machine. Où avez-vous trouvé cette voiture ? Arrêtez, là-bas ! hurla-t-il, tout en tirant un revolver de sa poche. Arrêtez, ou, pardieu ! je loge une balle dans le crâne de votre cheval !

Holmes jeta les rênes sur mes genoux et descendit.

– Vous êtes l'homme que nous cherchons. Où est miss Violet Smith ? dit-il avec sa netteté habituelle.

– C'est ce que je vous demande moi-même. Vous êtes dans sa voiture, vous devez savoir où elle est !

– Nous avons rencontré la voiture vide sur la route et nous y sommes montés pour venir au secours de la jeune fille.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! que faire ? s'écria l'étranger avec le ton du plus navrant désespoir. Ils l'ont enlevée, ce démon de Woodley et cet ignoble pasteur. Venez, monsieur, venez si vous portez quelque intérêt à cette jeune fille ! Venez

avec moi, nous la sauverons ; tant pis si je dois laisser ma peau dans les bois de Charlington !

Il courut affolé, son revolver au poing vers un passage de la haie. Holmes le suivit et moi-même, laissant le cheval brouter sur le bord de la route, je suivis Holmes.

– C'est par là qu'ils sont passés, dit celui-ci, montrant des empreintes de pas dans la boue du sentier. Un instant, qui est là dans ce buisson ?

C'était un jeune homme de dix-sept ans environ, vêtu en groom avec des guêtres en cuir. Il était étendu sur le dos, les genoux relevés, une entaille profonde à la tête. Il était sans connaissance, mais respirait encore. Un coup d'œil que je jetai sur sa blessure me fit voir que l'os n'avait pas été attaqué.

– C'est Pierre, le groom, s'écria l'étranger. Ces brutes l'ont renversé et l'ont blessé. Laissons-le pour le moment, nous ne pouvons lui faire aucun bien, et il est peut-être encore temps de la sauver du plus terrible malheur qui puisse atteindre une femme.

Nous brûlâmes le sentier qui serpentait à travers le bois ; nous avions atteint le bosquet entourant la maison, quand Holmes s'arrêta.

– Ils ne sont pas allés jusqu'à la maison, voici leur piste ici près de ce buisson de laurier. Ah ! je l'avais dit !...

Comme il parlait, le cri perçant d'une femme, un cri vibrant d'épouvante se fit entendre dans un buisson en face de nous et se termina dans un sanglot étouffé.

– Par ici ! par ici ! Ils sont dans l'allée du jeu de boule ! s'écria l'étranger bondissant au milieu des buissons. Ah ! les lâches ! Suivez-moi, messieurs ! Trop tard, trop tard !...

Nous arrivâmes tout à coup près d'une pelouse magnifique entourée de vieux arbres. À l'ombre d'un chêne, se trouvait un groupe singulier composé de trois personnes : une femme (notre cliente) était bâillonnée. En face d'elle, une sorte de brute à la moustache rouge se tenait les jambes écartées, couvertes de guêtres, une main posée sur la bouche, l'autre brandissant une cravache. Son attitude dénotait le triomphe. Entre les deux

se trouvait un homme plus âgé, à barbe grise, qui portait un court surplis blanc sur un complet de couleur claire ; il venait certainement de procéder à la cérémonie du mariage, car, au moment où nous accourions, il glissait dans sa poche un livre de prières, tout en frappant en guise de félicitation sur l'épaule du sinistre mari.

– Ils sont mariés ! m'écriai-je.

– Venez vite, s'écria notre guide, venez vite !

Il traversa la pelouse rapidement ; Holmes et moi, nous courions sur ses talons. Au moment où nous approchâmes, la jeune fille fut sur le point de défaillir et s'appuya contre le tronc de l'arbre. Williamson, l'ex-clergyman, nous salua avec une politesse moqueuse, et Woodley s'avança avec un rire de bravade.

– Vous pouvez enlever votre barbe, Bob, dit-il. Je vous reconnais bien. Vous arrivez, ainsi que vos amis, juste à propos pour que je vous présente Mrs. Woodley !

La réponse de notre guide ne se fit pas attendre. Il arracha la fausse barbe qu'il portait, la

jeta à terre, découvrit un visage rasé long et pâle ; puis il leva son revolver et visa son adversaire qui s'avançait vers lui, la cravache levée.

– Oui, dit-il, je suis Bob Garruthers ! Quitte à être pendu, je ferai rendre justice à cette femme. Je vous ai dit ce que je ferais si vous la touchiez, et je tiendrai mon serment.

– C'est trop tard ! elle est ma femme !

– Non, mais votre veuve !

Un éclair jaillit, le gilet de Woodley se teignit de sang ; il fit un tour sur lui-même en poussant un cri et tomba sur le dos. Son visage hideux et rouge devint d'une pâleur mortelle. Le vieillard encore revêtu de son surplis fit entendre les plus horribles jurons et tira son revolver, mais avant qu'il eût pu en faire usage, Holmes le mit en joue.

– Cela suffit, dit mon ami froidement ; jetez votre revolver. Ramassez-le, Watson, tenez-le près de sa tête ! Merci. Et vous, remettez-moi le vôtre. Voilà assez de violences ! Allons, donnez-le-moi !

– Qui êtes-vous donc ?

– Je m'appelle Sherlock Holmes.

– Grand Dieu !

– Je vois que vous avez entendu parler de moi. Ici, jusqu'à l'arrivée de la police, je représente la loi. Et vous là-bas, cria-t-il à un domestique effaré qui venait de faire son apparition à un bord de la pelouse, venez ici, prenez ce billet, et aussi vite qu'un cheval pourra vous conduire, portez-le à Farnham.

Il écrivit à la hâte quelques mots sur une feuille de son carnet.

– Portez cela au commissaire en chef de la police. Jusqu'à son arrivée, je vous considère tous comme prisonniers.

La personnalité de Holmes domina, par son sang-froid, cette scène dramatique, et, devant lui, tous devinrent dociles comme des enfants. Williamson et Carruthers portèrent le blessé dans la maison et j'offris mon bras à la jeune fille affolée. On posa Woodley sur un lit et je l'examinai à la demande de Holmes, auquel j'allai ensuite faire connaître le résultat de ma

visite. Il était dans la salle à manger tendue de vieilles tapisseries, en compagnie de ses deux prisonniers.

– Il vivra, lui dis-je.

– Comment ! s'écria Carruthers, bondissant de sa chaise. Je vais monter en haut et l'achever de suite. Comment ! cette jeune fille, cet ange, est liée pour la vie à cet infect personnage ?

– Ne vous inquiétez pas de cela, dit Holmes. Il y a deux motifs indiscutables qui empêchent un mariage d'être valable. D'abord, il est très discutable que M. Williamson ait le droit de célébrer un mariage.

– J'ai pourtant reçu les ordres, s'écria le vieux gredin.

– Oui, mais vous êtes interdit.

– Je n'en reste pas moins pasteur !

– Je ne suis pas de cet avis. Et où est la licence ?

– Nous en avons obtenu une pour le mariage, je l'ai ici dans ma poche.

– Vous l'avez obtenue illégalement. En tout cas, la violence est une cause de nullité et vous verrez, sans trop tarder, que vous avez commis le crime de félonie. Du reste, vous aurez, ou je me trompe beaucoup, dix années pour y réfléchir. Quant à vous, Carruthers, vous auriez mieux fait de garder votre revolver dans votre poche.

– Je commence à le croire, monsieur Holmes, mais quand j'ai songé à toutes les précautions que j'avais prises pour sauvegarder cette jeune fille... car je l'aimais, pour la première fois, j'ai su ce qu'était l'amour... je suis devenu fou, en pensant qu'elle était tombée au pouvoir de la plus infâme brute de l'Afrique du Sud, un homme dont le nom a répandu la terreur de Kimberley à Johannesburg. Vous ne le croirez pas, monsieur Holmes, mais depuis que cette jeune fille était chez moi, je ne l'ai pas laissée passer une seule fois devant ce château, où je savais que ces gredins se tenaient cachés, sans la suivre sur ma bicyclette pour veiller à ce qu'il ne lui fût fait aucun mal. Je me tenais à distance et j'avais mis une fausse barbe pour n'être pas reconnu, car c'est une jeune fille sage et d'un grand cœur et

elle n'aurait jamais voulu rester chez moi si elle avait pu penser que je la suivais sur les grandes routes.

– Pourquoi ne l'avez-vous pas avertie du danger ?

– Parce qu'elle m'eût aussitôt quitté et je ne pouvais m'habituer à cette pensée. Même si elle ne pouvait pas m'aimer, c'était déjà beaucoup pour moi de la sentir dans ma maison et d'entendre le son de sa voix.

– Eh bien ! lui dis-je, vous appelez cela de l'amour, moi, je l'appelle de l'égoïsme.

– C'est possible, les deux sentiments ne sont pas contradictoires. Enfin, je n'avais pas le courage de la laisser partir, et, avec des gaillards pareils, il valait mieux qu'elle eût quelqu'un pour la protéger.

Quand la dépêche est arrivée, j'ai compris qu'ils tenteraient un coup.

– Quelle dépêche ?

– La voici, dit-il en la tendant.

Elle était courte et nette : « Le vieux est

mort. »

– Hum ! dit Holmes, je crois que je comprends tout et je saisis pour quel motif cette dépêche devait les amener à jouer le grand jeu. Mais, en attendant, racontez-moi tout cela.

Le vieillard au surplis se remit à jurer.

– Pardieu, dit-il, si vous chantez sur nous, Bob Carruthers, je vous traiterai comme vous avez traité Jack Woodley. Vous pouvez jacasser sur la fille tant que vous voudrez, c'est votre affaire, mais si vous dites un mot sur nous à ce mouchard, cela vous coûtera cher.

– Votre Révérence n'a pas besoin de se fâcher, dit Holmes en allumant une cigarette. Votre affaire, à vous, est assez claire et tout ce que je demande, c'est d'avoir quelques détails pour ma satisfaction personnelle. Cependant, si vous y voyez un inconvénient, c'est moi qui raconterai l'histoire et vous verrez bien si je connais tous vos secrets. D'abord, trois d'entre vous sont venus dans un but déterminé de l'Afrique du Sud, vous Williamson, vous Carruthers et Woodley !

– Mensonge ! dit le vieillard, je ne les avais vus ni les uns ni les autres jusqu'à il y a deux mois ; je n'ai jamais mis les pieds en Afrique, mettez ça dans votre poche, monsieur Holmes, et votre mouchoir par-dessus.

– C'est la vérité, dit Carruthers.

– Très bien, vous n'êtes venus que deux. Le Révérend n'est pas un article d'importation ! Vous aviez, Woodley et vous, fait la connaissance de Ralph Smith dans l'Afrique du Sud et vous aviez des raisons de croire qu'il ne vivrait pas longtemps. Vous avez découvert que sa nièce hériterait de sa fortune. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Carruthers fit un signe d'assentiment. Williamson continua à jurer.

– Elle était, sans nul doute, sa plus proche parente et vous saviez certainement que son oncle ne ferait pas de testament.

– Il ne savait ni lire ni écrire, dit Carruthers.

– Vous êtes donc venus en Angleterre tous les deux pour découvrir la retraite de la jeune fille ;

l'un de vous devait l'épouser, l'autre aurait une part de l'héritage. Woodley, pour un motif ou un autre, a été désigné pour être son mari. Pour quel motif ?

– Nous l'avions jouée aux cartes pendant le voyage et c'est lui qui avait gagné.

– Je saisis. Vous avez pris la jeune fille à votre service et c'est chez vous que Woodley devait faire sa cour. Elle vit en lui l'ivrogne qu'il est, et ne voulut pas l'accepter. Entre temps, vos calculs ont été déjoués, car vous êtes devenu amoureux d'elle et vous n'avez pu supporter l'idée qu'elle appartiendrait à cette brute.

– C'est vrai, je ne pouvais l'admettre.

– Une querelle a éclaté entre Woodley et vous. Il vous a quitté, furieux, pour combiner ses plans en dehors de vous.

– Il me semble, Williamson, que nous n'avons rien à apprendre à monsieur, dit Carruthers avec un rire amer. Oui, nous nous querellâmes et il me frappa ; nous sommes quittes d'ailleurs. Je le perdis de vue. C'est à ce moment-là qu'il ramassa

ce défroqué. J'appris qu'ils avaient loué ensemble ce château, qui se trouve non loin du chemin qu'elle devait parcourir pour se rendre à la gare. Je la surveillai étroitement, pensant bien qu'il y avait quelque anguille sous roche. Je restai cependant en relation avec eux, voulant pouvoir lire dans leur jeu. Il y a deux jours, Woodley vint chez moi me communiquer cette dépêche qui m'apprit la mort de Ralph Smith. Il me demanda si je voulais maintenir les termes de notre association ; je lui répondis négativement ; il me proposa, alors, d'épouser la jeune fille moi-même et de lui donner sa part. Je répondis que je ne demanderais pas mieux, mais qu'elle ne voulait pas de moi. Il me répondit : « Marions-la d'abord, dans quelques semaines elle aura d'autres idées. » Je lui fis connaître que je ne voulais pas user de violence et il partit en jurant comme un misérable qu'il est, affirmant qu'il l'aurait envers et contre tous. La jeune fille devait me quitter à la fin de la semaine, j'avais reçu la voiture louée pour la conduire à la gare, mais, malgré tout, je n'étais pas rassuré et je tins à la suivre à distance sur ma bicyclette ; elle partit

avant l'heure fixée et, sans que j'aie pu la rejoindre, le malheur était arrivé. C'est quand je vous aperçus tous les deux dans sa charrette, que je compris tout !

Holmes se leva et jeta le bout de sa cigarette dans la cheminée.

– J'ai fait preuve d'inintelligence, Watson, dit-il. Lorsque vous m'avez déclaré avoir vu le cycliste arranger sa cravate, cela seul aurait dû m'ouvrir les yeux et me faire penser qu'il avait une fausse barbe. Enfin, nous pouvons nous féliciter d'avoir élucidé cette affaire mystérieuse ! Mais j'aperçois trois agents qui montent l'avenue, et je suis heureux de constater que le petit groom est en état de les suivre. Il est donc à présumer qu'il n'y aura pas mort d'homme. Je pense, Watson, qu'en qualité de docteur vous êtes tout désigné pour offrir vos services à miss Smith. Dites-lui en passant que, si elle se sent mieux, nous nous ferons un plaisir de la conduire jusque chez sa mère. Du reste, l'annonce que nous allons envoyer un télégramme à un jeune ingénieur dans le Midland suffira pour compléter

sa guérison. Quant à vous, monsieur Carruthers, je trouve que vous avez fait le possible pour vous faire pardonner la part que vous avez prise dans ce honteux projet. Voici ma carte, et si mon témoignage peut vous être utile dans votre procès, je suis à votre entière disposition.

Dans le tourbillon incessant de notre activité, il a souvent été difficile pour moi, ainsi qu'a pu s'en rendre compte le lecteur, de terminer entièrement mes narrations et de faire connaître les derniers détails qu'attend leur curiosité. Chacune de nos affaires a été le prélude d'une autre, et, une fois le drame terminé, les acteurs ont disparu pour toujours de notre existence. Je trouve cependant, à la fin de mon manuscrit, une note ayant trait à cette affaire. J'y vois que miss Smith devint l'héritière d'une grosse fortune et qu'elle est maintenant la femme de Cyril Morton, de la raison sociale Morton et Kernnedy, les fameux électriciens de Westminster.

Williamson et Woodley, accusés tous les deux d'enlèvement avec violence, furent condamnés le premier à sept ans de travaux forcés, le second à

dix ans de la même peine. Quant à Carruthers, je ne sais rien sur lui, mais je suis convaincu que sa tentative de meurtre fut, dans une certaine mesure, excusée par la Cour, car la réputation de Woodley était des plus mauvaises, et je pense que quelques mois de prison suffirent pour assurer l'œuvre de la justice.

III

Aventure de trois étudiants

Au cours de l'année 1886, une série d'événements sur lesquels je n'ai pas à insister nous obligea, Sherlock Holmes et moi, à passer plusieurs semaines dans une de nos grandes villes, chef-lieu d'une Université. C'est pendant cette période que se passa l'aventure que je vais raconter. Je n'ai pas besoin de dire que tout détail pouvant faire deviner au lecteur soit l'Université, soit les personnages en cause, sera soigneusement caché avec le plus grand soin, car un scandale si douloureux ne doit pas être dévoilé. Il m'est cependant permis, en usant d'une rigoureuse discrétion, d'écrire ce récit qui fera voir, une fois de plus, les remarquables qualités de mon héros, tout en faisant de mon mieux pour empêcher qu'on puisse découvrir le lieu où les faits se sont

passés et l'identité des acteurs.

Nous habitions un appartement meublé auprès d'un libraire, chez lequel Sherlock Holmes passait une partie de son temps à fouiller laborieusement les archives de vieux chartriers du moyen âge. Ses recherches, d'ailleurs, eurent des résultats si surprenants qu'elles feront peut-être, plus tard, l'objet d'un de mes récits. Ce fut dans cet appartement qu'un soir nous reçûmes la visite d'une de nos connaissances, M. Hilton Soames, administrateur et maître de conférences au collège de Saint-Luc. M. Soames était un homme de taille élevée, maigre et d'un tempérament très nerveux. Je l'avais toujours connu très agité, mais, à ce moment, il était tellement bouleversé qu'un événement grave venait certainement de se produire.

– J'espère, monsieur Holmes, dit-il, que vous pourrez nous donner quelques heures de votre temps si précieux. Il vient de se produire à notre collège un incident des plus pénibles, et, réellement, si je n'avais pas eu la chance de vous avoir dans la ville, je n'aurais su que faire.

– Je suis très occupé en ce moment-ci, et je serais très contrarié d'être dérangé, dit mon ami. Je préférerais de beaucoup vous voir appeler la police à votre aide.

– Non, non, mon cher monsieur, c'est absolument impossible. Quand l'action publique est mise en mouvement on ne sait où elle s'arrêtera et c'est une affaire au sujet de laquelle il est nécessaire, pour le bon renom du collège, d'éviter tout scandale. Votre discrétion est aussi connue que votre pouvoir ; vous êtes le seul homme au monde qui puissiez m'aider, aussi, je vous supplie, monsieur Holmes, de faire tout ce qui vous sera possible.

Le caractère brusque de mon ami ne s'était pas amélioré depuis qu'il avait quitté Baker Street. L'absence de ses livres, de ses produits chimiques, du désordre apparent de son appartement le mettaient au désespoir. Il haussa les épaules, tandis que notre visiteur, avec force de gestes, nous mit, en quelques mots, au courant de son histoire.

– Je dois d'abord vous expliquer, monsieur

Holmes, que demain est le premier jour du concours pour la bourse Fortescue. Je suis l'un des examinateurs pour le grec et j'ai choisi comme sujet une version qu'aucun des candidats n'a eue à traduire. Le texte en est imprimé sur la feuille d'examen et, bien entendu, ce serait un immense avantage si l'un des candidats pouvait préparer à l'avance sa traduction. On a donc pris les plus grandes précautions pour garder le secret.

Aujourd'hui, à trois heures, j'ai reçu les épreuves imprimées. La version se compose de la moitié d'un chapitre de Thucydide. J'ai dû relire les épreuves avec le plus grand soin. À quatre heures et demie, mon travail n'était pas encore terminé, mais, comme j'avais promis d'aller prendre le thé dans l'appartement d'un collègue, j'ai laissé mes épreuves sur mon pupitre. J'ai été absent un peu plus d'une heure.

Vous savez peut-être, monsieur Holmes, que les portes de mon appartement sont doubles ; la première, en serge verte, à l'intérieur ; l'autre, en chêne à l'extérieur, Quand je m'approchai pour rentrer chez moi, je fus très étonné de voir une

clef à la porte extérieure ; je crus d'abord à un oubli de ma part, mais je constatai que j'avais la clef dans ma poche. Seul, mon domestique, Bannister, en possédait une autre. Celui-ci est à mon service depuis dix ans ; son honnêteté est au-dessus de tout soupçon. J'ai cependant acquis la conviction que cette clef était bien la sienne, qu'il était entré dans ma chambre pour me demander si je voulais du thé, et, qu'en sortant, il avait commis l'étourderie de laisser la clef à la serrure. Il avait dû entrer dans l'appartement quelques instants seulement après mon départ. À un autre moment sa négligence n'aurait pu avoir aucune suite fâcheuse ; dans les circonstances présentes, elle a eu le plus déplorable résultat. Dès que j'ai aperçu ma table, j'ai constaté qu'on avait fouillé dans mes papiers. La version était imprimée sur trois feuilles que j'avais laissées ensemble ; je trouvai l'une d'elles par terre, la seconde sur une petite table près de la fenêtre et la troisième à l'endroit où je l'avais laissée.

Pour la première fois, Holmes fit un mouvement.

– La première feuille par terre !... la seconde près de la fenêtre !... la troisième où vous l'avez laissée !... dit-il.

– Précisément, monsieur Holmes. Vous m'étonnez ! comment avez-vous pu deviner cet ordre ?

– Continuez donc votre récit si intéressant !

– Au premier abord, j'eus l'idée que Bannister avait pris la liberté impardonnable de toucher à mes papiers. Il nia avec la plus grande énergie et je suis convaincu qu'il dit la vérité. C'est donc que quelqu'un a passé devant l'appartement, a remarqué la clef à la serrure, a su que j'étais sorti, et est entré dans le but de copier le texte de la version. Il s'agit, en réalité, d'une grosse somme d'argent, car la bourse est d'un chiffre très élevé et, un homme sans scrupule n'a sans doute pas craint de courir un certain risque dans le but d'obtenir un avantage sur ses concurrents.

Bannister a été bouleversé par cet incident et il a failli s'évanouir quand il a su ce qui était arrivé. J'ai même dû lui faire avaler un cordial et je l'ai laissé anéanti sur un fauteuil pendant le temps

qu'il m'a fallu pour examiner la pièce. Je constatai que l'intrus avait laissé d'autres traces de son passage. Sur la table, près de la fenêtre, je trouvai plusieurs rognures de bois provenant d'un crayon qui avait dû être taillé, ainsi qu'un morceau de mine de plomb brisé. Évidemment, le gredin avait copié le texte avec une telle vitesse qu'il avait cassé son crayon et avait été obligé de le tailler.

– Très bien, dit Holmes, qui reprenait sa bonne humeur à mesure que son attention s'éveillait.

– Ce n'est pas tout. J'ai, depuis quelque temps, un nouveau bureau recouvert de cuir rouge, et je suis certain, ainsi que Bannister, qu'il n'y avait aucune tache ; or, j'ai trouvé une coupure d'environ trois centimètres de long ; pas une égratignure, mais une véritable coupure. J'ai enfin découvert sur la table, un petit morceau de pâte ou de terre noire, sur lequel j'ai remarqué des parcelles qui m'ont semblé être de la sciure de bois. Je suis persuadé qu'il a été laissé par celui qui a fouillé mes papiers. Il n'y avait, d'ailleurs, aucune empreinte de pas qui pût mettre

sur sa trace. Je ne savais plus à quel saint me vouer, quand l'idée m'est venue que vous étiez ici et je me suis hâté de mettre l'affaire entre vos mains. Aidez-moi, monsieur Holmes ; vous voyez d'ici mes ennuis ! Il faut que je trouve l'individu ou que je fasse renvoyer le concours jusqu'au moment où j'aurai eu le temps de faire imprimer un nouveau texte ; il sera, dans ce cas, indispensable de fournir une série d'explications qui feront un tort énorme au collège et à l'Université. Tout ce que je désire, c'est étouffer cette affaire.

– Je serai très heureux de vous aider de mes conseils, dit Holmes en se levant et en passant son pardessus. L'affaire ne manque pas d'intérêt. Est-il venu quelqu'un dans votre chambre après que vous avez eu reçu les épreuves ?

– Oui, le jeune Daulat Ras, un étudiant des Indes, dont la chambre donne sur le palier ; il est venu me demander quelques renseignements sur l'examen.

– Doit-il prendre part au concours ?

– Oui.

– Les papiers étaient-ils sur votre table à ce moment ?

– Autant que je me rappelle, ils s'y trouvaient enroulés.

– Pouvait-on reconnaître que c'était des épreuves ?

– C'est possible !

– Personne autre n'est entré dans votre chambre ?

– Non.

– Quelqu'un savait-il que les épreuves s'y trouvaient ?

– Non, sauf l'imprimeur.

– Bannister le savait-il ?

– Certainement non... personne ne le savait.

– Où est Bannister, maintenant ?

– Le pauvre homme ! je l'ai laissé malade, affalé sur un fauteuil ; j'étais si pressé de venir vous trouver.

– Avez-vous laissé votre porte ouverte ?

– Oui, mais j'ai mis les papiers sous clef.

– Il résulte donc de tout ce que vous m'avez dit, monsieur Soames, qu'à moins que l'étudiant indiqué ait pu reconnaître ce qu'était le rouleau d'épreuves, l'homme qui les a copiées les a trouvées par hasard.

– Cela me paraît certain.

Holmes eut un sourire énigmatique.

– Eh bien, dit-il, allons là-bas. Ce n'est pas une de vos affaires, Watson, mais venez cependant si vous voulez. Maintenant, monsieur Soames, je suis à votre disposition.

« Le cabinet de notre client avait une fenêtre à petits carreaux donnant sur la cour d'honneur du vieux collège et s'ouvrait sur un escalier de pierres, usées par le temps, par une porte en ogive. L'appartement se trouvait au rez-de-chaussée. Au-dessus de lui, habitaient les trois étudiants dont j'ai parlé, un à chaque étage. La nuit commençait à tomber quand nous arrivâmes sur les lieux. Holmes s'arrêta et contempla la fenêtre avec intérêt, puis, en se hissant sur la

pointe des pieds, il jeta un coup d'œil à l'intérieur.

– Il n'a pu entrer que par la porte, dit notre guide, car la fenêtre est trop étroite pour laisser passer un homme.

– Vraiment ! dit Holmes, qui sourit d'un air singulier en regardant notre compagnon. Eh bien, puisque nous n'avions rien à examiner ici, nous n'avons qu'à entrer.

Le maître de conférences ouvrit la porte extérieure et nous fit pénétrer. Nous restâmes sur le seuil tandis que Holmes regardait le tapis.

– Je ne vois ici aucune trace de pas, ce qui s'explique facilement par la sécheresse de ces jours derniers. Votre domestique doit être entièrement remis de ses émotions ; vous l'aviez, dites-vous, laissé étendu sur un fauteuil ; lequel ?

– Ici, à côté de la fenêtre.

– Je vois, près de cette petite table... Vous pouvez entrer maintenant ; j'ai suffisamment examiné le tapis. Voyons maintenant la petite table. Il est facile de se rendre compte comment

les choses se sont passées. L'homme est arrivé, a pris, page par page, les épreuves sur le bureau et les a apportées sur cette table près de la fenêtre, parce que de cet endroit il pouvait vous voir traverser la cour et prendre la fuite s'il était nécessaire.

– Il n'a pu me voir, car je suis rentré par une porte de côté.

– Peu importe, telle était son idée ! Voyons maintenant les trois épreuves. Elles ne portent aucune trace de doigts ? Non ! Il a d'abord pris la première page et l'a copiée. Combien de temps cela a-t-il pu lui prendre en abrégeant autant que possible ? Un quart d'heure au moins. Il a jeté ensuite cette feuille et a saisi la seconde. Il devait l'avoir à moitié copiée ; quand votre retour l'a obligé à une fuite rapide,... très rapide, car il n'a pas eu le temps de remettre en place les papiers, ce qui devait vous faire deviner qu'on y avait touché. Vous ne vous rappelez pas avoir entendu des pas précipités quand vous avez ouvert la porte ?

– Non, je ne m'en souviens pas.

– Il a écrit avec une telle ardeur qu'il a cassé son crayon et a été obligé de le tailler, ainsi que vous l'avez constaté vous-même. Ce point est capital, Watson. Le crayon était très gros et la mine de plomb en était très douce. L'enveloppe extérieure était peinte en bleu foncé, le nom du fabricant y était inscrit en lettres d'argent et il doit en rester environ quatre centimètres. Cherchez le crayon, monsieur Soames, et vous trouverez l'homme. J'ajouterai que la lame de son couteau était longue et mal aiguisée.

M. Soames paraissait quelque peu étonné de toutes ces découvertes.

– Je vous suis bien sur tous les points, mais en ce qui concerne la longueur...

Holmes montra une des rognures avec les lettres NN, suivies d'un espace net sur le bois.

– Vous saisissez ?

– Non, pas même maintenant !

– Watson, vous n'êtes pas le seul à avoir la compréhension lente. Vous savez pourtant que le plus important fabricant de crayons est Johann

Faber. N'est-il donc pas évident que les deux lettres en question sont les deux dernières du nom de Johann.

Il tourna la petite table vers la lumière électrique.

– J'avais espéré que si le papier sur lequel il avait écrit était très mince, il serait resté des traces de son écriture sur cette surface unie, mais je n'en vois pas. Nous n'avons plus rien à apprendre ici. Allons examiner le bureau. Voilà sans doute un morceau de la terre noire dont vous m'avez parlé : il a la forme d'une pyramide en creux et il porte, en effet, des traces de sciures de bois. Vraiment, ceci est très intéressant ! La coupure dont vous m'avez parlé est une véritable déchirure. Je vous remercie, monsieur Soames, d'avoir appelé mon attention sur cette affaire. Dans quel appartement ouvre cette porte ?

– Dans ma chambre.

– Y êtes-vous entré depuis ?

– Non, je me suis rendu directement chez vous.

– Je serais heureux d'y jeter un coup d'œil. Vous avez là une jolie chambre, d'une architecture remarquable. Voulez-vous avoir l'amabilité d'attendre sur le seuil pendant que j'examinerai le parquet ?... Allons je ne vois rien ! Vous pendez vos vêtements derrière ce rideau ? Si quelqu'un avait eu à se dissimuler dans cette chambre, nul doute qu'il n'eût choisi cet endroit, car le lit est trop bas et l'armoire trop étroite. Il n'y a personne, je pense.

Quand Holmes tira le rideau, je vis bien à son attitude qu'il était prêt à tout événement ; mais le rideau levé ne laissa apercevoir que trois ou quatre complets pendus à leurs porte-manteaux. Holmes allait s'éloigner quand, tout à coup, il aperçut quelque chose à terre.

– Qu'est ceci ? dit-il.

C'était un morceau de terre noire d'une forme pyramidale exactement semblable à celle que nous avions trouvée sur le bureau. Holmes la mit dans le creux de sa main et l'examina sous la lampe électrique.

– Votre visiteur semble avoir laissé des traces

aussi bien dans votre chambre que dans votre petit salon, monsieur Soames.

– Qu'a-t-il pu venir faire ici ?

– C'est assez clair à mon avis : vous êtes entré inopinément et il n'a soupçonné votre arrivée que lorsque vous êtes parvenu à la porte. Que pouvait-il faire ? Il a pris tout ce qui pouvait le trahir et a couru se cacher dans votre chambre à coucher.

– Vous pensez donc, monsieur Holmes, que lorsque je parlais avec Bannister dans mon petit salon, sans le savoir, nous tenions le prisonnier, celui qui venait de faire le coup ?

– Je le crois.

– Voyons, il doit y avoir une autre hypothèse, monsieur Holmes. Avez-vous observé la fenêtre de ma chambre à coucher ?

– Elle a des petits carreaux bordés de plomb, trois fenêtres jumelées ; l'une d'elles peut permettre le passage d'un homme.

– Précisément, et elle donne sur un angle de la cour. Le gaillard a pu entrer par là dans ma

chambre, y laisser ses traces en passant et se sauver par la fenêtre extérieure laissée ouverte.

Holmes secoua la tête avec impatience.

– Soyons pratiques, dit-il. Il y a trois étudiants qui habitent votre quartier et sont obligés de passer devant votre porte pour entrer chez eux ?

– Oui.

– Ils sont tous candidats à la bourse ?

– Oui.

– Avez-vous des motifs d'en soupçonner un plutôt que les autres ?

Soames hésita.

– C'est une question bien délicate, il est difficile d'exprimer un soupçon quand on n'a pas de preuves.

– Voyons les soupçons et je chercherai les preuves.

– Je vais vous dépeindre en quelques mots le caractère de chacun d'eux. Celui qui habite le premier étage s'appelle Gilchrist, c'est un garçon très studieux et de plus un athlète, il fait partie du

cricket du Rugby et de celui du collège ; sportsman très distingué et très beau garçon. Son père était Sir Jabez Gilchrist qui s'est ruiné sur le turf. Cet étudiant est très pauvre, mais c'est un travailleur et il arrivera.

Le second étage est habité par Daulat Ras, originaire des Indes, jeune homme très calme, très renfermé comme tous ceux de sa race. Il travaille bien, quoique le grec soit sa partie faible ; il est studieux et méthodique.

Le troisième étage est occupé par Miles Mac-Laren. C'est un sujet brillant quand il veut travailler, une des plus belles intelligences de l'Université ; mais il est inconstant, n'a pas de principes. Il a failli être expulsé pendant sa première année, à la suite d'une histoire de jeu. Il n'a rien fait pendant ce trimestre et l'examen doit lui causer une certaine appréhension.

– En un mot, c'est lui que vous soupçonnez ?

Je n'irai pas jusque-là, mais des trois jeunes gens, c'est lui qui est le plus capable d'avoir fait le coup.

– Maintenant, dit M. Holmes, je serais très heureux de voir votre domestique.

Bannister était un homme de petite taille qui touchait à la cinquantaine, son visage était pâle et entièrement rasé, ses cheveux grisonnants. Il paraissait encore ému de cette affaire qui venait de troubler la routine de son existence. Sa figure grave était secouée de mouvements nerveux, et ses doigts ne pouvaient rester immobiles.

– Nous sommes en train de faire une enquête au sujet de cette malheureuse affaire, lui dit son maître.

– Oui, monsieur.

– Il paraît, dit Holmes, que vous avez oublié votre clef à la porte ?

– Oui, monsieur.

– N'est-ce pas une coïncidence extraordinaire que cet oubli ait eu lieu précisément le jour où les épreuves se trouvaient dans l'appartement ?

– C'est très malheureux, monsieur, mais cela m'est déjà arrivé d'autres fois.

– Quand êtes-vous entré dans la chambre ?

– Il était à peu près quatre heures et demie ; c'est généralement à cette heure-là que M. Soames prend son thé.

– Combien de temps y êtes-vous resté ?

– Quand j'ai vu qu'il était absent, je me suis retiré de suite.

– Avez-vous regardé les papiers sur le bureau ?

– Bien sûr que non, monsieur.

– Comment se fait-il que vous ayez laissé la clef à la porte ?

– J'avais le plateau à thé entre les mains, et je me suis dit que je reviendrais chercher la clef, puis j'ai oublié.

– La serrure de la porte extérieure ferme-t-elle d'elle-même au loquet ?

– Non, monsieur.

– Alors, elle est restée ouverte tout le temps ?

– Oui, monsieur.

– Une personne qui se fût trouvée à l'intérieur de l'appartement eût pu facilement en sortir ?

– Oui, monsieur.

– Quand M. Soames est entré et vous a appelé, vous étiez très ému ?

– Oui, monsieur ; une chose pareille ne s'est jamais produite depuis les longues années que je suis ici. J'ai failli m'évanouir.

– C'est ce qu'on m'a dit ; où étiez-vous quand vous avez commencé à vous sentir mal à l'aise ?

– Où j'étais, monsieur ?... mais ici, près de la porte.

– C'est singulier, car vous vous êtes assis dans cette chaise là-bas dans le coin, alors que vous en aviez d'autres beaucoup plus près de vous ; pourquoi ne vous êtes-vous pas assis sur l'une de celles-là ?

– Je n'en sais rien, monsieur, cela n'avait pour moi aucune importance.

– Je crois vraiment, monsieur Holmes, qu'il n'a pu s'en rendre compte ; il était très malade, dit le maître de conférences.

– Vous êtes resté ici après le départ de votre maître ?

– Quelques instants seulement, puis j'ai fermé la porte à clef et je suis parti dans ma chambre.

– Qui soupçonnez-vous ?

– Personne, je vous assure, je n'oserais soupçonner quelqu'un, car je ne crois aucun des étudiants de cette Université capable d'accomplir une telle chose, non, je ne le crois pas.

– Merci, cela suffit, dit Holmes... Encore un mot. Vous n'avez parlé à aucun des trois étudiants que vous servez de ce qui s'est passé ?

– Non, monsieur, je n'en ai pas dit un mot.

– Vous n'avez vu aucun d'eux ?

– Non, monsieur.

– Très bien. Maintenant, si vous le voulez bien, nous passerons dans la cour, monsieur Soames.

Trois fenêtres brillaient au-dessus de nous dans l'obscurité.

– Vos trois oiseaux sont dans leur nid, dit Holmes en levant la tête. Tiens... tiens ! il y en a un qui paraît très préoccupé.

C'était l'Indien, dont la silhouette se détachait sur le store ; il marchait vivement de long en large dans sa chambre,

– Je voudrais bien, dit Holmes, si c'est possible, les voir d'un peu plus près ?

– Cela ne souffre aucune difficulté, dit Soames. Ces appartements sont les plus anciens du collège et souvent les étrangers désirent les visiter. Venez, je vous conduirai moi-même.

– Pas de noms, s'il vous plaît, dit Holmes quand nous frappâmes à la porte de Gilchrist.

Un jeune homme de haute taille, blond et mince, nous ouvrit la porte et nous souhaita la bienvenue, dès que Soames lui eût fait connaître le but de notre visite. Cette pièce était un spécimen très curieux de l'architecture du moyen âge. Holmes fut si enthousiasmé qu'il manifesta le désir de dessiner quelques détails sur son carnet. Dans sa précipitation, il brisa son crayon, fut obligé d'en emprunter un au jeune homme et lui demanda également son canif. Le même accident lui arriva dans l'appartement de l'Indien, un petit homme silencieux au nez crochu qui

nous regarda d'un air défiant et parut très satisfait quand les études archéologiques de Holmes furent terminées. Je me rendis bien compte que Holmes dans ces deux visites n'avait pas trouvé ce qu'il désirait. Au troisième étage, nous n'eûmes aucun succès. À notre appel, la porte extérieure resta fermée, et nous fûmes reçus par une bordée de paroles malsonnantes.

– Peu m'importe qui vous êtes !... Allez au diable ! dit la voix en colère. C'est demain l'examen, laissez-moi tranquille !

– Quel garçon impoli, dit notre guide, rougissant de colère tandis que nous descendions l'escalier. Il ne savait pas évidemment que c'était moi qui frappais, mais néanmoins, sa conduite a été des plus insolentes, et, dans les circonstances présentes, elle peut paraître bien suspecte.

La réponse de Holmes me sembla bizarre.

– Pourriez-vous me dire exactement quelle est sa taille ?

– Il m'est impossible de vous la faire connaître exactement. Il est plus grand que l'Indien, mais

plus petit que Gilchrist. Il doit avoir à peu près cinq pieds six pouces.

– C'est très important, dit Holmes, et maintenant, monsieur Soames, je vais vous souhaiter le bonsoir !

Notre guide jeta un cri d'étonnement et de désespoir :

– Vous n'allez pas me quitter aussi brusquement, monsieur Holmes ! Vous ne semblez pas vous rendre compte de ma situation : c'est demain le concours, il faut que je prenne une décision dès ce soir. Il m'est impossible de le laisser avoir lieu si l'une des compositions a été vue à l'avance. Il faut que je me décide !

– Laissez les choses comme elles sont. Je viendrai de bonne heure demain matin et nous causerons. Je serai peut-être alors en situation de vous dire quoi faire. En tout cas, ne modifiez rien !... rien !

– Très bien, monsieur Holmes.

– Soyez tranquille, nous trouverons un moyen de nous sortir de ces ennuis. Je vais emporter

avec moi un peu de cette terre noire et les rognures du crayon. Allons, au revoir !...

Nous sortîmes dans la cour et nous regardâmes les fenêtres éclairées. L'Indien marchait toujours de long en large dans sa chambre, les autres étaient invisibles.

– Eh bien, Watson, qu'en pensez-vous ? demanda Holmes quand nous fûmes sortis dans la rue, c'est un vrai jeu de salon, une partie à trois ! C'est sûrement l'un d'eux, faites votre choix :

– C'est à mon avis ce garçon insolent qui habite le troisième étage : c'est lui, d'ailleurs, qui a la plus mauvaise réputation. L'Indien aussi est un garçon rusé. Pourquoi diable se promène-t-il ainsi tout seul dans sa chambre ?

– Il n'y a là rien d'extraordinaire, il y a bien des gens qui se promènent ainsi quand ils apprennent quelque chose par cœur.

– Il nous a dévisagé d'une façon bizarre.

– Vous en auriez sans doute fait autant si une bande d'étrangers était venue vous déranger à une veille d'examen, alors que chaque minute

peut avoir une grande importance. Je ne vois rien à redire à cela. Et puis, son canif, son crayon ne correspondent pas. Mais il y a quelqu'un qui me tracasse.

– Qui ?

– Bannister, le domestique. Quel a été son rôle dans tout ceci ?

– Il m'a semblé un homme absolument honnête.

– Et à moi aussi, c'est ce qui m'étonne. Pourquoi un homme parfaitement honnête... ? Allons, voici une librairie, nous allons y continuer nos recherches.

Il n'y avait dans la ville que quatre libraires importants ; à chacun d'eux, Holmes montra ses rognures de crayon et promit de payer un bon prix si l'on pouvait lui en remettre un semblable. Partout on lui dit qu'on pouvait en commander, mais qu'il y en avait rarement de cette taille en magasin. Mon ami ne parut pas ennuyé de ce contretemps, il se borna à hausser les épaules d'un air résigné.

– Voilà notre dernière piste qui nous manque, dit-il, mais cependant je suis persuadé que nous trouverons la solution de l'énigme. Pardieu ! il est près de neuf heures et notre propriétaire nous a parlé de certains petits pois qu'elle devait accommoder à notre intention pour sept heures et demie. Votre manie de fumer toute la journée et votre irrégularité aux heures de repas feront, sans doute, qu'à la fin on nous priera de chercher un gîte ailleurs, et je devrai partager votre sort. Cependant, il nous faudra, auparavant, résoudre le problème du maître de conférences, de son domestique négligent, et des trois étudiants audacieux.

Holmes ne me parla plus de cette affaire pendant toute la soirée, bien qu'il fût resté longtemps absorbé dans ses pensées après notre dîner retardé. Le lendemain matin, à huit heures, il fit son entrée dans ma chambre comme je venais de finir ma toilette.

– Eh bien, Watson, il est temps de nous rendre à Saint-Luc. Cela ne vous fait-il rien d'y aller sans déjeuner ?

– Bien sûr que non.

– Soames va être dans tous ses états jusqu'au moment où nous lui dirons quelque chose de positif.

– Avez-vous donc quelque chose de positif à lui annoncer ?

– Je le crois.

– Vous avez trouvé la solution ?

– Oui, mon cher Watson, j'ai découvert le mystère.

– Quelle nouvelle preuve avez-vous recueillie ?

– Ah ! ce n'est pas pour rien que je me suis levé à six heures du matin. J'ai eu fort à faire pendant deux heures, j'ai parcouru cinq milles, mais j'ai enfin trouvé quelque chose. Regardez ceci.

Il me montra dans sa main trois morceaux de terre reproduisant en creux la forme d'une pyramide.

– Vous n'en aviez que deux hier, Holmes ?

– J'ai trouvé l'autre ce matin. Je suis certain qu'ils proviennent tous les trois du même endroit, n'est-ce pas, Watson ? Venez, et nous allons tranquilliser ce brave Soames.

Le malheureux maître de conférences était dans un état lamentable quand nous entrâmes dans son appartement. Le concours devait commencer dans quelques heures et il se demandait s'il faudrait rendre l'incident public ou laisser le coupable concourir pour cette bourse de grande valeur. Il pouvait à peine contenir son agitation et il se précipita vers Holmes les mains tendues.

– Dieu merci, vous voilà ! je commençais à craindre que vous n'ayez tout abandonné. Que dois-je faire ? Faut-il laisser le concours avoir lieu ?

– Mais certainement.

– Mais ce gredin ?...

– Il ne prendra point part au concours.

– Vous le connaissez ?

– Je le crois, et si cette affaire doit rester

secrète, il faut que nous formions nous-mêmes un tribunal d'honneur. Asseyez-vous là, s'il vous plaît, Soames, vous ici, Watson, et je prendrai un fauteuil au milieu de vous. Voilà !... Je crois que nous sommes suffisamment dignes pour en inspirer au coupable. Ayez la bonté de sonner.

Bannister entra et parut rempli de surprise et de crainte à notre aspect.

– Veuillez fermer la porte, dit Holmes. Et maintenant, Bannister, dites-nous la vérité sur l'incident d'hier.

L'homme devint blanc jusqu'à la racine de ses cheveux.

– Je vous ai tout dit, monsieur.

– Vous n'avez rien à ajouter ?

– Rien absolument, monsieur.

– Eh bien, il faut alors que je vous mette sur la voie. Quand vous vous êtes assis sur cette chaise, hier, n'était-ce pas dans le but de dissimuler un objet quelconque qui aurait pu indiquer la personne ayant pénétré dans l'appartement ?

Le visage de Bannister devint livide.

– Non, monsieur, assurément non !

– C'est seulement une idée, dit Holmes, et j'avoue qu'il m'est impossible d'en fournir la preuve. Mais cette hypothèse me semble fort probable, car aussitôt que M. Soames eut tourné le dos, vous avez délivré la personne qui était cachée dans la chambre à coucher.

Bannister passa sa langue sur ses lèvres desséchées.

– Il n'y avait personne, dit-il.

– Ah ! voilà qui est malheureux, Bannister. Jusqu'à présent, vous avez peut-être dit la vérité, mais, maintenant, je sais que vous mentez.

Le visage de l'homme sembla encore plus défait.

– Il n'y avait personne, monsieur !

– Allons, allons, Bannister !

– Non, monsieur, il n'y avait personne !

– Dans ce cas, vous ne pouvez nous aider, mais restez dans la pièce, s'il vous plaît, là, auprès de la chambre. Maintenant, Soames, ayez

donc l'amabilité de vous rendre à l'appartement du jeune Gilchrist et de le prier de descendre ici.

Un instant après, le maître de conférences était de retour et ramenait l'étudiant avec lui. C'était un jeune homme de grande taille, élégant, à la figure ouverte et sympathique ; ses yeux bleus se troublèrent à notre vue et se fixèrent avec une expression de désespoir sur Bannister.

– Fermez la porte, dit Holmes. Maintenant, monsieur Gilchrist, nous sommes seuls ici et personne ne saura jamais ce qui va se passer. Soyons francs les uns et les autres. Nous voulons savoir comment, vous, un jeune homme honorable, avez pu commettre l'action d'hier ?

Le malheureux jeune homme fit un pas en arrière et lança un coup d'œil de reproche à Bannister.

– Non, non, monsieur Gilchrist... je n'ai pas dit un mot, pas un seul, dit le domestique.

– C'est vrai ; mais ce mot, vous venez de le prononcer maintenant, dit Holmes. Vous comprenez, monsieur, qu'après ce que vient de

dire Bannister, votre situation est désespérée et qu'il ne vous reste plus qu'à avouer franchement vos torts.

Gilchrist chercha d'abord à reprendre son sang-froid, puis, se jetant à genoux, près du bureau, il se cacha le visage dans les mains et éclata en sanglots.

– Allons, allons, dit Holmes avec bonté. Il est humain de faillir et personne ne vous accusera d'être un pécheur endurci. Peut-être vaut-il mieux que je raconte à M. Soames comment les choses se sont passées : vous m'arrêterez si je me trompe. Le voulez-vous ?... Vous n'avez pas besoin de me répondre, écoutez-moi seulement, afin de faire des corrections à mon récit s'il y a lieu.

Dès le moment où vous m'avez dit, monsieur Soames, que personne, pas même Bannister, ne pouvait savoir que les épreuves se trouvaient dans votre cabinet, l'affaire se dessina nettement dans mon esprit. Il fallait donc écarter tout soupçon à l'encontre de l'imprimeur, qui eût en toute facilité de les examiner chez lui. Je n'ai

guère songé à l'étudiant indien ; si les épreuves étaient roulées, il ne pouvait deviner ce qu'elles contenaient. Il me semblait impossible d'admettre une coïncidence qui eût poussé quelqu'un à entrer par hasard dans votre appartement, précisément le jour même où les épreuves y avaient été déposées. J'ai donc laissé cette hypothèse de côté et j'ai estimé que celui qui avait pénétré dans votre cabinet savait que les épreuves s'y trouvaient.

Quand je me suis approché de votre appartement, j'ai d'abord examiné la fenêtre. Vous m'avez même amusé en émettant l'idée que j'avais pu croire, un instant, qu'on avait pu, en plein jour, sous les fenêtres donnant sur la cour, songer à pénétrer par là. Cette pensée eût été stupide ! Non, je calculais tout simplement quelle devait être la taille d'un homme qui pouvait apercevoir, en passant, les papiers placés sur le bureau. J'ai six pieds de haut et j'ai dû me lever sur la pointe des pieds pour voir le dessus du bureau. Donc, il fallait quelqu'un qui eût une taille au moins égale. Mes soupçons devaient donc se porter sur celui de nos trois étudiants qui

était le plus grand.

Je suis entré et je vous ai fait part des réflexions que me suggérait la position de la petite table. L'examen du bureau ne me signala rien de particulier, jusqu'au moment où vous m'avez dit que Gilchrist était un athlète et que, par conséquent, il devait savoir sauter ; alors je compris tout et je n'avais plus qu'à chercher une preuve indiscutable. Voici ce qui s'est passé : le jeune homme était allé, dans l'après-midi, sur le terrain de courses, où il s'était livré à des exercices de saut. Il est revenu avec les souliers qui lui servaient à se sport, lesquels sont munis de plusieurs pointes d'acier en forme de pyramide. En passant devant votre fenêtre, sa grande taille lui permit d'apercevoir des épreuves sur votre bureau et il en devina la nature. Il n'eût certainement rien fait s'il n'eût aperçu, en passant devant votre porte, la clef oubliée par la négligence de votre domestique. Une impulsion soudaine le poussa à vérifier si c'était bien là les épreuves. Ce n'était pas un exploit bien dangereux, car il avait une excuse toute trouvée : celle de dire qu'il était venu vous poser une

question. Après s'être rendu compte de la nature de ces épreuves, il céda à la tentation. Il posa ses souliers sur le bureau... À propos, qu'avez-vous donc laissé sur la chaise, près de la fenêtre ?

– Mes gants, dit le jeune homme.

Holmes jeta un regard de triomphe à Bannister.

– Il posa donc ses gants sur la chaise et prit les épreuves, page par page, pour les copier. Il pensa que vous reviendriez par la porte d'entrée principale et qu'il vous verrait rentrer, mais vous êtes rentré par une petite porte de côté. Tout à coup, il vous a entendu ; il n'avait plus le temps de se sauver. Oubliant ses gants, il put saisir ses souliers et se sauva dans votre chambre à coucher. Remarquez que l'égratignure au cuir de votre bureau est légère d'un côté, mais que sa partie la plus profonde se trouve dans la direction de la chambre à coucher. Cela m'a démontré que le soulier a été enlevé dans cette direction et que c'était là où le coupable avait dû se réfugier. La terre, autour de la pointe, était restée sur le bureau et il y en avait un autre morceau dans la

chambre. Je dois ajouter que je suis allé jusqu'au terrain de sport ce matin : j'ai vu que la piste à sauter était formée de cette terre et j'en ai emporté un échantillon, ainsi que de la sciure de bois jetée pour empêcher de glisser. Ai-je dit la vérité, monsieur Gilchrist ?

L'étudiant se redressa de toute sa hauteur.

– Oui, monsieur, dit-il, c'est la vérité.

– Et vous n'avez rien, rien à ajouter, grand Dieu ? s'écria Soames.

– Pardon, monsieur, mais mon étonnement d'avoir été ainsi découvert m'a totalement bouleversé. Voici une lettre, monsieur Soames, que j'ai écrite ce matin, après une nuit terrible, avant même que j'aie pu soupçonner que ma fraude fût connue... La voici, vous verrez que je vous écris que je suis résolu à ne pas prendre part au concours et que j'accepte l'offre qui m'a été faite d'une place dans la police de Rhodesia. Je vais, sans tarder, partir pour l'Afrique du Sud.

– Je suis très heureux de savoir que vous n'avez pas voulu bénéficier de votre mauvaise

action, dit Soames, mais pourquoi avez-vous changé d'idée ?

Gilchrist désigna Bannister.

– Voilà l'homme qui m'a ramené dans la bonne voie.

– Allons, Bannister, dit Holmes. Je vous ai suffisamment démontré que vous seul aviez pu laisser s'enfuir le jeune homme, car vous seul êtes resté dans l'appartement, vous seul avez fermé la porte à clef en sortant. L'hypothèse qu'il ait pu s'enfuir par la fenêtre est inadmissible. Voulez-vous maintenant éclaircir le dernier point du mystère et nous faire connaître les raisons qui vous ont poussé à agir ainsi ?

– C'est bien simple, mais il fallait le savoir et toute votre habileté ne pouvait vous faire deviner ce détail. Autrefois, j'ai été majordome chez Sir Jabez Gilchrist, père de ce jeune homme : après sa ruine, je vins ici comme domestique, mais je n'ai jamais oublié mon ancien maître tombé dans le malheur. En souvenir du temps passé, j'ai toujours continué à veiller sur son fils. Eh bien, monsieur, quand je suis entré ici hier, après la

découverte de ce qui s'était produit, le premier objet qui m'a frappé les yeux, a été la paire de gants de M. Gilchrist, oubliée sur cette chaise. J'ai tout compris ; si M. Soames les apercevait, tout était fini ! Je suis donc tombé sur cette chaise d'où je n'ai pas voulu bouger jusqu'à ce que M. Soames fût parti vous chercher. Mon jeune maître, que j'avais jadis fait sauter sur mes genoux, est sorti et m'a tout avoué. N'était-il pas légitime d'essayer de le sauver ? N'était-il pas de mon devoir de lui dire ce que lui eût certainement dit son père s'il eût été là, et de lui faire comprendre qu'il ne devait pas profiter d'un tel acte ? Auriez-vous le courage de me blâmer ?

– Non, certainement, dit Holmes, du fond du cœur en se levant. Eh bien, Soames, ajouta-t-il, nous avons résolu votre énigme, le déjeuner nous attend à la maison, venez, Watson !... Quant à vous, monsieur Gilchrist, je vous souhaite un avenir brillant en Rhodesia. Vous avez commis une faute, mais j'espère que l'avenir vous permettra de la racheter ! ! !

IV

Les propriétaires de Reigate

Au printemps de 87, mon ami Sherlock Holmes avait entrepris un travail colossal. Il se surmena tant et si bien qu'il lui fallut des mois pour se remettre de ses fatigues. L'affaire de la Compagnie de Hollande et de Sumatra, et celle des fantastiques projets du baron Maupertuis sont de date trop récente encore, elles sont trop intimement mêlées aux questions politiques et financières actuelles pour trouver leur place dans cette série d'esquisses. Mais c'est précisément l'état de santé de Sherlock Holmes qui lui fournit l'occasion de résoudre un problème aussi singulier que complexe, en usant avec succès d'une arme nouvelle dont il ne s'était pas encore servi pour porter de grands coups aux criminels.

Mes notes relatent que, le 14 avril de cette

année, je reçus de Lyon un télégramme m'apprenant que Holmes était malade à l'hôtel Dulong. Vingt-quatre heures plus tard, j'étais à son chevet, heureux de me convaincre par moi-même du peu de gravité des symptômes que je constatai. Je le trouvai pourtant assez faible ; sa robuste constitution n'avait pas résisté à deux mois consécutifs d'enquête, sous un régime de travail de quinze heures par jour ; plus d'une fois même, il avait dû s'atteler à sa tâche cinq jours durant. Le succès complet qui avait couronné ses efforts n'avait pas empêché la réaction physique de se produire, et Holmes était réellement dans un état de prostration très grande, malgré la réputation qu'il s'était acquise dans toute l'Europe, et la masse de dépêches de félicitations qu'il avait reçues. Même le sentiment d'avoir réussi là où la police de trois pays avait échoué, et d'être parvenu à déjouer les savantes manœuvres du plus grand escroc d'Europe, ne suffisait pas à le tirer de son abattement

Trois jours plus tard, nous rentrions ensemble à Baker Street, mais il était bien évident qu'un changement d'air s'imposait pour lui, et je me

sentais tout disposé à aller moi-même passer une semaine de printemps à la campagne. Mon vieil ami, le colonel Hayter, que j'avais soigné en Afghanistan, avait loué une maison près de Reigate, dans le Surrey, et m'avait souvent invité à aller le voir. La dernière fois il avait même étendu son invitation à mon ami. Il fallut user de diplomatie pour décider Holmes, mais enfin je triomphai de sa résistance, en lui affirmant qu'il allait chez un célibataire, et qu'il jouirait de la plus grande liberté. Donc une semaine après notre retour de Lyon, nous étions sous le toit du colonel. Hayter était un bel homme, le type du vieux militaire, il avait une grande expérience des gens et des choses, et, comme je l'avais supposé, il se trouva avoir avec Holmes plus d'un point de contact.

Le soir de notre arrivée, nous étions réunis, après le dîner, dans la pièce où le colonel collectionnait ses armes : Holmes s'était étendu sur un divan, tandis que Hayter et moi nous examinions une à une les armes qui formaient un véritable arsenal.

– Tenez, dit-il tout à coup, je vais emporter chez moi un de ces pistolets dans le cas où nous aurions, cette nuit, une alerte.

– Une alerte ! m'écriai-je.

– Oui, nous en avons eu une tout récemment. Le vieil Acton, l'un des gros bonnets du comté, a été cambriolé lundi dernier. Ils n'ont pas fait trop de dégâts, mais les gredins n'ont pas été pincés.

– Pas d'indices ? demanda Holmes en regardant le colonel du coin de l'œil.

– Aucun, jusqu'ici. Mais c'est une misérable affaire, un de ces crimes bien fréquents en province, qui ne valent pas la peine de fixer votre attention, monsieur Holmes, après la cause internationale si célèbre qui vous a valu un succès retentissant.

Holmes eut l'air de ne pas goûter le compliment, mais son sourire m'indiqua qu'il y était pourtant sensible.

– Y a-t-il, au moins, un fait digne d'intérêt ?

– Je ne le pense pas. Les voleurs ont bouleversé la bibliothèque, et n'ont pas été payés

de leur peine. Tout a été mis à sac, les tiroirs ouverts, les armoires pillées et, comme résultat, il n'a disparu qu'un volume dépareillé de l'*Homère* de Pope ; deux candélabres en argent, un pèse-lettres en ivoire, un petit baromètre en chêne et une pelote de ficelle.

– Quel singulier assemblage ! m'écriai-je.

– Oh ! ces gens ont évidemment saisi le premier objet qui leur est tombé sous la main.

Holmes, de son divan, poussa un léger grognement.

– La police de l'endroit a dû tirer parti de ces détails, dit-il, car il est évident que...

Je levai le doigt pour lui rappeler sa promesse.

– Vous êtes ici pour vous reposer, mon cher ami. Pour l'amour de Dieu, ne vous lancez pas dans une nouvelle enquête, quand vos nerfs sont encore si tendus.

Holmes haussa les épaules en jetant au colonel un coup d'œil de résignation plutôt comique, et la conversation prit un tour moins scabreux.

Mais il était écrit que toutes mes précautions

seraient inutiles ; le lendemain matin, le problème se dressa de nouveau devant nous, et il nous fut impossible de l'éviter. C'est ainsi que notre séjour à la campagne tourna tout autrement que nous n'aurions pu le prévoir. Nous étions à déjeuner, lorsque le maître d'hôtel du colonel, sans se soucier de l'étiquette, entra en coup de vent dans la salle à manger, disant, très essoufflé :

– Monsieur sait-il la nouvelle ? Chez les Cunningham's, monsieur...

– Cambriolage ? s'écria le colonel, sa tasse de café à la main.

– Pire que cela, assassinat !

Le colonel siffla :

– Au nom du ciel, qui a été tué ? Le juge de paix ou son fils ?

– Aucun des deux, monsieur. C'est William, le cocher. Il a reçu le coup en plein cœur et n'a plus articulé une parole.

– Qui l'a assassiné ?

– Le brigand, monsieur. Il a disparu et a

échappé à toutes les recherches. Il venait de s'introduire dans l'office, quand William se jeta sur lui et fut tué en défendant le bien de son maître.

– À quelle heure ?

– Hier soir, monsieur, vers minuit.

– Ah ! bien, nous irons tout à l'heure, dit le colonel avec sang-froid, puis il se rassit pour achever son déjeuner. C'est une vilaine affaire, ajouta-t-il lorsque le maître d'hôtel fut parti. Ce vieux Cunningham est un personnage influent de cette région et, de plus, un très brave homme. Il sera désespéré de cet événement, car ce cocher était depuis bien des années dans la maison, on l'aimait comme un vieux serviteur. Ce sont évidemment les mêmes bandits qui ont opéré chez Acton.

– Et qui ont volé cette singulière collection d'objets ? ajouta Holmes pensivement.

– Oui.

– Hein ! L'affaire est peut-être très simple, mais semble étrange à première vue ? Une bande

de cambrioleurs s'abattant sur un pays étend son champ d'opérations, au lieu de le restreindre à une seule commune. Quand vous avez parlé, la nuit dernière, de prendre des précautions, je fis même intérieurement la réflexion que ce village risquait peu d'attirer des voleurs. Eh bien, tout cela prouve que je suis encore bien jeune.

– Je suppose que c'est un professionnel du pays, dit le colonel. Et, dans ce cas, il est naturel qu'il ait choisi de préférence les maisons d'Acton et de Cunningham qui sont les plus en vue de l'endroit.

– Et les plus riches ?

– Oh ! s'ils n'étaient pas empêtrés dans un procès qui les ruine. Le vieil Acton a des droits sur la moitié du domaine de Cunningham, et les hommes de lois lui extorquent tout l'argent qu'ils peuvent.

– Si c'est un individu du pays qui a fait le coup, il ne doit pas être très difficile à prendre, dit Holmes en bâillant ; après tout vous avez raison, Watson, je ne veux pas m'en mêler.

– M. l'inspecteur Forrester veut parler à monsieur, dit le maître d'hôtel en ouvrant la porte.

L'agent de police, un jeune homme élégant, à l'œil vif, entra.

– Bonjour, colonel, dit-il. Désolé de vous déranger, mais nous avons appris que M. Holmes, de Baker Street, était ici.

Le colonel désigna de la main mon ami ; l'inspecteur salua en s'inclinant :

– Consentiriez-vous à nous prêter votre concours, monsieur Holmes ?

– Le sort est contre vous, Watson, dit mon ami en riant. Nous discutions l'affaire quand vous êtes entré, monsieur l'inspecteur. Pouvez-vous nous donner quelques détails ?

Holmes s'enfonça dans son fauteuil, et prit l'attitude qui lui était familière en pareil cas. Moi j'étais bel et bien vaincu !

– Dans l'affaire Acton, nous n'avions pas le moindre indice, mais ici ce n'est pas ce qui nous manque. Sans aucun doute nous avons affaire à la

même bande. On a d'ailleurs vu l'individu.

– Ah !

– Oui, monsieur. Mais il a détalé après avoir tiré sur le pauvre William Hirwan. M. Cunningham l'a vu de la fenêtre de sa chambre, et M. Alec Cunningham aussi, de la porte qui est derrière la maison. Il était minuit moins un quart, quand l'alerte fut donnée. M. Cunningham venait de se coucher et M. Alec, en robe de chambre, fumait une pipe. Tous deux ont entendu William, le cocher, appeler au secours, et M. Alec s'est précipité pour voir ce qui arrivait. La porte derrière la maison était ouverte, et, en arrivant au bas de l'escalier, il aperçut deux hommes luttant au dehors. L'un des deux fit feu, l'autre tomba, et le meurtrier s'enfuit à travers le jardin en sautant par-dessus la haie. M. Cunningham, de sa fenêtre, aperçut l'individu qui gagnait la route, mais ensuite il le perdit de vue. M. Alec resta auprès du mourant, ce qui permit au gredin de disparaître. À part ce fait qu'il est de taille moyenne et qu'il portait un complet de couleur sombre, nous n'avons aucune donnée, mais nous

faisons des recherches actives ; si c'est un étranger, nous mettrons vite la main sur lui.

– Que faisait là ce William ? A-t-il parlé avant de mourir ?

– Il n'a pas dit un mot. Il habite avec sa mère la loge du concierge, et, en bon serviteur très dévoué, nous supposons qu'il est venu jusqu'à la maison pour voir s'il ne s'y passait rien d'anormal, car cette affaire Acton a mis tout le monde en éveil. Il faut croire que le voleur venait d'ouvrir la porte lorsqu'il est arrivé, puisque nous avons trouvé la serrure forcée ; c'est à ce même moment, que William a dû tomber sur lui.

– Est-ce que William a parlé à sa mère avant de sortir ?

– Elle est sourde et très âgée ; nous ne pouvons rien en tirer. Elle n'a jamais dû être bien lucide, mais ce malheur l'a rendue à moitié idiote. Toutefois nous avons un indice qui me semble d'une importance capitale. Regardez plutôt.

Il tira de son agenda un petit morceau de

papier déchiré, et l'étendit sur son genou.

– Ceci a été trouvé dans la main de la victime. Il semble que ce fragment ait fait partie d'une feuille plus grande. Vous remarquerez que l'heure indiquée dessus est précisément celle à laquelle le pauvre diable a trouvé la mort. Ou bien le meurtrier lui a arraché le reste du papier, ou bien il a enlevé ce fragment au meurtrier. Il semble qu'il y ait eu rendez-vous.

Holmes prit le chiffon de papier.

– En supposant que ce fût un rendez-vous, continua l'inspecteur, on peut admettre que ce William Kirwan, bien qu'il ait la réputation d'un parfait honnête homme, ait servi de complice au voleur. Il se peut qu'il l'ait rencontré là ; qu'il l'ait même aidé à forcer la porte ; ensuite ils ont bien pu se disputer.

– Cet écrit offre un intérêt extraordinaire, dit Holmes, qui l'avait examiné avec la plus grande attention. L'affaire est beaucoup plus compliquée que je ne l'avais pensé.

Il demeura la tête penchée, tandis que

l'inspecteur souriait en constatant l'effet qu'avait produit son récit sur le célèbre spécialiste de Londres.

– Il y a probablement du vrai dans votre remarque, dit Holmes tout à coup ; il est possible qu'il y ait eu entente entre le cambrioleur et le domestique, et que ce billet indique un rendez-vous arrangé entre eux deux ; mais cet écrit nous ouvre...

Il laissa de nouveau tomber son front dans ses mains, et resta quelques minutes plongé dans ses méditations. Lorsqu'il releva la tête, je fus étonné de constater qu'il avait retrouvé sa bonne mine d'autrefois, et que ses yeux avaient repris leur éclat habituel ; il se leva même avec une telle agilité qu'on eût pu croire qu'il avait recouvré toute son ancienne énergie.

– Voulez-vous que je vous dise ? Je désirerais examiner tranquillement cette affaire ; elle me fascine véritablement. Si vous le permettez, colonel, je vous fausserai compagnie ainsi qu'à Watson, et j'irai avec l'inspecteur approfondir quelques-unes de mes suppositions à ce sujet. Je

vous rejoindrai dans une demi-heure au plus.

Au bout d'une heure et demie, l'inspecteur revint seul.

– M. Holmes fait là les cent pas sur la pelouse, dit-il. Il demande que nous allions tous les quatre ensemble à la maison.

– Chez M. Cunningham ?

– Oui, monsieur.

– Et pourquoi ?

L'inspecteur haussa les épaules.

– Je ne le sais pas au juste, monsieur. Entre nous je crois que M. Holmes n'est pas encore bien remis de sa maladie. Il a des allures étranges et paraît très nerveux.

– Ne vous inquiétez donc pas, lui dis-je. J'ai toujours constaté que ses bizarreries faisaient partie de sa méthode.

– On pourrait dire que sa méthode elle-même est un tissu de bizarreries, murmura l'inspecteur. Mais il ne tient pas en place, colonel ; nous ferions bien de partir, si vous êtes prêt.

Nous trouvâmes Holmes arpentant la pelouse, la tête penchée sur la poitrine, les mains dans ses poches.

– L'affaire devient passionnante, dit-il. Watson, votre cure d'air a été une idée bien ingénieuse. Je viens de passer une matinée des plus agréables.

– Vous vous êtes rendu, je crois, sur le lieu du crime ? demanda le colonel.

– Oui ; nous avons poussé, l'inspecteur et moi, une petite reconnaissance de ce côté.

– Avec succès ?

– Nous avons vu des choses intéressantes ; je vous les raconterai, tout en marchant. D'abord, nous avons vu le corps de ce malheureux. Il est certainement mort, comme on l'a dit, d'un coup de revolver.

– En doutiez-vous ?

– Je suis d'avis qu'il faut faire la preuve de tout. Notre inspection n'a pas été perdue. Puis, nous avons eu un interview avec M. Cunningham et son fils ; ils nous ont montré l'endroit exact où

l'assassin a passé, et dans le jardin et à travers la haie. C'était un point capital à élucider.

– Naturellement.

– Puis, nous sommes allés voir la mère de ce pauvre garçon ; mais nous n'avons pu obtenir d'elle aucun renseignement, car elle est très vieille et de plus bouleversée par cet événement.

– Et quel est le résultat de votre enquête ?

– J'estime que cette affaire est des plus étranges. La visite que nous allons faire la rendra peut-être moins obscure. Je crois, inspecteur, que nous sommes du même avis sur l'importance capitale du bout de papier trouvé dans la main de la victime, et qui porte inscrite l'heure même de sa mort ?

– Ce devrait être un indice, monsieur Holmes.

– C'en est *un*. Si William Hirwan est sorti de son lit à cette heure-là, c'est bien à cause de ce bout de papier et de son auteur. Qu'est devenu le reste de la feuille ?

– J'ai cherché par terre avec soin, dans l'espoir de le trouver, dit l'inspecteur.

– Il a été sûrement arraché de la main de la victime, et cela par quelqu'un qui y avait intérêt ; pourquoi ? Parce que cet écrit le compromettait. Qu'en a-t-il fait ? Il l'a sans doute mis dans sa poche, sans remarquer qu'un coin était resté dans la main du cadavre. Il est bien certain que si nous avions ce fragment, le problème serait à peu près résolu.

– Oui, mais pour fouiller la poche du coupable il faudrait d'abord l'arrêter.

– Il est bien évident qu'il ne faut pas agir à la légère. Une autre chose me frappe : c'est que le billet a été sûrement envoyé à William. L'homme qui l'a écrit n'a pu le porter lui-même, sans quoi il se serait acquitté verbalement de son message. Qui donc a porté le billet ? aurait-il été envoyé par la poste ?

– J'ai fait une enquête, dit l'inspecteur. William a reçu la lettre hier par la poste du soir. L'enveloppe a été déchirée par lui.

– Parfait ! s'écria Holmes, en donnant à l'inspecteur une tape d'amitié dans le dos. Vous avez vu le facteur. Il y a plaisir à travailler avec

vous. Mais nous voici devant la loge ; si vous voulez me suivre, colonel, je vous montrerai le lieu du crime.

Nous passâmes devant le joli cottage où avait habité la victime, et nous montâmes une avenue bordée de chênes. Elle accédait à une belle et ancienne maison, style reine Anne ; sur le linteau de la porte était gravée la date de Malplaquet. Nous fîmes le tour de l'habitation à la suite de Holmes et de l'inspecteur pour aboutir à une des grilles, séparée par un large parterre de la haie qui borde la route. Un agent de police se tenait devant la porte de la cuisine.

– Ouvrez la porte, sergent de ville, dit Holmes. C'est sur cet escalier que le jeune Cunningham se trouvait lorsqu'il aperçut les deux hommes en train de se battre à l'endroit même où nous nous trouvons. Le vieux Cunningham était à la fenêtre, la seconde à gauche, et il a vu l'individu s'enfuir à gauche de ce buisson. Son fils aussi. Ils l'affirment tous deux et ce buisson semble leur avoir servi de point de repère. M. Alec courut aussitôt auprès du blessé, et s'agenouilla à ses

côtés. Le terrain est très sec et je ne vois aucune trace qui puisse nous guider.

Holmes parlait encore, lorsque nous vîmes venir deux hommes par l'allée du jardin qui contournait l'angle de la maison. L'un d'eux, âgé déjà, avait un visage énergique, aux traits accentués ; l'autre était un brillant jeune homme, dont l'expression joyeuse, la figure épanouie et les vêtements de couleur voyante, contrastaient étrangement avec les tristes circonstances qui environnaient ce drame.

– Vous n'avez pas encore trouvé ? dit-il à Sherlock Holmes. Je croyais que, vous autres, gens de Londres, vous n'étiez jamais en défaut. Mais je vois que cela ne marche pas tout seul.

– Ah ! il faut nous donner un peu de temps, dit Holmes avec bonne humeur.

– Il le faut, dit le jeune Alec Cunningham, Jusqu'ici, je ne vois aucun indice.

– Il n'y en a qu'un, répondit l'inspecteur. Si nous pouvions seulement trouver... Grand Dieu ! monsieur Holmes, qu'avez-vous ?

La figure de mon pauvre ami avait tout à coup pris une effrayante expression. Ses yeux étaient renversés dans leur orbite, ses traits déformés par la souffrance ; il poussa un gémissement rauque et tomba le visage contre terre. Stupéfaits autant qu'effrayés par cette crise subite, nous le portâmes dans la cuisine où il resta quelques minutes affaissé sur sa chaise, et respirant avec peine. Puis, s'excusant humblement de sa faiblesse, il se leva et murmura :

– Watson peut vous dire que je relève à peine de maladie. Je suis sujet à ces attaques de nerfs.

– Voulez-vous que je vous fasse reconduire dans ma voiture ? demanda le vieux Cunningham.

– Merci bien ; puisque je suis ici, je préférerais éclaircir un point facile à élucider, du reste.

– Quel est-ce ?

– Pour moi, ce pauvre William n'a dû arriver qu'après l'entrée du cambrioleur dans la maison. Bien que la porte ait été forcée, vous semblez croire que le voleur n'a pas pénétré dans

l'intérieur ?

– J'en suis sûr, dit M. Cunningham, gravement ; sans cela, mon fils Alec, qui n'était pas encore couché, aurait certainement entendu du bruit.

– Où était-il assis ?

– J'étais en robe de chambre en train de fumer, répondit le jeune homme.

– Quelle est la fenêtre de votre chambre ?

– C'est la dernière à gauche, à côté de celle de mon père.

– Naturellement, vous aviez chacun une lampe allumée.

– Sans aucun doute.

– Bien étrange, toute cette histoire, dit Holmes, en souriant. N'est-il pas extraordinaire qu'un cambrioleur, et un cambrioleur qui n'en est pas à son coup d'essai, entre avec effraction dans une maison dont deux fenêtres sont encore éclairées.

– Il faut qu'il soit très hardi.

– Si la chose n'était pas singulière, nous n'aurions pas eu recours à vos lumières, ajouta M. Alec ; mais je trouve absurde de supposer, un instant, que le voleur ait déjà pénétré dans la maison, lorsque William est tombé sur lui. N'aurions-nous pas alors trouvé les meubles bouleversés et constaté la disparition de plusieurs objets ?

– Cela dépend de ce qu'étaient ces objets. Rappelez-vous que nous n'avons pas à faire à un cambrioleur ordinaire ; celui-ci semble avoir un but tout spécial. Remarquez le choix curieux qu'il a fait chez Acton ? Une pelote de ficelle, un pèse-lettres, et je ne sais encore quels autres bibelots insignifiants.

– Eh bien ! nous nous en rapportons entièrement à vous, monsieur Holmes, dit le vieux Cunningham, et nous ferons tout ce que vous ou l'inspecteur demanderez.

– Il s'agit tout d'abord, dit Holmes, de fixer la récompense que vous comptez remettre aux agents ; ce sera du temps gagné et vous savez qu'il faut agir vite. J'ai préparé l'engagement ;

voulez-vous le signer ? Je pense que cinquante livres sterling suffiront.

– J'en donnerais volontiers cinq cents, dit le juge de paix, en prenant la feuille de papier et le crayon que Holmes lui tendait. Mais ceci n'est pourtant pas tout à fait correct, ajouta-t-il, en parcourant le papier.

– Je l'ai écrit très rapidement.

– Voyez donc ? Vous commencez par ces mots : « Attendu qu'à environ minuit trois quarts, mardi matin, une tentative..., etc. » Il était exactement onze heures trois quarts.

Cette erreur me contraria pour Holmes, car je sentais combien il en serait vexé, lui qui était la précision personnifiée. Je le trouvais, en effet, bien changé depuis sa dernière maladie, et ce petit incident me prouvait bien qu'il n'était pas encore rétabli. Il eut un instant d'embarras, tandis que l'inspecteur fronçait les sourcils, et qu'Alec Cunningham éclatait de rire. Le père Cunningham corrigea l'erreur et rendit le papier à Holmes.

– Faites-le imprimer le plus tôt possible, dit-il. Je crois que votre idée est excellente.

Holmes prit l'engagement signé et le mit soigneusement dans son portefeuille.

– Et maintenant, dit-il, il faut parcourir la maison et nous assurer que cet original de cambrioleur n'a rien pris d'autre.

Avant d'entrer, Holmes examina la porte qui avait été fracturée. Il était bien certain qu'on avait dû forcer la serrure au moyen d'un ciseau ou d'un grand couteau ; on en voyait la marque dans le bois.

– Vous n'avez pas de barres aux fenêtres ? demanda mon ami.

– J'avoue que jusqu'ici nous n'en voyions pas la nécessité.

– Vous n'avez pas de chien ?

– Si, mais il est enchaîné de l'autre côté de la maison.

– À quelle heure vos domestiques vont-ils se coucher ?

– Vers dix heures.

– William aussi ?

– Oui.

– Il est singulier qu'il ait été debout précisément cette nuit-là. Je vous serais très reconnaissant, monsieur Cunningham, de nous permettre de visiter la maison.

Pour arriver à l'escalier qui menait au premier étage, il fallait suivre un passage carrelé accédant aux cuisines. En débouchant sur le palier, on se trouvait en face d'un autre escalier plus important qui partait du vestibule. Sur ce palier donnaient le salon et plusieurs chambres à coucher, entre autres celles de M. Cunningham et de son fils. Je voyais, à l'expression de Sherlock Holmes, qu'il était sur la piste, mais je ne comprenais absolument pas où il voulait en venir.

– Cher monsieur, dit M. Cunningham avec une légère impatience, cette visite est parfaitement inutile. Voici ma chambre en face de l'escalier, la suivante est celle de mon fils. Je fais appel à votre jugement : est-il réellement possible qu'un

voleur vienne ici, sans que nous l'entendions ?

– Il faut chercher ailleurs et suivre une autre piste, dit le fils avec un sourire malicieux.

– Excusez-moi d'agir à ma guise, et permettez-moi d'insister encore ; je voudrais, par exemple, calculer la hauteur des fenêtres par rapport à l'entrée. Alors ceci est la chambre de votre fils ? – il poussa la porte – et voilà je pense le cabinet de toilette dans lequel il fumait sa pipe quand l'alerte fut donnée ? Où donne cette fenêtre ?

Il traversa la chambre, ouvrit la porte et jeta un regard dans l'autre pièce.

– J'espère que vous êtes satisfait maintenant, dit M. Cunningham avec un air maussade.

– Merci, je crois avoir vu tout ce que je voulais.

– Voyons ; puisque c'est vraiment nécessaire, entrons chez moi.

– Si cela ne vous dérange pas trop ?

Le jugé de paix haussa les épaules et pénétra le premier dans sa chambre. C'était une pièce

simplement meublée et qui ne présentait aucun caractère particulier. Tandis que nous avancions vers la fenêtre, Holmes s'arrangea pour rester en arrière avec moi ; puis, se penchant, il fit tomber, sans en avoir l'air, une petite table placée au pied du lit et sur laquelle se trouvaient une assiette remplie d'oranges et une carafe d'eau. Le verre se brisa en mille miettes, et les fruits roulèrent dans tous les coins de la chambre.

– Vous êtes adroit, Watson, dit-il avec le plus grand calme. Vous avez bien arrangé le tapis.

Un peu honteux, je me baissai pour ramasser les oranges, comprenant bien que mon ami avait une raison sérieuse pour me reprocher ma maladresse. Les autres en firent autant et relevèrent la table.

– Eh bien, s'écria l'inspecteur, où a-t-il donc passé.

Holmes avait, en effet, disparu.

– Attendez-moi un instant, dit le jeune Alec Cunningham. Je crois ce pauvre diable légèrement timbré. Venez avec moi, mon père, et

voyons où il est allé.

Ils sortirent précipitamment de la chambre, laissant l'inspecteur, le colonel et moi absolument stupéfaits.

– Ma parole, je suis un peu de l'avis de M. Alec, dit l'agent de police. Cela peut être l'effet de sa maladie, mais il me semble que...

Les cris de : « Au secours ! au secours ! au meurtre ! » l'empêchèrent d'achever sa phrase. Je me précipitai comme un fou sur le palier, car j'avais reconnu la voix de mon ami. Les cris, qui s'étaient changés en hurlements rauques et inarticulés, venaient de la chambre que nous avions visitée la première. Je m'y jetai et courus dans le cabinet de toilette. Les deux Cunningham étaient penchés sur le corps étendu de Sherlock Holmes ; le plus jeune serrait des deux mains la gorge de mon ami, tandis que l'autre lui tordait le poignet. En un instant, à nous trois, nous eûmes dégagé Holmes qui se releva en chancelant, très pâle et à bout de forces.

– Arrêtez ces hommes, inspecteur, dit-il en cherchant à reprendre haleine.

– Sur quelle accusation ?

– Celle d'avoir assassiné leur cocher, William Kirwan.

L'inspecteur regarda ébahi.

– Voyons, monsieur Holmes, s'écria-t-il enfin, ce n'est pas sérieux !

– Ah çà ! mon brave, regardez-les, dit Holmes d'un ton sec.

Il est certain que jamais figures humaines n'avaient porté plus clairement l'empreinte du crime. Le plus âgé des deux hommes semblait pétrifié ; son visage sombre revêtait une expression de dureté peu commune ; le fils, lui, avait abandonné son ton gouailleur de tout à l'heure, et la férocité d'une vraie bête fauve brillait dans ses yeux, rendant méconnaissables les lignes jadis si pures de son visage. L'inspecteur ne dit pas un mot ; mais il s'avança vers la porte et siffla. Deux de ses agents répondirent à l'appel.

– Il faut que j'exécute ma consigne, monsieur Cunningham, dit-il Je suis pourtant convaincu

que tout ceci n'est qu'une erreur absurde, mais vous voyez bien que... Ah ! mais ? Lâchez cela.

Et il détourna le revolver que le jeune homme venait d'armer ; l'arme tomba par terre.

– Gardez cela, dit Holmes en mettant aussitôt le pied dessus. Cela vous sera utile au procès. Tenez voilà ce que nous cherchions, et, ce disant, il brandit un chiffon de papier.

– Le reste de la feuille ? s'écria l'inspecteur.

– Précisément.

– Et ou était-il ?

– Là où je m'attendais à le trouver. Je vous expliquerai tout cela dans un instant. Il me semble, colonel, que vous pourriez rentrer chez vous avec Watson ; je vous rejoindrai dans une heure au plus. Il faut que l'inspecteur et moi nous causions avec les prisonniers. Rassurez-vous, je serai sûrement de retour pour déjeuner.

Sherlock Holmes tint parole, car, vers une heure, il nous rejoignait dans le fumoir du colonel. Il était accompagné d'un petit homme âgé, M. Acton, celui dont la maison avait été

cambriolée la première.

– J'ai demandé à M. Acton de venir entendre l'explication de cette affaire, dit Holmes ; cela l'intéressera plus que tout autre. Seulement j'ai un peu peur, mon cher colonel, que vous ne regrettiez amèrement d'avoir invité chez vous un trouble-fête de mon espèce.

– Au contraire, répondit chaleureusement le colonel ; c'est une aubaine pour moi d'avoir pu vous voir à l'œuvre ; j'avoue même que votre procédé, surpasse de beaucoup ce que je me figurais ; malgré tout, je ne m'explique pas comment vous avez acquis la certitude de la culpabilité des Cunningham.

– Je pense que vous changerez d'avis lorsque je vous aurai exposé ma méthode qui n'est, du reste, un secret ni pour Watson, ni pour le commun des mortels. Mais, comme je me sens légèrement secoué par la lutte que j'ai dû soutenir dans le cabinet de toilette, je vais, avec votre permission, colonel, me verser une petite rasade de votre eau-de-vie. J'ai bien besoin d'un coup de fouet pour me remonter.

– J'espère que vous n'avez plus eu de crise de nerfs ?

Sherlock Holmes éclata de rire.

– Nous parlerons de cela quand le moment en sera venu, dit-il. Je vais vous exposer mon affaire avec ordre, en vous montrant les différentes particularités qui m'ont guidé. Je vous en prie, interrompez-moi si quelque déduction ne vous paraît pas parfaitement claire.

Il est de la plus haute importance, pour le détective, de savoir distinguer dans une affaire les faits accessoires des faits principaux. Sans quoi son énergie et son attention s'éparpillent, au lieu de se concentrer. Dans le cas présent, j'ai immédiatement compris que le chiffon de papier trouvé dans la main de la victime devait me servir de clef. Avant de continuer, je vous ferai remarquer que si le récit d'Alec Cunningham avait été exact, l'assaillant qui, selon lui, s'était enfui après le meurtre de William, n'aurait pas pu arracher le papier des mains de la victime. Donc, si ce n'était pas l'assaillant, ce ne pouvait être qu'Alec Cunningham, lui-même ; quelques

instants plus tard, son père et plusieurs domestiques se trouvaient déjà sur les lieux. Ce fait paraît tout simple, n'est-ce pas, et pourtant ce détail avait échappé à l'inspecteur, parti du principe que ces riches seigneurs n'avaient pas trempé dans ce crime. Mon plus grand souci est de ne pas donner prise aux idées préconçues et de me laisser docilement guider par les faits eux-mêmes ; c'est ainsi que, dans la première partie de l'enquête, je me demandais le rôle qu'avait pu jouer M. Alec Cunningham.

J'examinai alors très soigneusement le bout de papier que l'inspecteur nous avait montré, et je compris vite que ce fragment allait constituer un document très important. Le voici. Ne le trouvez-vous pas très suggestif ?

– Il a un aspect étrange, dit le colonel.

– Cher monsieur, s'écria Holmes, sans la moindre doute ces lignes ont été tracées par deux personnes qui écrivaient chacune un mot à tour de rôle. Et pour vous en convaincre, je vous demande de regarder attentivement le jambage accentué du *t* dans les mots « trois » et « utile ».

Comparez-les au jambage mince du *t* dans le mot « quarts ». Une courte analyse vous permettra d'affirmer que les mots « apprendrez » et « beaucoup » sont écrits par une main très ferme, tandis que « heures » et « quarts » sont tracés d'une main moins assurée.

– Parbleu ! c'est clair comme le jour ! s'écria le colonel. Mais pourquoi diable deux hommes se seraient-ils associés pour écrire une pareille lettre ?

– Évidemment c'était une vilaine affaire ; l'un des deux individus se méfiant de l'autre a sans doute voulu que la part de complicité fût égale pour chacun. Maintenant de ces deux hommes, il est clair que celui qui a écrit les mots « onze » et « trois » était l'instigateur du coup.

– Qu'est-ce qui vous le fait supposer ?

– Nous pourrions le déduire de la fermeté de main comparée à l'hésitation de l'autre ; mais nous avons des raisons plus sérieuses encore de le supposer. En examinant de près ce bout de papier, nous constaterons que l'homme au caractère le plus résolu a écrit tous ses mots le

premier, laissant des blancs que l'autre a remplis. Les blancs n'ont pas toujours suffi, et vous voyez que le complice a eu de la peine à intercaler son mot « heure » entre onze » et « trois », preuve absolue que ces derniers mots étaient écrits les premiers. Donc, l'homme qui a écrit le premier est sans contredit celui qui a machiné le complot.

– C'est d'un raisonnement parfait ? s'écria Acton.

– Mais très superficiel, dit Holmes. Passons maintenant à un point important. Vous ne savez peut-être pas que les experts en sont arrivés à déterminer, avec une grande exactitude, l'âge d'un homme au moyen de son écriture. Dans un cas normal, on peut, presque à coup sûr, deviner l'âge d'un homme à dix ans près. Je dis, dans un cas normal, parce que la maladie ou la faiblesse physique peuvent donner les apparences d'un âge plus avancé, même quand le malade est jeune. Dans le cas qui nous intéresse, en examinant l'écriture ferme et résolue de l'un, et l'écriture de l'autre plus hésitante avec des « t » non barrés, nous pouvons affirmer que l'un des deux

hommes était jeune ; l'autre avancé en âge, mais pas encore décrépit.

– Parfait ! s'écria de nouveau M. Acton.

– Il y a cependant encore une remarque plus subtile et plus probante. Ces deux écritures présentent une certaine ressemblance ; elles émanent de deux hommes du même sang. Vous le constaterez vous-même, en examinant les « e » grecs ; mais pour moi j'en ai d'autres preuves palpables, et je reste convaincu que ces deux spécimens d'écriture proviennent de deux membres d'une même famille. Bien entendu, je ne vous indique que les traits saillants de mon examen. J'en ai tiré vingt-trois autres déductions qui seraient plus intéressantes pour un expert que pour vous. Elles tendent toutes à prouver que les deux Cunningham, père et fils, ont écrit cette lettre.

Arrivé à ce point, je m'appliquai à découvrir les détails du crime et à obtenir le plus de données possible. J'allai donc avec l'inspecteur chez les Cunningham et me rendis compte de ce qui avait pu se passer. J'acquis la certitude que la

blessure de la victime avait été faite par une balle de revolver tirée à la distance de quatre mètres. On ne relevait pas la moindre trace de poudre sur les vêtements. Évidemment, Alec Cunningham mentait lorsqu'il racontait que le coup était parti pendant la lutte des deux hommes. Le père et le fils étaient d'accord sur le chemin qu'avait dû prendre le meurtrier pour fuir sur la route. Or, précisément à cet endroit se trouve un large fossé plein de boue, et je n'ai relevé aucune trace de pas autour du fossé ; cette constatation prouvait une fois de plus que les Cunningham avaient menti, et qu'aucun étranger n'était mêlé à cette affaire.

Il ne me restait plus qu'à découvrir le mobile de ce crime singulier. Et pour cela, je cherchai d'abord quel avait pu être le but du cambriolage plutôt original dont M. Acton avait été victime. J'avais cru comprendre au récit du colonel, qu'il y avait procès entre vous, monsieur Acton, et les Cunningham ; il me vint aussitôt à l'esprit qu'ils avaient dû pénétrer dans votre bureau avec l'intention de s'emparer d'un document important.

– C'est certain, dit M. Acton ; il ne peut y avoir le moindre doute sur leurs intentions. J'ai des droits bien établis sur la moitié de leur propriété, et, s'ils avaient pu saisir un seul des papiers qui heureusement se trouvent dans le coffre-fort de mon avoué, cette prise aurait paralysé notre défense.

– C'est bien cela, dit Holmes en souriant. Le coup était hardi, dangereux même à tenter, et je crois bien reconnaître là l'initiative audacieuse du jeune Alec. N'ayant pas trouvé les papiers qu'ils cherchaient, ils ont voulu détourner les soupçons, en agissant comme de vulgaires cambrioleurs ; aussi ont-ils pris tout ce qui leur est tombé sous la main. Ceci est bien clair. Il y avait cependant encore quelques points obscurs. Il me fallait, avant tout, l'autre partie de la lettre envoyée à William. J'étais certain qu'Alec l'avait arrachée à la victime et qu'il l'avait mise dans la poche de sa robe de chambre. C'était élémentaire ! Restait à savoir si elle s'y trouvait toujours.

Je résolus de tout tenter pour m'en assurer et voilà pourquoi je vous ai tous emmenés à la

maison du crime.

Les Cunningham nous rejoignirent, comme vous vous en souvenez, en dehors de la porte de la cuisine. Il ne fallait surtout pas faire la moindre allusion à ce qui nous amenait, sans quoi ils auraient aussitôt détruit le papier. L'inspecteur était sur le point de leur en parler lorsque, par une coïncidence providentielle, j'eus le bon esprit de vous offrir une petite crise de nerfs qui détourna la conversation.

– Comment ! s'écria le colonel en riant. Votre crise était feinte ! Et nous qui nous tourmentions tellement à votre sujet ! ! !

– Comme médecin, je dois avouer que la crise était admirablement simulée ! m'écriai-je en regardant avec stupéfaction cet homme inouï dont l'astuce me confondait toujours.

– La comédie est un art souvent utile, ajouta Holmes ironiquement. Lorsque je fus remis de mon accès, au moyen d'une ruse que je qualifierai d'assez habile, j'obtins que le vieux Cunningham écrivît le mot « quarts » ; je voulais le comparer au « quarts » qui se trouvait sur le

papier.

– Mon Dieu ! que j'ai été bête ; m'écriai-je.

– J'ai vu que vous vous apitoyiez sur mon manque de mémoire, dit Holmes en riant, et j'étais même désolé de vous faire tant de peine ! Nous montâmes ensuite tous ensemble au premier ; en haut, dans le cabinet de toilette, j'aperçus la robe de chambre pendue derrière la porte, et je réussis, en renversant la table, à détourner l'attention générale, pendant que je restais en arrière pour examiner les poches. Je m'étais à peine emparé du papier, que les deux Cunningham tombèrent sur moi ; ils m'auraient, je crois, assassiné sur l'heure, sans votre intervention. Je sens encore les ongles du jeune homme sur ma gorge, et le père m'a foulé le poignet dans l'effort qu'il a fait pour m'arracher le papier. Ils ont compris de suite où j'en voulais venir et, se voyant pincés, ils sont devenus fous de colère ; il ne leur restait plus qu'à brûler leur dernière cartouche.

J'ai eu quelques instants de conversation avec le vieux Cunningham et j'ai essayé de le sonder

sur le mobile du crime. Il s'est montré assez raisonnable ; son fils, par contre, était fou furieux, je le sentais, prêt à se faire sauter la cervelle, à nous tuer l'un ou l'autre, s'il avait pu atteindre son revolver. Lorsque Cunningham reconnut les charges qui pesaient contre lui, il perdit contenance et avoua tout. Il paraît que William avait secrètement suivi ses maîtres la nuit où ils avaient fait leur petite incursion chez M. Acton ; les tenant ainsi en son pouvoir, il voulut les faire chanter.

Mais il était dangereux de plaisanter ainsi avec un homme de la trempe d'Alec ; ce dernier eut un vrai trait de génie en profitant de l'épouvante que jetaient dans le pays ces cambriolages successifs, pour se débarrasser, sans risque, d'un homme parfaitement gênant. William fut attiré dans un guet-apens et tué ; s'ils avaient pris la précaution de garder tout le papier et de ne pas négliger certains menus détails, il est fort probants qu'ils n'auraient jamais été soupçonnés.

– Et la fameuse lettre ? demandai-je.

Sherlock Holmes plaça devant nous le papier

accusateur.

– C'est bien ce que je supposais, nous dit-il. Bien entendu je ne sais pas au juste quelles sont les relations qui existaient entre Alec Cunningham, William Hirwan et Anne Morrison. Mais le résultat prouve que le piège avait été bien tendu. Je suis sûr que vous êtes frappés comme moi par les signes d'hérédité que révèlent les « p » et les « q ». L'absence de points sur les « i » dans les mots écrits par le vieillard est aussi très caractéristique. Watson, il me semble que notre petit séjour à la campagne a été plutôt fructueux et je vais retourner demain à Baker Street, me sentant très fortifié.

V

L'interprète grec

Il y a bien longtemps que je connais Sherlock Holmes, j'ai vécu intimement avec lui, mais je ne l'ai jamais entendu parler de sa famille, et même devant moi il faisait rarement allusion à sa propre existence. Cette réserve extrême avait rendu plus profonde encore l'impression bizarre qu'il me produisait ; j'en étais même arrivé à le regarder comme un phénomène particulier, un être doué d'intelligence et dépourvu de cœur, chez lequel l'esprit avait absorbé toute sensibilité. Son horreur des femmes, son aversion pour les relations nouvelles étaient aussi caractéristiques, dans ce caractère essentiellement froid, que son obstination à ne jamais parler des siens. J'avais fini par le croire orphelin, sans aucune espèce de famille ; je fus donc fort étonné de l'entendre un

jour parler de son frère. Ceci se passait un soir, pendant les chaleurs, après le thé : la conversation était plutôt décousue ; du jeu de golf elle avait passé aux causes du changement d'obliquité de l'écliptique, pour tomber enfin sur les questions d'atavisme et d'aptitudes héréditaires. Il s'agissait de déterminer jusqu'à quel point, chez un individu, une faculté peut être attribuée à l'hérédité ou à l'éducation première.

– En vous prenant pour exemple, dis-je, et d'après tout ce que vous m'avez raconté, il me semble évident que votre faculté d'observation et votre faculté de déduction sont dues surtout à un exercice constant et continu.

– Jusqu'à un certain point, répondit-il l'air pensif. Mes ancêtres comptaient parmi les notables de leur comté, et ils ont mené la vie inhérente à la classe à laquelle ils appartenaient. Cependant, je dois avoir ces prédispositions dans le sang, elles me viennent, sans doute, de ma grand-mère qui était la sœur de Vernet, l'artiste français. L'art transmis par atavisme peut prendre parfois les formes les plus bizarres.

– Mais comment savez-vous que ces facultés sont héréditaires ?

– Parce que mon frère Mycroft les possède à un bien plus haut degré que moi.

Ceci était absolument nouveau pour moi. S'il existait en Angleterre un autre homme aussi bien doué que mon ami, comment ni la police ni le public n'en avaient-ils jamais entendu parler ? Je posai la question à Holmes, pensant que par modestie, peut-être, il trouvait son frère supérieur à lui-même. Il sourit simplement et me répondit :

– Mon cher Watson, je ne suis pas de l'avis de ceux qui placent la modestie au rang d'une vertu. Pour le logicien, les choses doivent être vues à un point de vue précis, et ne pas savoir se juger soi-même constitue une erreur aussi grave qu'exagérer ses propres mérites. Quand je vous affirme donc que Mycroft est mieux doué que moi pour l'observation, vous pouvez être certain que je vous dis l'exacte vérité.

– Votre frère est-il votre cadet ?

– Non, il est de sept ans plus âgé que moi.

– Comment se fait-il alors qu'il soit resté dans l'ombre ?

– Il est très connu dans son propre milieu.

– Où donc alors ?

– Eh bien ! au club Diogène, par exemple.

Je n'avais jamais entendu parler de ce cercle et mon visage exprima sans doute un tel étonnement que Sherlock Holmes, tout en tirant sa montre de sa poche, me raconta ce qui suit :

– Le club Diogène est le plus étrange club de Londres, et Mycroft un des individus les plus bizarres que je connaisse. Il se rend là tous les soirs de quatre heures trois quarts à sept heures quarante. C'est précisément son heure, et si un tour de promenade par cette belle soirée ne vous effraie pas trop, je serai enchanté de vous faire faire connaissance avec ce phénomène.

Cinq minutes plus tard, nous étions en route pour Regent Circus.

– Vous vous étonnez, me dit mon compagnon, que Mycroft ne mette pas ses facultés au service de la justice pour ses enquêtes. Il en est

incapable.

– Je croyais pourtant vous avoir entendu dire que...

– Qu'il était mon maître en matière d'observation et de déduction ? Si l'art du détective consistait à rester dans un fauteuil, en poursuivant d'un bout à l'autre un raisonnement, mon frère serait alors le plus grand policier que la terre eût porté. Mais il manque d'ambition et d'énergie. Il ne prendra jamais la peine de vérifier ses propres découvertes, et préférerait laisser supposer qu'il s'est trompé, plutôt que de chercher à prouver qu'il a raison. Maintes fois, je lui ai soumis un problème ; il m'a toujours donné une solution dont l'exactitude a été vérifiée dans la suite.

Et cependant il est absolument incapable de déterminer dans une affaire les points principaux qu'il faut fouiller, avant de la présenter aux juges ou au jury.

– Ce n'est pas sa profession, alors ?

– Nullement ; ce qui pour moi constitue une

carrière, devient pour lui un caprice d'amateur. Il est merveilleusement doué pour le calcul, et vérifie les comptes dans les bureaux du gouvernement. Mycroft habite à Pall-Mall ; il va chaque matin jusqu'à Whitehall et rentre chez lui le soir. Depuis des années, il ne prend jamais d'autre exercice. On ne le voit que là et au club Diogène, situé juste en face de son appartement.

– Je ne connais pas ce nom-là.

– Cela ne m'étonne pas. Je vous dirai qu'il existe à Londres beaucoup d'hommes qui, par timidité ou misanthropie, ne recherchent pas la société de leurs semblables. Pourtant ils aiment le confort et la lecture. Au club, ils trouvent un bon fauteuil, des revues, des journaux, et c'est pour eux que le club Diogène a été fondé ; actuellement il réunit la plus belle collection de gens insociables et d'originaux qu'on puisse trouver dans la ville. Il est interdit à tout membre de s'occuper de son voisin, excepté dans la salle des étrangers ; défense absolue de parler ; d'ailleurs, trois contraventions signalées au comité sont punies d'expulsion. Mon frère est un

des fondateurs de ce club, et lorsque j'y vais, je subis malgré moi le calme de cette atmosphère.

Tout en parlant nous avions atteint Pall-Mall par Saint-James's Street. Sherlock Holmes s'arrêta devant une porte près de l'hôtel Carlton, et me faisant signe de me taire, il me précéda dans le vestibule. À travers les vitres, j'aperçus un vaste et luxueux salon dans lequel de nombreux lecteurs étaient assis, chacun dans son petit coin. Holmes m'introduisit dans une pièce qui donnait sur Pall-Mall, et me laissant quelques instants seul, revint avec un individu qui ne pouvait être que son frère. Mycroft Holmes était beaucoup plus grand et plus fort que Sherlock ; il avait même une certaine prestance, mais ses traits quoique plus accusés conservaient l'expression de finesse si remarquable chez son frère. Ses yeux d'un gris vert d'eau très particulier donnaient l'impression de ce regard profond, étendu et pénétrant que j'avais observé chez Holmes les jours où toutes ses facultés étaient en jeu.

– Je suis heureux de vous voir, monsieur, me

dit-il en me tendant une large main aplatie comme la nageoire d'un phoque. Tout le monde parle de Sherlock depuis que vous êtes son chroniqueur. À propos, Sherlock, je m'attendais à vous voir la semaine dernière au sujet de l'affaire de Manor-House. Je pensais que vous seriez un peu embarrassé et que vous viendriez me consulter.

– Non ; j'ai démêlé l'affaire à moi tout seul, dit mon ami en souriant.

– C'était Adams, naturellement.

– Oui, Adams.

– J'en étais persuadé dès le début.

Les deux frères s'assirent ensemble dans l'embrasure de la fenêtre.

– Pour celui qui veut étudier le genre humain, il n'y a pas de lieu plus propice, dit Mycroft. Regardez ces deux hommes qui s'avancent vers nous : quels types remarquables !

– Le marqueur de billard et l'autre ?

– Précisément ; que dites-vous de cet autre ?

Les deux hommes s'étaient arrêtés en face de la fenêtre. Je ne voyais pas d'autres indices, pouvant évoquer l'idée du billard, que quelques traces de craie sur les poches du gilet de l'un d'eux. L'autre était un individu de petite taille, au teint foncé ; il portait son chapeau en arrière et plusieurs paquets sous le bras.

– C'est un ancien soldat, dit Holmes.

– Oui, récemment licencié, répondit son frère.

– Il a servi aux Indes à ce que je vois.

– C'est un sous-officier.

– De l'artillerie royale, je suppose.

– Et un veuf.

– Avec un enfant.

– Des enfants, mon cher, des enfants !

– Allons, cela suffit, dis-je en riant, c'est trop fort.

– Il n'est assurément pas difficile, répondit Holmes, de se rendre compte qu'un homme avec un air aussi autoritaire et un teint aussi bronzé par le soleil est un soldat et non un civil, un soldat

qui arrive des Indes.

– Et qui vient de quitter le service, puisqu'il use encore ses chaussures d'ordonnance, observa Mycroft. Il n'a pas la démarche du cavalier et cependant la peau de son front plus brune d'un côté que de l'autre prouve qu'il portait une coiffure posée de travers sur la tête. Son poids l'empêche d'être un sapeur ; donc, il n'a pu appartenir qu'à l'artillerie.

– De plus ses vêtements de deuil indiquent qu'il a perdu quelqu'un de très proche ; probablement sa femme, car il fait lui-même ses achats ; et ce sont des joujoux d'enfants qu'il apporte dans ces paquets ; voyez plutôt cette crécelle ; sa femme a dû mourir en couches. Enfin le livre d'images qu'il tient à la main me prouve qu'il est père de plusieurs enfants.

Mon ami m'avait assuré que son frère possédait des facultés plus extraordinaires encore que les siennes, et je commençais à m'en rendre compte.

Holmes me jeta un coup d'œil et sourit. Mycroft tira une prise d'une petite boîte d'écaille,

puis à l'aide d'un large mouchoir de soie, il se débarrassa des parcelles de tabac qui étaient tombées sur ses vêtements.

– À propos, Holmes, dit-il, on est venu me consulter sur un cas qui aurait été tout à fait de votre goût, un cas très original, ma foi. Je n'ai vraiment pas eu le courage d'en pousser l'étude à fond ; je l'ai examiné très incomplètement, mais la base qui me sert de point de départ m'a fourni des observations satisfaisantes. Si vous voulez je vais vous exposer les faits.

– Très volontiers, mon cher Mycroft.

Le frère de Sherlock griffonna quelques lignes sur une feuille de son calepin, sonna un domestique et la lui remit.

– Je demande à M. Melas de venir un instant, dit-il. Il demeure à l'étage au-dessus, et me connaît un peu. Ceci vous explique pourquoi il s'est adressé à moi dans cette circonstance difficile. M. Melas est Grec d'origine et un linguiste remarquable. Il gagne sa vie tantôt comme interprète dans les tribunaux, tantôt comme guide au service des riches Orientaux qui

fréquentent les hôtels de l'avenue Northumberland. Mais je crois préférable de le laisser vous raconter lui-même sa curieuse aventure.

Quelques minutes plus tard, l'individu annoncé nous rejoignait. C'était un petit homme court dont la face au teint olivâtre et les cheveux d'un noir charbon indiquaient suffisamment l'origine méridionale, bien que son accent fût celui d'un Anglais pur sang. Il donna à Holmes une vigoureuse poignée de mains, et ses yeux noirs brillèrent de joie quand il sut que le policier amateur désirait entendre son récit.

– Je ne crois pas que la police ajoute foi à mes déclarations ; non, vraiment, je ne le crois pas, reprit-il d'une voix goguenarde. Comme ils n'ont jamais entendu parler d'une affaire de ce genre, ils s'imaginent que le fait n'a pu se produire. Quant à moi, je n'aurai de repos que quand je saurai ce qu'est devenu ce pauvre homme dont la figure était recouverte de taffetas gommé.

– Je vous écoute avec la plus grande attention, dit Sherlock Holmes.

– Nous sommes à mercredi soir, dit M. Melas ; et l'affaire se passait il y a deux jours, dans la nuit de lundi. Mon voisin a déjà dû vous raconter que je suis interprète. Je connais à peu près toutes les langues, mais comme je suis Grec de naissance, et que je porte un nom grec, c'est aussi en grec que je parle le plus volontiers. Je suis depuis plusieurs années le premier interprète de Londres et mon nom est universellement connu dans les hôtels. Il m'arrive souvent de me voir appeler à n'importe quelle heure par des étrangers embarrassés, ou qui, arrivés tard, ont besoin de mon assistance. Je ne fus donc pas surpris lundi soir lorsque je vis entrer chez moi un individu très élégant, un M. Latimer, qui me demanda de le suivre. Un fiacre nous attendait devant la porte. Mon compagnon me raconta qu'un Grec de ses amis était venu le voir au sujet d'une affaire, et comme il ne parlait que sa propre langue, il lui fallait absolument recourir à un interprète. Il me donna à entendre qu'il habitait assez avant dans Kensington et, dès que nous fûmes dans la rue, il m'invita, d'un air très affable, à entrer au plus vite dans le fiacre. Je dis

un fiacre, mais je me demandai bientôt si je ne me trouvais pas dans une voiture particulière : celle-là était plus vaste que le disgracieux véhicule londonien à quatre roues, et l'intérieur, quoique un peu défraîchi, était très soigné. M. Latimer s'assit en face de moi, et nous partîmes en traversant Charing-Cross et Shaftesbury Avenue. Nous étions déjà dans Oxford Street, lorsque je lui fis remarquer que nous faisions un détour pour gagner Kensington, mais au même moment mon compagnon se livra à l'étrange manège suivant :

Il commença par tirer de sa poche un énorme casse-tête dans lequel on avait coulé du plomb, et le brandit comme pour en mesurer le poids et la force ; puis, il le plaça sans mot dire à côté de lui sur le coussin de la voiture. Ensuite, il remonta les deux glaces et je fus stupéfait de constater qu'on avait collé du papier pour les rendre opaques.

« – Je regrette de vous masquer la vue, monsieur Mélas, me dit-il, mais je tiens à ne pas vous laisser voir l'endroit où nous allons. Si

jamais vous pouviez retrouver votre chemin, cela me vaudrait des désagréments. »

Vous pensez bien que je fus légèrement ému de ces propos. Mon compagnon était un jeune homme robuste, large d'épaules, et, même sans armes, il n'aurait fait qu'une bouchée de moi.

« – Votre conduite est extraordinaire, monsieur Latimer, m'écriai-je ; sachez que ce que vous faites est tout à fait illégal.

« – Je reconnais que c'est assez arbitraire, en effet, me dit-il ; mais nous vous en dédommagerons ; seulement je dois vous avertir, monsieur Mélas, que si ce soir vous essayez de donner l'alarme ou de me nuire en quoi que ce soit, il vous arrivera malheur. Rappelez vous que nul ne sait où vous êtes et que dans cette voiture, comme dans ma maison, vous êtes entièrement à ma discrétion. »

Il parlait avec calme, mais il scandait ses mots d'un ton sec et menaçant. Je demeurai donc silencieux, cherchant à m'expliquer la cause de cet étrange enlèvement. De toute façon je ne pouvais songer à la résistance et le meilleur parti

à prendre était d'attendre patiemment les événements.

Pendant près de deux heures nous roulâmes sans qu'il me soit possible de voir où nous allions. Tantôt le bruit des pavés m'avertissait que nous traversions une chaussée, tantôt le son mat et sourd me faisait deviner l'asphalte ; mais, à part cela, rien ne pouvait m'indiquer l'endroit où nous nous trouvions : le papier, collé sur chaque glace, ne laissait pénétrer aucun rayon de lumière, et sur les vitres de devant on avait tiré un rideau bleu. Nous avions quitté Pall-Mall à 7 heures 1/4, ma montre marquait 9 heures moins dix minutes quand enfin la voiture s'arrêta. Mon compagnon laissa tomber la glace, et j'aperçus vaguement une porte cochère basse et voûtée, éclairée par une lanterne. On me pressa de descendre de voiture ; la porte s'ouvrit devant moi, et j'eus, en entrant, la vague impression que je me trouvais tout bonnement à la campagne, dans une propriété privée. L'intérieur de la maison était éclairé par un bec de gaz recouvert d'un verre de couleur dont la clarté très faible me permit à peine de constater que le vestibule était

de taille moyenne et orné de tableaux. Dans cette demi-lumière, je remarquai que l'individu qui avait ouvert la porte était un homme maigre de petite taille, entre deux âges et aux épaules voûtées. Quand il se tourna vers nous, la lumière l'éclairait en plein ; je vis qu'il portait des lunettes.

« – Est-ce là M. Mélas, Harold ? demanda-t-il.

« – Oui.

« – Bravo, bravo ! Vous ne nous en voulez pas, j'espère ? Nous avions absolument besoin de vous. Si vous vous conduisez bien, vous n'aurez pas à la regretter ; mais si vous essayez de nous jouer des tours, malheur à vous ! »

Il parlait sur un ton nerveux, saccadé, entrecoupé de ricanements ; il m'impressionna plus que l'autre.

« – Que me voulez-vous ? demandai-je.

« – Nous vous prions seulement de poser quelques questions à un Grec qui est notre hôte, et de nous traduire ses réponses. Mais n'en dites pas plus que ce que nous vous dicterons, ou bien

(et il recommença à ricaner), il vaudrait mieux pour vous n'être jamais né ! »

Sur ce, il ouvrit une porte et me conduisit dans une chambre qui me parut richement meublée, mais, comme le vestibule, elle n'était éclairée que par un bec de gaz à demi fermé. La pièce était vaste et les tapis moelleux. J'aperçus vaguement des chaises de velours, une haute cheminée de marbre blanc et quelque chose ressemblant à une armure japonaise. Juste en dessous de la lampe se trouvait une chaise sur laquelle le plus âgé des deux hommes m'invita à m'asseoir. Le plus jeune nous avait quittés, mais il reparut bientôt par une autre porte amenant avec lui un personnage vêtu d'une simple robe de chambre ; celui-ci s'avança lentement vers nous. Quand il fut parvenu dans le cercle de lumière qui me permettait de le voir distinctement, je fus saisi d'horreur. Il était d'une pâleur mortelle, très amaigri ; ses yeux à fleur de tête et brillants dénotaient un homme qui ne se soutient que par les nerfs. Mais ce qui me frappa plus encore, ce fut son visage ridiculement couturé de taffetas gommé. Sa bouche elle-même était complètement obstruée par une bande de ce

même taffetas.

« – Avez-vous l'ardoise, Harold ? cria le plus âgé des deux hommes, tandis que l'étrange individu s'échouait plutôt qu'il ne s'asseyait sur un fauteuil.

« – Les mains sont-elles libres ? Bien. Alors donnez-lui le crayon. Vous allez lui poser les questions, monsieur Mélas, et il vous écrira les réponses. Demandez-lui d'abord s'il est prêt à signer les papiers ?

Les yeux de l'homme étincelèrent.

« – Jamais, écrivit-il en grec sur l'ardoise.

« – À aucun prix ? demandai-je, sur l'ordre de notre tyran.

« – Dans le cas seulement où je la verrais marier en ma présence par un prêtre grec, que je connais. »

L'homme ricana méchamment.

« – Vous savez alors ce qui vous attend ?

« – Tout m'est égal. »

Telles furent quelques-unes des questions et

des réponses échangées au cours de cette bizarre conversation mi-parlée, mi-écrite.

Je dus lui demander et lui redemander s'il voulait signer les papiers. Il refusa chaque fois avec indignation. Soudain une idée lumineuse me vint ; j'essayai d'ajouter quelques phrases de mon cru à notre conversation.

Je lui posai d'abord des questions insignifiantes pour tâter le terrain et voir si les gens qui m'entouraient s'apercevraient de mon manège. Quand j'eus la certitude qu'ils ne donnaient aucun signe d'inquiétude, je hasardai un jeu plus dangereux et voici en quelques mots le résumé de notre conversation.

« – Vous ne gagnerez rien à vous entêter. Qui êtes-vous ?

« – Peu importe. Je suis un étranger à Londres.

« – Vous allez subir votre sort. Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

« – Tant pis. Trois semaines.

« – Vous ne serez pas possesseur de la chose en question. De quoi souffrez-vous ?

« – Cela n'appartiendra jamais à des bandits. Ils me font mourir de faim.

« – Si vous signez vous serez libre. À qui est cette maison ?

« – Je ne signerai jamais. Je n'en sais rien.

« – Vous ne *lui* rendez pas service. Quel est votre nom ?

« – Qu'elle me le dise elle-même. Eratidès.

« – Vous la verrez si vous signez. D'où êtes-vous ?

« – Alors je ne la verrai jamais. D'Athènes.

– Encore, cinq minutes, monsieur Holmes, et j'allais découvrir toute l'histoire à leur nez et à leur barbe. Une question de plus pouvait me révéler le secret. Mais, à ce moment précis, la porte s'ouvrit et donna passage à une femme. Tout ce que j'en pus voir, à la demi-clarté qui nous environnait, c'est qu'elle était grande et gracieuse. Ses cheveux me parurent noirs et elle me fit l'effet de porter une robe blanche très flottante.

« – Harold, dit-elle, en parlant anglais, avec un

mauvais accent, je ne pouvais rester plus longtemps éloignée de vous ; je me sens si seule là-haut. Oh ! mon Dieu, c'est Paul !... »

Ces dernières paroles furent prononcées en grec, et au même moment, l'homme d'un geste convulsif arracha le taffetas de ses lèvres, et se jeta dans les bras de cette femme, en criant : « Sophie ! Sophie ! » Leur enlacement ne dura qu'un instant, car le plus jeune des deux hommes saisit la femme et la poussa hors de la chambre, tandis que l'autre, s'emparant de sa victime réduite à l'état de squelette, la faisait sortir brutalement par l'autre porte. Je restai un instant seul dans le salon et j'allais profiter de ce moment de répit pour me rendre compte de ce qui se passait dans cette maison, quand, heureusement pour moi, avant de m'élancer, je levai les yeux et me vis épié par le plus âgé de mes hôtes qui se tenait sur le seuil de la porte.

« – Cela suffit, monsieur Mélas, me dit-il. Vous voyez que nous vous avons confié des secrets d'un ordre très intime. Nous ne vous aurions certes pas dérangé si notre ami, qui parle

grec et qui a entamé ces négociations, n'avait pas été forcé de retourner en Orient. Il nous fallait donc à tout prix quelqu'un pour le remplacer ; or, nous avons eu la chance d'entendre parler de vous comme d'une personne très compétente.

Je m'inclinai.

« – J'espère que vous voudrez bien accepter pour ce service cinq livres sterling. Mais rappelez-vous, ajouta-t-il avec un ricanement accompagné d'une légère tape sur la poitrine, que si vous parlez à âme humaine de ce que vous avez vu, il vous arrivera malheur ! »

Je ne trouve pas de termes pour vous exprimer l'horreur et la répulsion que m'inspira cet homme d'aspect pourtant si banal. La lampe, qui à ce moment-là l'éclairait directement, me permit de l'étudier mieux encore. Il avait des traits anguleux et la peau blafarde ; sa barbe, courte et rare, taillée en pointe, ressemblait à de la filasse. Il avançait sa tête en parlant ; ses lèvres et ses paupières étaient agitées d'un tremblement continuel comme s'il eût été atteint de la danse de Saint-Guy. J'eus aussi l'impression que ce

ricanement étrange était le symptôme d'une maladie nerveuse. Mais ce qui donnait à sa physionomie un aspect repoussant, c'était surtout ses yeux, gris fer, au regard dur dans lesquels se lisait une expression de cruauté féroce.

« – Nous saurons bien si vous parlez, me dit-il. Nous avons notre police secrète. Maintenant, la voiture est là et mon ami vous mettra sur votre chemin. »

On me poussa plutôt qu'on ne me conduisit dans le vestibule et dans la voiture et j'eus de nouveau l'impression que j'entrevoyais des arbres et un jardin. M. Latimer me suivait sur les talons, et il prit place en face de moi, sans proférer une parole. Les glaces étaient toujours soigneusement levées. Les chevaux nous traînèrent ainsi longtemps, et ne firent halte qu'à minuit.

« – Veuillez descendre ici, monsieur Mélas, me dit mon compagnon. Je suis désolé de vous déposer si loin de chez vous, mais je ne puis faire autrement. Ne soyez pas tenté de suivre la voiture ; vous pourriez vous en repentir. »

Tout en parlant il ouvrait la portière ; j'eus à peine le temps de sauter a terre ; déjà le cocher avait fouetté ses chevaux et ils partaient au trot. Je regardai autour de moi et fus tout surpris de me trouver sur une espèce de terrain vague, couvert de bruyères et parsemé çà et là de genévriers au feuillage sombre. Au loin, une ligne de maisons, dont quelques fenêtres des étages ; supérieurs étaient éclairées. De l'autre côté j'aperçus le feu rouge d'un signal de chemin de fer.

La voiture qui m'avait amené était déjà hors de vue, et j'étais là immobile, me demandant où je pouvais bien être, lorsque j'entrevis dans l'obscurité quelqu'un qui venait au-devant de moi ; je reconnus bientôt un facteur de la gare.

« – Pouvez-vous me dire où je suis, demandai-je.

« – Sur les terrains communaux de Wandsworth, me dit-il.

« – Y a-t-il un train qui me ramène en ville ?

« – Si vous ne craignez pas de faire environ un

mille à pied jusqu'à Clapham Junction, vous arriverez juste à temps pour prendre le dernier train à destination de Victoria. »

Ainsi se termina mon aventure, monsieur Holmes. J'ignore où je suis allé et avec qui j'ai parlé ; je ne sais que ce que je vous ai rapporté. Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il se passe là un drame affreux, et je voudrais, à tout prix, venir en aide à ce malheureux. Le lendemain matin j'ai raconté l'affaire à M. Mycroft Holmes et ensuite à la police.

Nous demeurâmes quelques instants silencieux à la suite de cet étrange récit. Sherlock Holmes rompit le premier le silence, et s'adressant à son frère :

– Voyez-vous une piste quelconque ? demanda-t-il.

Mycroft pour toute réponse prit le *Daily News* qui se trouvait sur le coin de la table.

« Récompense à quiconque donnera des nouvelles d'un grec d'Athènes, nommé Eratides, qui ne sait pas l'anglais. Même récompense à

quiconque découvrira une dame grecque dont le prénom est Sophie. X 2473. » Cette annonce a paru dans tous les journaux et jusqu'à présent personne n'y a répondu.

– Que dit la légation de Grèce ?

– J'y ai passé, et n'ai pu avoir aucun renseignement.

– Alors, il faut télégraphier au chef de la police, à Athènes.

– Sherlock Holmes est le grand homme de la famille, dit Mycroft en se tournant vers moi : qu'il prenne donc l'affaire en mains, je demande seulement à en connaître le résultat.

– C'est entendu, répondit mon ami en se levant. M. Mélas en sera également informé. En attendant, méfiez-vous ; ces gens savent déjà par les annonces que vous les avez trahis.

En rentrant, Holmes s'arrêta dans un bureau de poste pour envoyer des dépêches.

– Vous voyez, Watson, que nous n'avons pas perdu notre soirée. J'ai déjà eu, par l'intermédiaire de Mycroft, plusieurs affaires des

plus passionnantes à étudier. Celle qui nous occupe à l'heure actuelle ne comporte qu'une seule solution, mais elle a toutefois des côtés intéressants.

– Vous pensez la résoudre ?

– Nous en savons trop pour ne pas découvrir ce qui est encore obscur. Vous devez, dès à présent, vous faire une idée nette de la situation en vous basant sur les faits déjà exposés.

– Oui, une idée plus ou moins vague.

– Dites-la toujours.

– Il me paraît évident que cette jeune Grecque a été enlevée par l'Anglais Harold Latimer.

– Enlevée d'où ?

– D'Athènes peut-être.

Sherlock Holmes secoua la tête.

– Le jeune homme ne dit pas un mot de grec ; la jeune fille parle anglais assez bien ; cela prouve qu'elle a séjourné quelque temps en Angleterre, tandis que lui n'est jamais allé en Grèce.

– Eh bien ! alors admettons qu'elle soit venue en Angleterre et que là, Harold lui ait persuadé de fuir avec lui.

– Cette solution est plus probable.

– Et le frère, car c'est la parenté que je lui suppose, serait arrivé de Grèce pour se mêler de l'affaire. Il s'est imprudemment mis entre les mains du jeune homme et de son complice plus âgé. Ces deux individus ont mis l'embargo sur lui ; ils usent de violence pour l'amener à signer des papiers qui leur assureront la fortune de la jeune fille (lui est à la fois son frère et son tuteur). Il s'y refuse. Pour traiter avec lui, il leur faut un interprète ; ils s'adressent à M. Mélas, car ils n'en ont pas trouvé d'autre. La jeune fille ne sait rien de l'arrivée de son frère ; c'est par hasard qu'elle l'apprend.

– C'est cela même, Watson, s'écria Holmes. Je crois que vous frôlez la vérité. Vous voyez que nous avons en mains tous les atouts. Il faut éviter avant tout qu'ils se livrent à un acte de violence ; mais s'ils tardent un peu, nous les pincerons au bon moment.

– Fort bien. Dites-moi seulement comment vous découvrirez leur demeure.

– Si je ne me trompe pas dans mes conjectures, en supposant que le nom de la jeune fille est ou était Sophie Eratides, nous trouverons facilement sa trace. C'est notre seul espoir du reste, car le frère est, bien entendu, un étranger. De plus, il doit y avoir un certain temps, au moins quelques semaines, que ce Harold entretient des relations avec la jeune fille, puisque le frère en a eu connaissance jusqu'en Grèce et qu'il a eu le temps d'arriver. S'ils ont habité la même maison depuis ce moment, les annonces que Mycroft a fait mettre dans les journaux ne resteront pas sans réponse.

Nous avions atteint, tout en causant, notre maison de Baker Street. Holmes entra le premier, monta l'escalier et poussa un cri de surprise en ouvrant la porte du salon. Je fus non moins étonné, en regardant par-dessus son épaule, de voir Mycroft assis dans un fauteuil, un cigare à la bouche.

– Entrez, Sherlock, entrez, monsieur, dit-il

d'un ton aimable en souriant de notre surprise. Vous ne vous attendiez pas à un tel effort de ma part, n'est-ce pas, Sherlock. Mais j'avoue que cette affaire m'intéresse au suprême degré.

– Comment êtes-vous venu jusqu'ici ?

– En hansom ; je vous ai même dépassés.

– Y a-t-il du nouveau ?

– J'ai une réponse à mes annonces.

– Ah !

– Oui, je l'ai reçue quelques instants après votre départ.

– Que dit-elle ?

Mycroft Holmes tira de sa poche une feuille de papier.

– La voici, dit-il. Elle est écrite avec une plume et sur du papier royal blanc par un homme d'âge moyen et de constitution délicate. Elle est ainsi conçue : « Monsieur, en réponse à votre annonce de ce jour, j'ai l'honneur de vous informer que je connais parfaitement la jeune fille en question. Si vous voulez bien passer chez

moi, je vous donnerai quelques détails sur sa lamentable histoire. Elle habite les Myrtes à Beckenham. Bien à vous. J. DAVENPORT. »

C'est de Lower Brixton qu'il écrit, continua Mycroft Holmes. Ne pensez-vous pas, Sherlock, que nous ferions bien de prendre une voiture et d'aller l'interroger ?

– Mon cher Mycroft, la vie du frère est plus précieuse que l'aventure de la sœur. Nous devrions passer par Scotland Yard pour y prendre l'inspecteur Gregson et aller directement à Beckenham. Nous savons qu'il y a là un homme en danger de mort ; il n'y a pas une minute à perdre.

– Nous ferons bien de nous adjoindre M. Mélas, dis-je ; il est probable que nous aurons besoin d'un interprète.

– Parfait, s'écria Sherlock Holmes. Envoyez le domestique chercher un fiacre et partons tout de suite. (Je le vis alors ouvrir le tiroir de sa table et glisser dans sa poche un revolver.) Oui, dit-il, s'apercevant que j'avais vu son geste ; nous avons affaire, je le crains, à une bande de gens

particulièrement dangereux.

Il était tard lorsque nous arrivâmes chez M. Mélas, à Pall-Mall. On nous dit qu'un monsieur était précisément venu chez lui un instant avant et l'avait emmené.

– Pouvez-vous me dire où ? demanda Mycroft Holmes.

– Je n'en sais rien, monsieur, répondit la femme qui avait ouvert la porte. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il est parti en voiture avec le monsieur.

– Le monsieur s'est-il nommé ?

– Non, monsieur.

– N'était-ce pas un grand jeune homme brun fort beau garçon ?

– Oh ! non, monsieur ; c'était un petit homme à la figure maigre et portant des lunettes. Il avait l'air jovial et riait tout en parlant.

– Venez vite, s'écria Sherlock Holmes. Cela devient grave, ajouta-t-il, comme nous roulions vers Scotland Yard. Ces gens-là ont remis la main sur Mélas qui est froussard : ils s'en sont

aperçus l'autre soir. Le gredin l'a sans doute terrorisé dès qu'il s'est trouvé en tête à tête avec lui. Il est certain qu'ils ont besoin de ses services, mais ils pourraient bien ensuite le punir de ce qu'ils considéreront comme une trahison de sa part.

Nous espérions en prenants le train atteindre Beckenham aussitôt, ou même plus tôt, que la voiture. Mais à Scotland Yard, nous perdîmes une heure à chercher l'inspecteur Gregson et à obtenir les autorisations nécessaires pour faire une descente de police dans la maison. Il était donc 10 heures moins un quart, lorsque nous atteignîmes London Bridge. Trois quarts d'heure plus tard, nous descendions à la station de Beckenham, située à un demi-mille environ des Myrtes, où une voiture nous transporta. C'était une grande maison sombre s'élevant à une certaine distance de la route au milieu d'un jardin. Là, nous renvoyâmes notre voiture et nous nous engageâmes dans l'allée qui conduit à la maison.

– Les fenêtres ne sont pas éclairées, remarqua

l'inspecteur. La villa semble abandonnée.

– Nos oiseaux se sont envolés, le nid est vide, dit Holmes.

– Qu'en savez-vous ?

– Il n'y a pas plus d'une heure qu'une voiture lourdement chargée de bagages a passé par ici.

L'inspecteur sourit :

– J'ai bien remarqué les traces de roues à la lueur de la lampe qui est suspendue à la grille, mais où voyez-vous qu'il y ait eu des bagages ?

– Vous avez dû remarquer les mêmes traces de roues de l'autre côté. Mais celles de la voiture qui sort étaient beaucoup plus profondes ; j'en conclus, sans hésitation, que la voiture portait un gros chargement.

– Ceci est réellement trop fort pour moi, dit l'inspecteur en haussant les épaules. Cette porte ne sera pas facile à forcer. Voyons d'abord si nous réussirons à nous faire entendre.

Il frappa violemment le marteau de la porte, puis sonnai mais sans succès. Holmes, pendant ce temps, s'était écarté ; il revint quelques minutes

après.

– J'ai ouvert une fenêtre, dit-il.

– C'est bien heureux que vous soyez avec si non contre la police, monsieur Holmes, dit l'inspecteur en constatant avec quelle habileté Holmes avait repoussé le loquet. Eh bien ! vu les circonstances, je suis d'avis d'entrer sans plus de formalités.

L'un après l'autre, nous pénétrâmes dans une vaste pièce, celle évidemment dans laquelle M. Mélas avait été introduit. L'inspecteur avait allumé sa lanterne ; à sa lueur, nous vîmes bien les deux portes, le rideau, la lampe et l'armure japonaise décrites par lui. Sur la table, deux verres, une bouteille vide ayant contenu du cognac et les restes d'un repas.

– Qu'est-ce que j'entends ? demanda Holmes tout à coup.

Muets, nous écoutâmes : c'était un son plaintif et sourd qui paraissait sortir d'une pièce au-dessus de nous. Holmes se précipita dans le vestibule : le bruit lugubre venait de l'étage

supérieur. Il bondit en haut, l'inspecteur et moi derrière lui, tandis que son frère Mycroft nous suivait aussi vite que le lui permettait son embonpoint.

Trois portes donnaient sur le palier du deuxième étage, et c'est de la porte centrale que partaient les bruits sinistres : un sourd murmure alternant avec un gémissement aigu. La porte était fermée, mais la clef se trouvait à l'extérieur ; Holmes ouvrit violemment, entra et ressortit aussitôt en portant la main à sa gorge.

– C'est du charbon de terre, s'écria-t-il ; attendez un peu, la fumée va sortir.

En regardant bien, nous vîmes au milieu de la pièce une flamme bleuâtre qui vacillait sur un trépied, et qui, seule, donnait un peu de clarté. Cette flamme projetait sur le parquet un cercle de lumière blafarde, tandis qu'au-delà, dans l'ombre, nous apercevions vaguement deux silhouettes appuyées contre le mur. De la porte ouverte s'échappait une odeur infecte qui saisissait à la gorge. Holmes se précipita sur le palier de l'escalier pour humer un peu d'air pur, puis, se

jetant de nouveau dans la chambre, il ouvrit toute grande la fenêtre et jeta le trépied d'airain dans le jardin.

– Nous pourrons entrer dans un instant, dit-il en cherchant à reprendre haleine. Il nous faudrait une bougie. Mais sera-t-il possible de faire prendre une allumette dans cette atmosphère. Tenez la lumière devant la porte, Mycroft, et nous allons tâcher de les tirer de là. Allons !

En un bond nous fûmes auprès des malheureux asphyxiés que nous transportâmes sur le palier. Ils avaient tous deux les lèvres bleuies, la figure enflée, congestionnée et semblaient avoir perdu connaissance. Leurs traits étaient tellement convulsés que nous n'aurions même pas pu reconnaître en l'un d'eux l'interprète grec, que nous avions laissé au cercle Diogène quelques heures auparavant, sans l'indice fourni par sa barbe noire et sa corpulence. Ses mains et ses pieds étaient fortement ligotés, et il portait au-dessus de l'œil la trace d'un coup violent. L'autre était de grande taille et semblait arrivé au dernier degré

d'amaigrissement ; garroté de la même manière que le premier, il avait sur la figure des bandes de taffetas disposées dans un apparat grotesque. Il avait cessé de gémir au moment où nous l'avions déposé à terre, et je me rendis compte que nous arrivions trop tard pour le sauver. Mais M. Mélas respirait encore, et, moins d'une heure après, grâce à l'ammoniaque et à l'eau-de-vie, il ouvrait les yeux et était hors de danger. Je pouvais me vanter de l'avoir arraché à la mort.

L'histoire qu'il nous raconta fut d'ailleurs très banale et ne fit que confirmer nos suppositions, il paraît que son visiteur, en entrant chez lui, l'avait fortement intimidé en exhibant un casse-tête qu'il avait tiré de sa manche ; notre homme, en se voyant menacé d'une mort instantanée, s'était pour la seconde fois laissé enlever. L'effet que ce scélérat avait produit sur le pauvre interprète était presque magnétique, et il ne pouvait parler de lui sans blêmir et trembler de tous ses membres.

Il avait été rapidement emmené à Beckenham et avait servi d'interprète dans une seconde entrevue encore plus dramatique que la

première ; au cours de cette entrevue les deux Anglais avaient menacé de mort leur prisonnier, s'il ne se soumettait pas à leurs exigences. Mais le trouvant inaccessible à la terreur, ils l'avaient rejeté dans sa prison ; ils reprochèrent ensuite à Mélas sa trahison dont ils avaient la preuve par l'annonce des journaux, et l'assommèrent d'un coup de bâton.

Le malheureux ne savait plus ce qui s'était passé jusqu'au moment où il nous avait trouvés penchés sur lui.

Telle est la singulière aventure de l'interprète grec, aventure sur laquelle plane un mystère profond.

L'individu qui avait répondu à notre annonce nous apprit que l'infortunée jeune fille appartenait à une riche famille grecque, et qu'étant venue passer quelque temps chez des amis en Angleterre, elle y avait rencontré un jeune homme au nom d'Harold Latimer ; ce dernier avait pris assez d'influence sur elle pour lui persuader de s'enfuir avec lui. Ses amis, navrés du scandale, avaient prévenu son frère à

Athènes, pour mettre à couvert leur propre responsabilité. Le frère, en arrivant en Angleterre, s'était imprudemment mis entre les mains de Latimer et de son complice, un nommé Wilson Kemp, dont les antécédents sont déplorables. Les deux compères, sentant bien que son ignorance de la langue anglaise le laissait sans défense entre leurs mains, l'avaient retenu prisonnier ; puis ils avaient tenté de l'amener à composition ; en le maltraitant et en l'affamant, ils espéraient lui faire abandonner en leur faveur ses propres biens et ceux de sa sœur. Ils l'avaient gardé dans la maison, à l'insu de la jeune fille et le taffetas qui recouvrait sa figure avait pour but de le rendre méconnaissable, au cas où elle l'aurait aperçu. Son instinct féminin avait immédiatement percé le masque lorsque à la premiers visite de l'interprète, elle n'avait fait qu'entrevoir son frère. La pauvre fille était elle-même prisonnière, car, en fait de domestiques, on ne laissait pénétrer dans la maison qu'un homme faisant fonction de cocher et sa femme ; tous les deux, d'ailleurs, étaient des créatures des conspirateurs.

S'étant aperçus que leur secret avait été éventé et qu'ils ne pouvaient rien obtenir de leur prisonnier, les deux bandits venaient de quitter, avec la jeune fille, la maison meublée qu'ils avaient louée ; mais sans oublier de se venger de l'homme qui leur avait tenu tête et de celui qui les avait trahis.

Bien des mois après nous reçûmes de Budapest une singulière découpure de journal, relatant la mort tragique de deux Anglais qui voyageaient avec une femme. Ils avaient été tous deux assassinés, et la police autrichienne en concluait qu'ils avaient dû s'entre-tuer à la suite d'une querelle. Mais je crois que Holmes ne partage pas cet avis ; il prétend que, si on pouvait retrouver la jeune Grecque, on saurait comment ont été vengés, et les outrages qu'elle a subis et les souffrances endurées par son malheureux frère.

VI

Le malade pensionnaire

Dans cette série un peu incohérente de mémoires, j'ai tenté de mettre en lumière le talent tout particulier de mon ami Sherlock Holmes ; et je suis étonné de trouver aussi peu de faits qui répondent complètement au but que je me proposais. Dans les cas, par exemple, où Holmes accomplit un tour de force de raisonnement, et donne la preuve absolue de la valeur de ses investigations, la trame en elle-même est si banale et si insignifiante que je n'ose vraiment pas livrer au public un exposé de faits qui paraissent si simples.

D'autres fois, il se livre à une enquête sur des événements bizarres et très dramatiques ; mais, en qualité de biographe, j'aurais désiré que sa part de travail fût plus importante encore.

Le petit récit que j'ai publié sous ce titre *Une étude de rouge*, et cet autre plus récent relatif à la perte du *Gloria-Scott*, peuvent donner une idée de l'écueil auquel est sans cesse exposé son historiographe. Dans l'aventure que je me propose de raconter aujourd'hui, il se peut que le rôle de mon ami soit trop effacé, néanmoins, l'enchaînement des faits est si extraordinaire que je ne puis me décider à passer cette aventure sous silence.

Nous traversons une sombre et pluvieuse journée d'octobre ; les persiennes sont à demi ouvertes, et mon ami Holmes, allongé sur un canapé, lit et relit une lettre reçue le matin même.

Il fait extrêmement chaud dans notre salon ; mais, mon séjour aux Indes m'ayant habitué à la chaleur, je la supporte mieux que le froid ; je me sens même tout à fait à l'aise dans une température de 90° Fahrenheit.

Le journal que je lisais ce jour-là était fort peu intéressant, le Parlement ayant clos sa session. Tout le monde avait quitté la ville et je songeais mélancoliquement aux sous-bois de New-Forest

ou aux galets de la plage de Southsea, où je ne pouvais aller, car mon dépôt à la banque commençait à être à sec.

Quant à mon ami, la campagne et la mer n'avaient pas pour lui le moindre attrait. Il aimait vivre au milieu d'une population de cinq millions d'hommes et à demeurer en contact avec elle, prêt à se mettre en mouvement à la moindre rumeur ou au moindre soupçon capable d'évoquer l'idée d'un crime.

Il ne comprenait pas les beautés de la nature, et la seule diversion qu'il s'accordait de temps à autre consistait à abandonner la trace du malfaiteur citadin pour suivre celle du criminel rustique.

Voyant Holmes trop absorbé pour causer, j'avais jeté de côté le journal qui m'ennuyait, et m'étais renversé dans mon fauteuil, pour me laisser aller à une douce rêverie. Mais soudain la voix de mon ami vint interrompre mon *farniente*.

– Vous avez raison, Watson, me dit-il, c'est une manière absurde de régler un différend.

– Parfaitement absurde, répondis-je ; puis, comprenant tout à coup qu'il venait de pénétrer au plus profond de ma pensée, je me redressai, et le regardant avec effarement :

– Qu'est-ce que cela veut dire, Holmes, demandai-je. Voilà qui dépasse tout ce que j'avais pu imaginer jusqu'ici.

Il rit de bon cœur de ma stupéfaction.

– Vous vous souvenez, dit-il, que je vous lisais, il y a quelque temps, un passage de Poe, dans lequel un habile logicien suit la pensée de son compagnon, sans que celui-ci lui parle. Vous avez qualifié ce fait de pur tour de force. Je vous fis alors remarquer que cela m'arrivait aussi, et vous n'avez pas voulu me croire.

– Vraiment ?

– Vous ne l'avez peut-être pas dit, mon cher Watson, mais je l'ai compris au mouvement de vos sourcils. Donc, en vous voyant jeter votre journal et vous plonger dans une profonde rêverie, j'ai saisi avec joie l'occasion de lire votre pensée, et de vous prouver que je savais pénétrer

jusqu'au fond de vous-même.

Un peu interloqué, je repris :

– Dans l'exemple que vous me lisiez, le logicien tirait ses conclusions des actes mêmes de l'homme qu'il observait. Si j'ai bonne mémoire, celui-ci avait trébuché contre un tas de pierres, puis avait levé les yeux vers le ciel. Tandis que moi je suis tranquillement assis dans mon fauteuil, et je ne vois pas quels indices j'ai pu vous fournir.

– Vous vous faites injure. La physionomie a été donnée à l'homme pour exprimer ses émotions ; la vôtre est un instrument des plus dociles.

– Comment, vous avez lu mes pensées sur mes traits ?

– Oui, sur vos traits et surtout dans vos yeux. Peut-être ne savez-vous pas vous-même à quel moment a commencé votre rêverie ?

– Non.

– Eh bien ! je vais vous le dire. Après avoir jeté votre journal, action qui attira mon attention,

vous avez eu, pendant à peine une demi-minute, une expression vague. Puis vos yeux se sont fixés sur un tableau nouvellement encadré du général Gordon, et j'ai vu au changement de votre physionomie qu'une série de réflexions se succédaient dans votre esprit ; mais cela ne vous a pas mené loin. Vos yeux se sont alors tournés vers le portrait non encadré d'Henry Ward Beecher, qui est placé au-dessus de vos livres. Ensuite, vous avez regardé le mur, et à ce moment-là j'ai vu clairement quelle était votre idée : vous pensiez que si le portrait était encadré, il remplirait juste l'espace vide et ferait le pendant du tableau de Gordon.

– Vous m'avez merveilleusement bien suivi ! m'écriai-je.

– Jusque-là, il était difficile de me tromper. Ensuite votre pensée s'est reportée sur Beecher et vous l'avez regardé attentivement comme pour deviner son caractère d'après sa physionomie. Tout à coup, vous avez cessé de cligner des yeux, mais vous avez continué à regarder le portrait d'un air soucieux. À ce moment-là vous repassiez

évidemment les incidents de la carrière de Beecher. J'étais bien sûr donc que vous penseriez à la mission qu'il a entreprise pour le compte des États du Nord, à l'époque de la guerre civile ; car vous ayant entendu exprimer votre indignation sur la façon dont il avait été reçu par les plus turbulents de nos compatriotes, je savais que vous ne pouviez séparer ces deux idées. Quand, un moment après, je vous ai vu quitter des yeux le portrait, j'ai supposé que votre pensée se reportait vers la guerre civile ; le mouvement de vos lèvres, l'éclat de vos yeux et la crispation de vos mains me prouvèrent que vous songiez à la vaillance des deux partis dans cette lutte acharnée. À ce moment-là votre visage s'est obscurci et vous vous êtes mis à hocher la tête : vous pensiez certainement aux tristesses et aux horreurs de la guerre, à ce gaspillage inutile de vies humaines. Votre main s'est portée sur votre ancienne blessure et le sourire qui s'est esquissé sur vos lèvres m'a dit bien nettement que vous réfléchissiez à cet absurde système qui consiste à régler les armes à la main les plus grandes questions internationales. J'étais d'accord avec

vous, pour reconnaître que ce procédé est monstrueux, et j'ai été heureux de constater que toutes mes déductions étaient absolument justes.

– Parfaitement exactes, dis-je, et maintenant malgré toutes vos explications, je suis aussi étonné qu'au début.

– C'est pourtant bien simple, mon cher Watson, je vous assure, et je n'aurais même pas appelé votre attention sur cette particularité si vous ne m'aviez l'autre jour manifesté votre incrédulité. Mais voici venir la nuit ; la brise se lève ; que diriez-vous d'un tour de promenade dans Londres ?

J'avais envie de changer de place et j'acceptai avec plaisir sa proposition. Pendant trois heures on put nous voir flâner et observer cette marée humaine qui monte et descend le long de Fleet Street et du Strand en formant le plus varié des kaléidoscopes.

Holmes me charmait et me captivait par sa conversation originale, la facilité avec laquelle il observait les détails les plus minutieux, et enfin sa puissance de déduction. Il était dix heures

quand nous regagnâmes Baker Street ; un coupé attendait à notre porte.

– Hum ! dit Holmes. C'est la voiture d'un médecin ; je vois cela. Il n'a pas dû pratiquer longtemps, mais a eu beaucoup de clients. Il vient nous consulter, j'imagine ; nous sommes rentrés juste à point.

Je connaissais assez les méthodes de Holmes pour suivre son raisonnement ; il était clair que la nature des divers instruments médicaux contenus dans le panier d'osier qui se balançait à l'intérieur du coupé lui avaient immédiatement fourni les données de cette rapide déduction. Et, en même temps, la lumière qui éclairait la fenêtre de notre appartement, nous prouvait que cette visite tardive était bien pour nous. Curieux de savoir ce qui avait pu amener, à cette heure-là, un confrère, je suivis Holmes dans notre bureau. Nous nous trouvâmes en présence d'un homme au visage blanc comme la cire et aux favoris grisonnants, lequel quitta aussitôt la chaise sur laquelle il était assis au coin du feu pour venir au-devant de nous. Il pouvait avoir de trente-trois à trente-quatre ans,

mais son œil hagard et son teint maladif révélaient une vie brûlée qui l'avait vieilli avant l'âge. Son attitude était nerveuse et empruntée comme celle d'un homme impressionnable, et ses mains blanches, qui s'allongeaient sur le manteau de la cheminée, étaient plutôt celles d'un artiste que celles d'un chirurgien. Il était vêtu d'une manière sobre : redingote noire, pantalon foncé, cravate sombre.

– Bonsoir, docteur, dit Holmes gaiement ; je suis content de voir que vous ne nous avez attendus que quelques minutes.

– Vous avez donc parlé à mon cocher ?

– Non, c'est cette bougie qui me le prouve. Asseyez-vous, je vous prie, et dites-moi en quoi je puis vous être utile.

– Je suis le docteur Percy Trevelyan, dit notre visiteur ; j'habite au n° 403 de Brook Street.

– N'êtes-vous pas l'auteur d'un traité sur les lésions nerveuses internes ? lui demandai-je.

Ses joues pâles se colorèrent légèrement à l'idée que son œuvre était connue de moi.

– J'entends si rarement parler de cet ouvrage que je le croyais tombé dans l'oubli, me dit-il. Mes éditeurs m'ont laissé entendre qu'il se vendrait peu ; mais vous êtes vous-même médecin, je pense ?

– Chirurgien militaire en retraite.

– Ma grande marotte a toujours été les maladies nerveuses. J'aurais voulu en faire une spécialité absolue ; mais, il ne faut pas aspirer à des choses qui sont au-dessus de nos moyens. Ceci, toutefois, est en dehors de la question, monsieur Holmes, et je sais trop la valeur de votre temps pour en abuser. Voici ce qui m'amène. Depuis quelque temps, il se passe chez moi, dans ma maison de Brook Street des faits très étranges et, ce soir même, ces faits ont pris de telles proportions que je me suis décidé sur l'heure à vous consulter et à vous appeler à mon aide.

Sherlock Holmes s'assit et alluma sa pipe.

– Vous êtes le bienvenu, dit-il ; je vous en prie, exposez-moi, dans ses moindres détails, l'affaire qui vous préoccupe.

– Plusieurs de ces détails, dit le docteur Trevelyan, sont si vulgaires que j'ai presque honte de les mentionner ; mais ils sont, en même temps, si extraordinaires que je ne puis les passer sous silence : à vous de reconnaître ce qui est essentiel de ce qui ne l'est pas. Et, d'abord, je vous dirai quelques mots de ma vie de collégien. J'ai fait mes études à l'Université de Londres, et, au risque de vous paraître présomptueux, j'ajouterai même que mes professeurs fondaient sur moi de réelles espérances basées sur mes débuts. Après avoir obtenu mes diplômes, je continuai mes études : j'occupais alors une position modeste à l'hôpital de King's College et j'eus bientôt la chance d'attirer sur moi l'attention du public par mes expériences sur la pathologie de la catalepsie ; je remportai même le prix de Bruce Pinkerton, et mon traité sur les lésions nerveuses, auquel vous avez fait allusion, me valut une médaille. Je ne crois pas me vanter en disant qu'à cette période de ma vie j'avais devant moi une brillante carrière. Malheureusement, je manquais de capitaux ! Comme vous le savez, un spécialiste, qui a de

hautes prétentions, doit s'installer dans le quartier de Cavendish Square, où les loyers sont hors de prix. En plus de cette première dépense, il lui faut un train de maison et une voiture, autant de choses qui étaient au-dessus de mes moyens ; tout au plus, pouvais-je espérer, au bout de dix ans de travail et d'économie, arriver à m'installer chez moi et à mettre ma plaque de médecin sur ma porte. Mais tout à coup un événement imprévu m'ouvrit de nouveaux horizons. Je reçus, un jour, la visite d'un monsieur, appelé Blessington, que je ne connaissais absolument pas. Il vint chez moi un matin, et me parla de suite affaire.

– Vous êtes bien ce Percy Trevelyan qui a eu une carrière si distinguée et qui, tout récemment, a gagné un grand prix ? me demanda-t-il. »

Je m'inclinai en signe d'assentiment.

« – Répondez-moi franchement ; vous n'aurez pas à vous en repentir. Vous possédez le talent qui assure le succès, avez-vous le tact nécessaire ?

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette question si brutale.

« – Je crois que j'en ai un peu, répondis-je.

« – Et les mauvaises habitudes ? Vous ne buvez pas ? dites-moi.

« – Vraiment, monsieur ! m'écriai-je.

« – Parfait, parfait ; il fallait que je vous posasse ces questions. Alors avec tant de qualités, pourquoi n'avez-vous pas de clientèle ?

Je haussai les épaules.

« – Allons, allons, dit-il ; c'est toujours la même histoire : beaucoup de tête et rien dans la poche. Que diriez-vous, si je vous lançais en vous établissant dans Brook Street ?

Je le regardai avec étonnement.

« – Oh ! c'est dans mon intérêt, s'écria-t-il, et non dans le vôtre. Je serai très franc : si cela vous convient, cela me va aussi. J'ai quelques milliers de francs à placer ; j'ai l'idée de les placer sur votre tête.

« – Comment cela ? demandai-je haletant.

« – C'est une spéculation comme une autre et plus sûre que la plupart de celles que je connais.

« – Et que dois-je faire, alors ?

« – Je vais vous le dire. Je loue la maison, je la meuble, je paie les domestiques et me charge des dépenses. Votre rôle se bornera à être assis dans votre fauteuil, dans le cabinet de consultation. Je vous fournirai même l'argent de poche ; en un mot, tout ce qu'il vous faudra. En retour, vous me donnerez les trois quarts de votre gain, et je vous abandonnerai l'autre quart.

Telle fut, monsieur Holmes, l'étrange proposition que me fit M. Blessington. Je ne vous ennuierai pas en vous racontant la négociation de cette affaire ; qu'il vous suffise de savoir que je m'installai dans la maison le jour de la fête de l'Annonciation, et que je débutai dans mes fonctions comme il avait été convenu. Blessington, lui-même, vint habiter avec moi en qualité de malade pensionnaire, il avait une maladie de cœur qui demandait des soins constants. Il prit les deux meilleures pièces du premier étage pour en faire sa chambre et son salon. C'était un homme très original ; il sortait rarement et évitait de voir du monde. Sa vie

n'avait rien de réglé, mais sur un point il était l'exactitude même : chaque soir, à la même heure, il entrait dans le cabinet de consultation, examinait les Registres, me comptait cinq shillings et trois pence, pour chaque guinée que j'avais gagnée et enfermait le reste dans son coffre-fort.

Je dois dire, en toute sincérité, qu'il n'eut pas lieu de regretter sa spéculation ; dès le début, ce fut un succès : quelques bonnes occasions et la réputation que j'avais acquise à l'hôpital me mirent rapidement en vue, et ces deux dernières années j'ai procuré à mon associé une véritable fortune.

Vous êtes maintenant fixé, monsieur Holmes, sur mes relations avec M. Blessington. Il ne me reste plus qu'à vous conter le fait qui m'a amené chez vous ce soir.

Il y a quelques semaines, M. Blessington vint chez moi dans un état de grande agitation. Il me parla d'un cambriolage qui avait eu lieu dans le quartier de West-End, et je me souviens qu'il me parut démesurément surexcité, déclarant que la

journée ne se passerait pas sans qu'il eût fait mettre des verrous de sûreté aux portes et aux fenêtres. Cette agitation se prolongea une semaine entière, pendant laquelle Blessington regardait sans cesse par la fenêtre ; il en arriva même à supprimer la promenade qu'il faisait chaque soir avant le dîner. J'en conclus qu'il redoutait quelqu'un ou quelque chose, mais quand je le questionnai à ce sujet, il entra dans une telle fureur que je dus renoncer à rien savoir. Il sembla pourtant se calmer peu à peu et il avait l'air de vouloir reprendre ses anciennes habitudes, lorsqu'un nouvel événement vint le plonger dans l'état de torpeur où il se trouve encore.

Voici ce qui arriva. Il y a deux jours, je reçus la lettre que je vais vous lire ; elle ne portait ni date ni adresse.

« Un gentilhomme russe, habitant l'Angleterre, désire recevoir les soins médicaux du docteur Percy Trevelyan. Il est depuis plusieurs années sujet à des attaques de catalepsie ; il sait que le docteur Trevelyan est un

grand spécialiste, et il se propose de venir le consulter demain soir, à six heures et quart, si le docteur peut le recevoir. »

Cette lettre me ravit, car la grande difficulté dans l'étude de la catalepsie consiste dans la rareté des cas. Comme vous le pensez, à l'heure indiquée je me trouvais dans mon cabinet de consultation et le malade fut introduit.

C'était un homme âgé, maigre, d'aspect grave, mais vulgaire, et ne répondant pas du tout à l'idée que je me faisais d'un gentilhomme russe. Je fus bien plus frappé de la mine de son compagnon, un grand et beau jeune homme, bâti comme un hercule : la sollicitude avec laquelle il soutenait et guidait le vieillard jusqu'à son siège contrastait avec son air sombre et farouche.

« – Vous m'excuserez, docteur, d'être venu aussi, me dit-il en anglais avec un léger zézaiement, mais j'accompagne mon père dont l'état de santé me préoccupe beaucoup. »

Je fus touché par ces sentiments filiaux.

« – Peut-être, lui demandai-je, désirez-vous

assister à la consultation

« – Non, pas le moins du monde, s'écria-t-il avec un geste d'horreur. Cela me serait plus pénible que je ne puis l'exprimer, et si je voyais mon père dans une de ses attaques, je suis persuadé que je ne survivrais pas à cette émotion : je suis extraordinairement nerveux et sensible. Aussi avec votre permission, resterai-je dans le salon d'attente pendant que vous examinerez mon père. »

Naturellement j'y consentis, et le jeune homme se retira. J'entamai avec mon malade une longue conférence sur son état et je pris des notes très complètes. Il était d'une intelligence très ordinaire, et j'attribuai ses réponses plutôt vagues à sa connaissance peu approfondie de la langue anglaise. Tout à coup, pendant que j'écrivais, il cessa de répondre à mes questions et, lorsque je levai les yeux sur lui, je fus stupéfait de le voir droit dans son fauteuil, le visage livide, le regard fixé sur moi. Il était de nouveau sous le coup de sa mystérieuse maladie.

Mon premier mouvement fut la pitié et

l'horreur. Je crains que le second n'ait été mêlé d'une certaine satisfaction au point de vue professionnel. Je pris note des pulsations et de la température de mon malade, je m'assurai de la rigidité de ses muscles et examinai ses mouvements réflexes. Je ne remarquai rien de particulièrement anormal dans son état qui, du reste, concordait avec mes observations précédentes. J'avais obtenu en pareille circonstance de bons résultats en faisant respirer de la nitrite d'amyl à mes malades ; c'était le cas où jamais d'en éprouver l'efficacité. Le flacon, qui la contenait, se trouvait en bas dans mon laboratoire. Je laissai donc mon client, assis dans son fauteuil, pour aller chercher le médicament. Mais imaginez quel fut mon étonnement, lorsque, à mon retour, cinq minutes plus tard, je trouvai mon malade disparu et la pièce vide. Je me précipitai dans le salon d'attente : le fils n'y était plus. La porte du vestibule avait été poussée, et non fermée. Le domestique qui introduit les clients est nouveau et fort peu débrouillard. Il se tient en bas et ne monte que lorsque je le sonne pour reconduire les clients. Il n'avait rien

entendu ; donc l'affaire ne put être éclaircie. M. Blessington revint de sa promenade peu de temps après, mais je ne lui parlai pas de cet incident, car je dois vous avouer franchement que j'évitais autant que possible de causer avec lui. Je pensais ne jamais revoir le Russe et son fils ; je fus donc fort étonné lorsque, ce soir à la même heure, je les vis entrer dans mon cabinet de consultation exactement comme ils l'avaient fait la première fois.

« – Je vous dois mille excuses pour mon brusque départ d'hier, docteur, dit mon client.

« – J'avoue, répondis-je, que j'en ai été fort surpris.

« – Il est certain qu'après ces crises, je suis abruti au point d'oublier ce qui vient de se passer ; donc, en ouvrant les yeux, m'étant trouvé dans une pièce inconnue, j'ai cherché, presque inconsciemment, à gagner la rue en votre absence.

« – Et moi, dit le fils, en voyant mon père passer devant le salon d'attente, j'ai cru naturellement, que la consultation était terminée

et je n'ai su ce qui s'était passé, qu'une fois rentré à la maison.

« – Eh bien ! dis-je en riant, ce n'est pas bien grave ; seulement, vous m'avez terriblement intrigué. Si vous voulez bien, monsieur, rester dans le salon d'attente, je serai heureux de continuer la consultation si brusquement interrompue. »

Pendant une demi-heure environ, je passai en revue avec le vieillard les symptômes de son mal ; je lui donnai mon ordonnance et le vis repartir au bras de son fils. Je vous ai dit que M. Blessington choisissait d'habitude cette heure-là pour sa promenade. Il rentra peu de temps après et remonta chez lui ; puis, je l'entendis redescendre en courant et il entra comme un fou dans ma chambre.

« – Qui est venu dans mon appartement ?

« – Personne, dis-je.

« – C'est faux. Venez plutôt voir. »

Je n'attachai pas d'importance à sa grossièreté, voyant qu'il était hors de lui. Je le suivis donc et

constatai plusieurs empreintes de pieds sur le tapis.

« – Croyez-vous que ce soient mes pas ? » cria-t-il.

Ils étaient évidemment beaucoup plus larges que les siens et paraissaient tout frais. Il pleuvait à torrents et mes clients étaient les seules personnes que j'eusse reçues cette après-midi-là. On pouvait donc supposer que l'homme, qui était resté dans le salon d'attente, avait, dans un but inconnu, profité du moment de ma consultation pour monter dans la chambre de mon pensionnaire. Rien n'avait été touché, ni enlevé ; mais les traces de pas étaient là pour attester qu'on avait pénétré dans la pièce. M. Blessington paraissait surexcité outre mesure et pourtant, à mon avis, il n'y avait pas vraiment de quoi. Il s'assit dans mon fauteuil et je ne pus en tirer que des paroles incohérentes. Il me suggéra d'aller vous trouver et je suivis son avis, car certainement l'incident est singulier, bien que mon pensionnaire en exagère l'importance.

– Si vous voulez que je vous emmène dans

mon coupé, vous pourriez peut-être essayer de le calmer ; je doute toutefois que vous arriviez à éclaircir ce mystère.

Sherlock Holmes avait écouté ce long récit avec la plus grande attention, et je voyais qu'il était intéressé au plus haut point. Et j'en avais pour preuve non son visage, comme toujours impassible, mais ses yeux à demi fermés et les bouffées de fumée qui s'échappaient plus épaisses de sa pipe, à chaque trait particulièrement grave de ce curieux récit. Quand le docteur eut terminé, Holmes se leva sans dire un mot, me tendit mon chapeau, prit le sien et nous suivîmes le docteur Trevelyan. Un quart d'heure après, nous étions dans Brook Street à la porte du docteur. Il habitait une de ces maisons tristes et sévères, bien en rapport avec la clientèle de West-End. Un petit groom nous introduisit et nous montâmes le large escalier recouvert d'un tapis. Mais soudain nous restâmes cloués de surprise au haut de l'escalier, la lumière s'éteignit tout à coup et nous entendîmes, dans l'obscurité, une voix tremblante qui nous cria :

– J'ai un pistolet à la main, si vous approchez, je tire sur vous, je vous en donne ma parole.

– C'est par trop fort, monsieur Blessington, cria le docteur Trevelyan.

– Ah ! c'est vous, docteur ? nous fut-il répondu avec un soupir de soulagement. Mais ces autres ? Êtes-vous bien sûr de leur identité ?

Nous comprimes qu'il cherchait à se rendre compte de ce qui se passait malgré l'obscurité.

Le docteur Trevelyan lui répondit en nommant les personnes qui l'accompagnait.

– Allons, allons, c'est bien, dit enfin la voix. Vous pouvez monter et je suis désolé de vous avoir ennuyé de toutes ces précautions.

Il ralluma, tout en parlant, le gaz de l'escalier à la lueur duquel nous vîmes un homme étrange dont l'aspect aussi bien que la voix prouvaient un déséquilibré nerveux. Il était très corpulent, et avait dû l'être plus encore à en juger par la peau de son visage qui, toute ridée, formait des plis aussi accusés que les babines d'un limier. Il avait l'air maladif et ses cheveux grisonnants se

dressaient sur sa tête, tant son émotion était grande. Il tenait à la main un pistolet, mais il le remit dans sa poche en nous voyant approcher.

– Bonsoir, monsieur Holmes, dit-il. Je suis ravi de vous voir, car personne n'a jamais eu plus grand besoin de vos conseils que moi en ce moment. Je suppose que le docteur Trevelyan vous a mis au courant de cette singulière intrusion dans ma chambre ?

– Parfaitement, répondit Holmes ; qui sont ces deux hommes et pourquoi ont-ils envie de vous molester ?

– Ceci, répondit mon pensionnaire nerveusement, est bien difficile à dire et ce n'est pas de moi, je suppose, que vous attendez des explications à ce sujet ?

– Est-ce parce que vous ne savez rien ?

– Venez par ici, je vous prie, et donnez-vous la peine d'entrer.

Il nous conduisit vers sa chambre à coucher qui était vaste et bien meublée.

– Vous voyez cela ? dit-il en désignant une

grande boîte noire placée au pied de son lit. Je n'ai jamais été très riche, monsieur Holmes, je n'ai jamais pu faire qu'un placement dans ma vie, comme, du reste, le docteur Trevelyan peut vous le dire. Je n'ai aucune confiance dans les banquiers ; entre nous, le peu que je possède est dans cette boîte ; aussi, vous comprenez quelle peut être mon émotion quand des étrangers s'introduisent dans ma chambre.

Holmes regarda Blessington de son air inquisiteur et hocha la tête.

– Je ne puis pas vous donner de conseils si vous cherchez à me tromper, dit-il.

– Mais je vous ai dit toute la vérité.

Holmes fit demi-tour avec un geste de dégoût.

– Bonsoir, docteur Trevelyan, dit-il.

– Et vous ne me donnez pas de conseils ? dit Blessington d'une voix rauque.

– Tout ce que j'ai à vous recommander est de dire la vérité.

Une minute après nous étions dans la rue nous dirigeant vers notre logis. Nous avions déjà

traversé Oxford Street, et nous étions à moitié chemin de Harley Street que mon compagnon ne m'avait pas adressé la pétrole,

– Je regrette de vous avoir dérangé pour semblable stupidité, Watson, me dit-il enfin. C'est un cas intéressant, mais qu'il faut approfondir.

– J'avoue que je n'y comprends rien.

– En somme, il est parfaitement clair que deux hommes au moins, peut-être trois et plus, ont une raison particulière pour arriver jusqu'à Blessington. Je reste persuadé que, dans les deux cas, le jeune homme a pénétré dans la chambre de Blessington pendant que son complice, par un truc habile, occupait l'attention du docteur.

– Et la catalepsie ?

– Une pure fumisterie, Watson ; mais je me garderai bien de le dire à notre spécialiste. C'est une maladie très facile à imiter. J'en ai fait l'expérience moi-même plus d'une fois.

– Eh bien ?

– Par un pur effet du hasard, Blessington était

sorti ces deux fois. Si les malfaiteurs ont choisi une heure aussi indue, c'était évidemment parce qu'ils avaient la certitude de ne trouver aucun autre client dans le salon d'attente. Mais, il se trouva que cette heure coïncidait avec la promenade habituelle de Blessington, preuve absolue qu'ils ne connaissaient pas ses habitudes. Si le vol avait été leur mobile, ils auraient cherché à s'approprier le magot ; mais j'ai la prétention de lire dans les yeux d'un homme s'il a peur pour sa peau. Il est de plus admissible que cet individu puisse avoir deux ennemis aussi acharnés que ceux-ci le paraissent, sans même s'en douter. Je suis persuadé qu'il connaît ces deux hommes, mais que, pour des raisons spéciales, il ne peut pas l'avouer. Il est très possible que demain il se montre d'une humeur plus communicative.

– Il y a bien, insinuai-je, une autre alternative un peu grotesque peut-être, mais qui pourtant s'explique. Toute cette histoire du Russe cataleptique et de son fils n'est-elle pas une pure invention du docteur Trevelyan, qui, pour des motifs personnels, serait entré dans la chambre de

Blessington ?

À la lueur du gaz, j'entrevis un sourire narquois sur le visage de Holmes.

– Mon cher, reprit-il, j'avais bien admis tout d'abord cette solution, mais j'ai dû vite me rallier au récit du docteur ; le jeune homme a laissé des empreintes si marquées sur le tapis de l'escalier, que je n'ai plus eu besoin de relever celles qui se trouvaient dans la chambre. Quand je vous aurai dit que ses souliers avaient des bouts carrés au lieu d'être pointus comme ceux de Blessington, et qu'ils avaient un pouce un tiers de plus que ceux du docteur, vous admettrez comme moi qu'il n'y a plus de doute sur l'individualité. Il nous faut aller nous reposer maintenant, car je suis bien persuadé qu'il y aura du nouveau demain matin à Brook Street.

La prédiction de Sherlock Holmes ne tarda pas à se réaliser, et sous forme de drame. À 7 heures et demie, le lendemain matin, je me réveillai au petit jour et vis mon ami en robe de chambre au pied de mon lit.

– Le coupé nous attend, Watson, me dit-il.

– Qu'y a-t-il donc ?

– L'histoire de Brook Street !

– Quoi de nouveau ?

– C'est tragique, mais embrouillé, dit-il en relevant le store. Lisez ces lignes écrites sur une feuille de carnet et griffonnées au crayon. « Pour l'amour de Dieu, venez sur l'heure. » Notre ami Trevelyan ne savait plus où donner de la tête quand il a écrit ceci. Allons, venez, c'est urgent.

Un quart d'heure après, nous étions chez le docteur. Il bondit au-devant de nous, l'air terrifié :

– Ah ! quelle affaire, cria-t-il en portant les mains à ses tempes.

– Eh bien, quoi ?

– Blessington s'est suicidé.

Holmes sifflota.

– Oui, il s'est pendu pendant la nuit.

Nous suivîmes le docteur dans son salon d'attente.

– Je ne sais vraiment plus où j'en suis ; la

police est déjà en haut, j'en perds la tête.

– Quand avez-vous découvert le suicide ?

– Tous les matins on apportait une tasse de thé à mon pensionnaire. Aujourd'hui quand la servante entra vers 7 heures, elle trouva le malheureux pendu au milieu de la chambre. Il avait attaché la corde au crochet de la suspension, et était monté sur le coffre qu'il vous avait montré hier pour, de là, se laisser retomber de toute sa hauteur.

Holmes resta un instant silencieux.

– Avec votre permission, dit-il, je vais aller voir moi-même ce qui s'est passé.

Nous montâmes tous deux au premier étage, suivis du docteur. Un affreux spectacle s'offrit à nos regards en entrant dans la chambre. Je vous ai parlé de l'impression de flaccidité que m'avait produite Blessington. À cet instant, suspendu à un crochet, il nous fit un effet atroce ; son aspect n'avait plus rien d'humain. Son cou s'était allongé et ressemblait à celui d'un poulet plumé, ce qui, par contraste, donnait à tout son corps un

aspect plus déformé et plus hideux encore. Il était vêtu d'une longue chemise de nuit, d'où dépassaient ses chevilles et ses pieds disgracieux. À côté de lui, un inspecteur de police, fort élégant, prenait des notes sur son calepin.

– Ah ! monsieur Holmes, dit-il cordialement en voyant entrer mon ami ; je suis ravi de vous voir.

– Bonjour, Lanner, répondit Holmes. Je pense que vous ne me prendrez pas pour un intrus. Avez-vous entendu parler des circonstances qui ont amené ce drame ?

– Oui, quelque peu.

– Vous êtes-vous formé une opinion ?

– Il me semble que cet homme a été frappé de folie à la suite d'une frayeur. Le lit porte l'empreinte de son corps ; donc il y a couché. C'est, vous le savez, vers cinq heures du matin qu'on se suicide d'habitude. Il a dû se pendre à cette heure-là et cela semble avoir été prémédité.

– À en juger par la rigidité des muscles, ajoutai-je, il doit y avoir trois heures qu'il est

mort.

– Avez-vous constaté quoi que ce soit de particulier dans la chambre ? demanda Holmes.

– J'ai trouvé un tournevis et quelques vis sur la table de toilette. Il a dû fumer beaucoup pendant la nuit, car j'ai ramassé quatre bouts de cigares dans le foyer.

– Ha ! ha ! dit Holmes. Avez-vous trouvé son porte-cigare ?

– Non ; je ne l'ai pas vu.

– Sa boîte à cigares alors ?

– Oui, elle était dans la poche de sa veste.

Holmes l'ouvrit et porta à son nez le cigare unique qui s'y trouvait.

– Ceci est un Havane, les autres sont des cigares d'une espèce particulière importés par les Hollandais de leurs colonies des Indes orientales. Ils sont généralement entourés de paille et sont plus minces, par rapport à leur longueur, que ceux d'aucune autre marque.

Il ramassa les quatre bouts et les examina à la

loupe.

– En voici deux qui ont été fumés dans un porte-cigare ; les deux autres, pas ; deux ont été coupés avec un couteau mal aiguisé, les deux autres ont été mordus par d'excellentes dents. Ce n'est pas un suicide, monsieur Lander ; c'est tout bonnement un meurtre prémédité et commis de sang-froid.

– Impossible ! s'écria l'inspecteur.

– Et pourquoi ?

– Qui donc aurait été assez bête pour choisir ce mode d'assassinat.

– C'est ce qu'il nous faut découvrir.

– Par où se seraient introduits les assassins ?

– Par la porte d'entrée.

– La barre était intacte ce matin.

– Alors, on a remis la barre derrière eux.

– Comment le savez-vous ?

– J'ai vu leurs traces ; donnez-moi un instant et je serai bientôt à même de vous renseigner.

Il se dirigea vers la porte dont il fit fonctionner la serrure, l'examinant avec la plus grande attention. Il retira la clef et la regarda de près ; puis il inspecta le lit, le tapis, les chaises, le manteau de la cheminée, le corps du défunt, la corde et parut enfin satisfait de cet examen.

L'inspecteur et moi, nous l'aidâmes ensuite à détacher le corps du pendu et à le recouvrir respectueusement d'un drap.

– Que dites-vous de la corde ? demanda-t-il.

– Elle provient de ce rouleau, dit le docteur Trevelyan en retirant un gros paquet de cordes de dessous le lit. Blessington avait une peur terrible du feu et gardait toujours à sa portée du cordage pour pouvoir s'enfuir par la fenêtre dans le cas où le feu aurait envahi l'escalier.

– Cela a dû épargner de la peine à ces gens-là, dit Holmes pensivement. En somme, les faits en eux-mêmes sont très simples : ou je me trompe fort ou je vous en donnerai l'explication dans la journée. Je prends la photographie de Blessington que je vois là, sur la cheminée ; elle pourra me servir au cours de mon enquête.

– Mais, vous ne nous avez rien dit ! s'écria le docteur.

– Il est bien évident, dit Holmes, qu'il y a trois complices : le jeune homme, le vieillard et un troisième dont je n'ai pas encore établi l'identité. Les deux premiers, vous l'avez deviné sans peine, ce sont le soi-disant Russe et son fils ; nous avons leur signalement. Un complice a dû les introduire dans la maison, et si vous me permettez de vous donner mon avis, monsieur l'inspecteur, vous arrêterez le groom qui est, paraît-il, depuis peu de temps au service du docteur.

– On ne peut le retrouver, ce petit drôle, dit le Dr Trevelyan, la fille de chambre et la cuisinière sont à sa recherche.

Holmes haussa les épaules.

– Il a sûrement joué un rôle important dans ce drame : les trois hommes ont gravi l'escalier sur la pointe du pied : le plus âgé en tête, le jeune homme ensuite et l'inconnu fermant la marche.

– Mon cher Holmes ! m'écriai-je.

– Oh ! il n'y a pas à s'y tromper. J'ai eu la chance de pouvoir étudier minutieusement les empreintes hier soir. Les trois individus montèrent donc jusqu'à la chambre de Blessington dont ils trouvèrent la porte fermée à clef et ils forcèrent la serrure avec un fil de fer. Même sans loupe vous pouvez vous en convaincre par les éraflures de la garde de la serrure, là où l'effort a porté.

En entrant dans la chambre, le premier assaillant a dû bâillonner M. Blessington. Il peut se faire qu'il ait été endormi, ou bien si complètement paralysé par la terreur qu'il n'ait pu crier. Mais les murs étant très épais, il est admissible que, même s'il a pu crier, il n'ait pas été entendu.

Après s'être assurés de sa personne, ils ont dû tenir conseil, simulant en quelque sorte un tribunal judiciaire ; la séance aura duré quelque temps, et c'est alors qu'ils auront fumé les cigares. Le plus âgé des trois était assis dans le fauteuil en osier : c'est lui qui s'est servi du porte-cigare ; le plus jeune était un peu plus loin

et il a frappé contre la commode pour faire tomber sa cendre.

Le troisième compagnon allait et venait dans la chambre ; quant à Blessington, je crois qu'il était assis tout droit sur son lit ; mais je ne puis l'affirmer d'une manière positive. Enfin, ils ont pris Blessington et l'ont pendu. Le coup était si bien prémédité qu'ils ont eu soin, d'après moi, d'apporter un bloc de bois et une poulie pour en faire une potence : le tournevis et ces quelques vis devaient fixer l'appareil mais, en voyant le crochet, ils ont simplifié la besogne. Leur opération finie, ils sont sortis, et la porte a été refermée sur eux par leur complice.

Nous avions tous écouté avec le plus vif intérêt le compte rendu de cette nuit dramatique, compte rendu établi par Holmes d'après des signes si subtiles et si minutieux, que même après ses explications nous ne suivions que de loin son raisonnement. L'inspecteur partit au plus vite pour se lancer sur les traces du groom disparu ; Holmes et moi nous retournâmes à Baker Street pour déjeuner.

– Je serai de retour vers trois heures, me dit-il, quand il eut fini son repas ; l'inspecteur et le docteur doivent venir me trouver ici à cette heure-là, et j'espère qu'à ce moment j'aurai éclairci les derniers points obscurs de cette affaire.

Nos visiteurs arrivèrent, en effet, à l'heure fixée, mais mon ami ne nous rejoignit qu'à trois heures trois quarts. À l'expression de son visage, je compris que tout avait marché selon ses désirs.

– Quoi de nouveau, inspecteur !

– Nous tenons le gamin.

– Parfait ! moi, j'ai les hommes.

– Comment, ils sont pris ? nous écriâmes-nous en chœur.

– Dans tous les cas, j'ai leur identité. Comme je le pensais, ce soi-disant Blessington aussi bien que ses assaillants, sont parfaitement connus de la police centrale. Le nom véritable de ces derniers est Biddle, Hayward et Moffat.

– La bande de la banque Worthingdon, s'écria l'inspecteur.

– C’est cela même, répondit Holmes.

– Alors Blessington n’est autre que Sutton.

– Parfaitement.

– C’est clair comme de l’eau de roche, dit l’inspecteur.

Trevelyan et moi, nous nous regardâmes tout ébahis.

– Vous vous rappelez certainement l’affaire de la banque Worthingdon, dit Holmes : Cinq hommes y figurèrent ; ces quatre-là et un autre, nommé Cartwright. Tobin, le gardien, fut assassiné ; les voleurs prirent la fuite avec sept mille livres sterling ; cela se passait en 1875 ; ils furent tous les cinq arrêtés, mais on ne trouva pas de preuves assez fortes contre eux. Ce Blessington ou Sutton, qui était le plus redoutable de la bande, devint leur dénonciateur. Sur son témoignage, Cartwright, fut pendu et les trois autres furent condamnés chacun à quinze ans de réclusion.

Quand ils furent libérés, l’autre jour, et cela arriva quelques années avant le terme fixé, ils

s'associèrent dans le but de pourchasser le traître et de venger la mort de leur camarade. Ils ont essayé deux fois et sans succès d'arriver jusqu'à lui ; la troisième fois, vous le voyez, ils ont réussi. Y a-t-il maintenant autre chose à expliquer, docteur Trevelyan ?

– Je crois que vous avez absolument tout expliqué, dit le docteur. Certainement le jour où il me parut si troublé, fut celui où les journaux annoncèrent leur mise en liberté.

– Assurément ; et, quand il parlait de vols, c'était tout simplement pour détourner les soupçons.

– Mais pourquoi ne pouvait-il pas vous dire qu'il était menacé ?

– Connaissant, cher monsieur, le caractère vindicatif de ses anciens complices, il espérait pouvoir cacher sa propre identité à tout le monde, et cela le plus longtemps possible. Son secret n'était pas avouable et il ne pouvait se décider à le divulguer. Pourtant, tout gredin qu'il était, il se trouvait protégé par la loi anglaise. Vous voyez toutefois, inspecteur, que cette protection peut

faire défaut, et que la justice reprend alors ses droits.

Tels furent les singuliers événements qui se rattachent au malade pensionnaire et au docteur de Brook Street. La police n'a jamais pu retrouver la trace des trois meurtriers. On croit à Scotland Yard qu'ils étaient parmi les passagers de l'infortuné vapeur *Norah-Creina*, qui se perdit corps et biens, il y a quelques années, sur les côtes de Portugal un peu au nord d'Oporto. On poursuivit le jeune groom, mais le manque de preuves le fit relâcher, et le mystère de Brook Street, comme on l'appelait, est aujourd'hui pour la première fois livré à la publicité.

VII

Le problème final

C'est avec une profonde tristesse que je consacre ces dernières pages au souvenir de mon ami Sherlock Holmes, dont les facultés si exceptionnelles ont inspiré tous mes récits.

Je me suis donné pour tâche de dévoiler au public les faits vraiment extraordinaires auxquels je me suis trouvé mêlé, depuis l'époque où un hasard particulier nous a réunis autour d'*Une Étude de rouge*, jusqu'au moment où mon ami a dû intervenir dans l'affaire du *Traité naval*. Je tiens à faire remarquer en passant que cette intervention a évité sans aucun doute des complications internationales très menaçantes. Je sens que mon œuvre est imparfaite, incohérente même ; j'avais la ferme intention de ne pas la poursuivre, et de passer sous silence l'événement

qui a créé dans ma vie un vide si grand, qu'au bout de deux années il n'est pas encore comblé. Mais les lettres publiées récemment, lettres dans lesquelles le colonel James Moriarty défend la mémoire de son frère, m'ont forcé à rompre le silence, et je me vois obligé d'exposer au public les faits tels qu'ils se sont passés. Je suis, d'ailleurs, seul à connaître la vérité absolue ; il n'y a, du reste, plus rien à ménager : l'heure de parler est venue.

Je crois pouvoir affirmer que les faits n'ont été connus que par trois organes : le *Journal de Genève* du 6 mai 1891, une dépêche Reuter reproduite dans les journaux anglais du 7 mai, et enfin les lettres toutes récentes auxquelles je viens de faire allusion. Les deux premières de ces relations étaient très succinctes ; quant à la dernière, elle dénaturait complètement l'événement. Je vais le prouver, car il appartient à moi seul de révéler à l'opinion publique les incidents véridiques et réels survenus entre le professeur Moriarty et M. Sherlock Holmes.

Vous vous souvenez peut-être qu'après mon

mariage et mes débuts comme médecin civil, l'intimité qui avait jusque-là existé entre Holmes et moi s'était sensiblement refroidie. Il venait encore me voir, de temps à autre, quand il avait besoin d'un compagnon pour ses enquêtes, mais ces occasions devenaient de plus en plus rares, et, en 1890, il ne s'en présenta, à ma souvenance, que trois.

Pendant l'hiver de cette même année et au début du printemps de 1891, j'appris par les journaux que le gouvernement français avait chargé mon ami d'une mission de la plus haute importance ; les deux lettres que Holmes m'adressa de Narbonne et de Nîmes me firent supposer que son séjour en France serait de longue durée. Aussi fus-je très surpris de le voir entrer, le 24 avril au soir, dans mon cabinet de consultation. Je m'aperçus immédiatement qu'il était plus pâle et plus maigre que de coutume.

– Oui, dit-il, répondant à mon regard étonné plutôt qu'à mes paroles, je ne me suis guère ménagé ces temps-ci, j'ai été surchargé de besogne. Verriez-vous un inconvénient à ce que

je ferme vos volets ?

La pièce n'était éclairée que par la lampe placée sur la table où je lisais. Holmes longea le mur jusqu'à la fenêtre, et, tirant les volets d'un mouvement brusque, les ferma au verrou.

– Vous avez peur, demandai-je.

– Eh bien, oui.

– Peur de quoi ?

– De fusils à vent.

– Mon cher Holmes, que voulez-vous dire ?

– Je pense que vous me connaissez assez, mon cher Watson, pour savoir que je ne suis pas un névrosé, mais j'estime que ne pas voir le danger, quand il vous menace, est une preuve de bêtise et non de courage. Donnez-moi donc une allumette.

Il alluma une cigarette et aspira quelques bouffées qui semblèrent calmer ses nerfs.

– Excusez-moi d'être venu tard et ne m'en veuillez pas non plus si, tout à l'heure en vous quittant, vous me voyez sauter par-dessus le mur au fond du jardin.

– Mais que signifie tout cela ?

Il étendit la main, et, à la clarté de la lampe, j'aperçus deux phalanges de ses doigts broyées et saignantes.

– Vous reconnaîtrez que je n'exagère rien, dit-il en souriant ; j'ai eu cependant de la chance dans mon malheur, car l'objet qui m'a atteint aurait pu me briser la main. M^me^ Walson est-elle ici ?

– Non, elle est en visite chez des amis.

– Alors, vous êtes seul ?

– Oui.

– Eh bien ! dans ce cas, je n'ai plus aucun scrupule à vous demander de venir avec moi sur le continent pour huit jours.

– Et où irons-nous ?

– Oh ! peu importe.

Tout ceci devenait de plus en plus étrange. Holmes n'était pas homme à s'absenter sans un motif grave ; la pâleur de son visage, la lassitude qui se peignait sur ses traits m'indiquaient assez

que ses nerfs étaient au paroxysme de leur tension. Il lut mon étonnement dans mes yeux ; joignant les doigts, il appuya ses coudes sur ses genoux et m'expliqua la situation.

– Vous n'avez sans doute jamais entendu parler du professeur Moriarty ? me dit-il.

– Non, jamais.

– Voilà précisément le côté merveilleux de l'affaire, s'écria-t-il. Cet homme remplit Londres de ses exploits sans que personne ne s'en doute. Aussi tient-il le record du crime. Je vous jure, Watson, que si je pouvais mettre la main sur sa personne et délivrer la société de sa triste présence, j'estimerais avoir atteint l'apogée de ma carrière, et je rentrerais volontiers dans le calme. Entre nous, les dernières affaires auxquelles j'ai été mêlé et les services que j'ai eu l'occasion de rendre à la famille royale de Suède, comme à la République française, me valent une très belle situation ; je puis maintenant satisfaire mes goûts paisibles, vivre de mes rentes en me consacrant tout entier à mes études de chimie. Mais, mon cher Watson, il m'est impossible de

rester assis dans mon fauteuil tant qu'un bandit, comme le professeur Moriarty, se promène librement dans les rues de Londres, sans être inquiété.

– Mais qu'a-t-il donc fait ?

– Sa carrière a été des plus extraordinaires. Homme bien né, il a reçu une excellente éducation ; il est doué de facultés très spéciales pour les mathématiques. À l'âge de vingt et un ans, il publiait sur le binôme de Newton un traité qui eut un retentissement universel, et qui lui valut la chaire de mathématiques dans une de nos universités secondaires ; il semblait donc avoir un bel avenir devant lui. Il portait malheureusement dans le sang et par atavisme les instincts les plus vicieux qui, loin de s'atténuer, ne firent que se développer ; ses déplorables instincts, servis par ses puissantes facultés mentales, firent de lui un être essentiellement dangereux. Dans la ville universitaire même, de fâcheuses rumeurs commencèrent à circuler sur son compte ; il dut finalement renoncer à sa chaire et gagner Londres où il devint préparateur pour l'école militaire.

Voilà ce qu'on en connaît dans le public ; mais il me reste à vous apprendre ce que je suis seul à avoir découvert. Comme vous le savez, Watson, personne n'a pénétré mieux que moi dans l'élite du monde criminel de Londres ; or, je me suis depuis longtemps convaincu qu'il existe derrière le malfaiteur une puissance occulte, une sorte de force merveilleusement combinée qui, toujours, contrecarre la loi et couvre le coupable de son bouclier. Maintes fois dans les cas les plus variés : faux, vols, meurtres, j'ai senti la présence de cette force, j'ai suivi son action dans bien des crimes demeurés inconnus et pour lesquels je n'avais pas été personnellement consulté. Pendant des années j'ai cherché à percer le mystère, et je suis enfin arrivé à trouver une piste que j'ai suivie à travers mille détours ; cette piste vient de me faire aboutir à l'ex-professeur Moriarty, le célèbre mathématicien.

Il est, mon cher Watson, le Napoléon du crime ; pour moi, il personnifie l'instigateur de la moitié des forfaits commis dans cette capitale, et de presque tous ceux qui restent impunis. C'est un génie, un philosophe, un grand penseur ; il a

un cerveau merveilleusement organisé. Il reste immobile comme l'araignée au centre de sa toile, mais cette toile a mille ramifications, et il perçoit les vibrations de chacun des fils. Il fait peu de chose par lui-même, il ne trace que les plans d'opération pour ses agents aussi nombreux qu'admirablement dressés. Y a-t-il un crime à commettre, un papier à subtiliser, une maison à piller, un homme à faire disparaître, le professeur en est informé ; il combine l'attaque et le crime s'accomplit aussitôt. Il peut se faire que l'exécuteur du coup soit pris : dans ce cas, il est pourvu largement à sa caution et à sa défense, mais le pouvoir central dont relevait cet agent ne se voit jamais atteint, ni même soupçonné. C'est cette organisation, mon cher Watson, que j'ai dépistée : pour la découvrir et la ruiner, j'ai dû déployer toute mon énergie.

Le professeur s'était entouré d'une garde habilement choisie et contre laquelle tous les efforts échouaient. Je n'arrivais jamais à fournir des preuves suffisantes pour faire condamner mon homme en justice. Vous connaissez mes facultés, mon cher ami ; eh bien ! au bout de trois

mois, je dus reconnaître que j'avais dans la personne de mon antagoniste sinon un maître, du moins un égal.

L'horreur que m'inspiraient ses crimes disparaissait devant l'admiration, que provoquait en moi son habileté. Seulement il fit un faux pas (bien léger, il est vrai), mais ce faux pas constituait une faute grave, au moment même où je le serrais de près. L'occasion était belle, je la saisis, et commençai aussitôt à tendre mon filet autour de lui. Les mailles de ce filet vont bientôt se fermer. Dans trois jours, c'est-à-dire lundi prochain, le fruit sera bon à cueillir, et le professeur avec toute sa bande sera entre les mains de la police. À ce moment, nous assisterons au plus grand procès criminel du siècle, et nous aurons la clé de plus de quarante affaires restées mystérieuses. Mais vous comprenez que si nous nous pressons trop, ils nous glisseront entre les mains, même à la dernière minute.

Mon rêve était d'arriver à mon but sans donner l'éveil au professeur Moriarty.

Malheureusement il est trop malin pour que quelque chose lui échappe. Il a suivi chaque mouvement que je faisais pour l'enserrer dans mes mailles ; maintes fois il a cherché à m'échapper, je l'ai toujours ressaisi. Cette lutte audacieuse, si je vous en narrais les détails, mon cher Watson, prendrait place parmi les épopées les plus brillantes des annales des détectives. J'ai dû faire feu de toutes pièces, déployer tout mon talent, mais aussi je n'avais jamais rencontré un semblable adversaire. Dès qu'il me portait un coup violent, je le parais aussitôt. Ce matin j'avais pris mes dernières dispositions : il ne me fallait plus que trois jours pour mener l'affaire à bonne fin. J'y réfléchissais dans ma chambre, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit et livra passage... au professeur Moriarty lui-même.

J'ai les nerfs solides, vous le savez, et pourtant j'éprouvai un frisson en voyant devant moi l'homme dont la pensée me hantait depuis si longtemps. Je le connaissais parfaitement : grand, mince, avec un front bombé très proéminent et des yeux profondément enfoncés ; il a un visage blafard et complètement rasé qui lui donne

l'apparence d'un ascète, tout en lui conservant la physionomie d'un professeur. Ses épaules sont voûtées par l'étude, et sa tête penchée en avant oscille de droite et de gauche à la manière des reptiles. Ses yeux ridés se fixèrent sur moi avec curiosité.

« – Votre développement frontal est moins fort que je ne le croyais, me dit-il. Vous avez la mauvaise habitude de porter des armes chargées dans la poche de votre robe de chambre. »

Dès son entrée j'avais compris que ma situation devenait critique. Il me fallait à tout prix arriver à lui imposer silence. Sans perdre un instant, j'avais fait passer mon revolver de mon tiroir dans ma poche, le dissimulant de mon mieux sous mes vêtements. Me voyant découvert, je plaçai l'arme en évidence sur la table. Il continua à sourire et cligna de l'œil, mais avec une expression telle que je me félicitai d'avoir cette arme à portée de ma main.

« – Vous ne me connaissez évidemment pas, dit-il.

« – Je vous connais, au contraire,

parfaitement, répondis-je. Veuillez prendre une chaise, j'ai cinq minutes à vous donner si vous avez à me parler.

« – Vous avez déjà eu l'intuition de ce que j'ai à vous dire.

« – Il est alors probable que vous devinez ma réponse.

« – Êtes-vous prêt ?

« – Absolument.

Il porta la main à sa poche pendant que je saisissais mon pistolet sur la table. Mais il ouvrit simplement un agenda sur lequel étaient griffonnées quelques dates.

– Vous vous êtes trouvé sur mon chemin le 4 janvier, dit-il. Le 23, vous m'avez gêné ; vers le milieu de février, vous m'avez causé un tort sérieux ; à la fin de mars, vous avez complètement bouleversé mes plans. Et maintenant, à la fin d'avril, votre continuelle persécution attente à ma liberté. La situation est intenable.

« – Avez-vous une proposition à me faire ?

demandai-je.

« – Oui, je vous prie de vous arrêter, monsieur Holmes, répondit-il en hochant la tête. Vous ferez bien de vous en tenir là.

« – Pas avant lundi, en tout cas, répliquai-je.

« – C'est bon, c'est bon, reprit-il. Un homme de votre intelligence doit comprendre qu'il n'y a qu'une seule manière d'en finir : c'est de vous retirer. Vous avez poussé les choses à un tel point qu'il ne vous reste plus que cette ressource-là. Je vous avoue que l'habileté dont vous avez fait preuve a été pour moi un vrai régal intellectuel et il me serait réellement pénible d'en arriver à une mesure extrême. Vous souriez, monsieur, je vous assure pourtant que je ne plaisante pas.

« – Je suis par profession habitué au danger, répondis-je.

« – Il n'est pas question de danger, dit-il, mais d'une mort certaine. Non content, de vous attaquer à un seul individu, vous vous en prenez à une puissante organisation dont, malgré votre habileté, vous êtes loin de soupçonner l'étendue.

Il faut vous retirer, monsieur Holmes, ou il vous arrivera malheur.

« – Le charme de votre conversation, dis-je en me levant, me fait négliger une importante affaire qui m'attend ailleurs.

Il se leva aussi et me regarda en silence, puis, hochant la tête tristement :

« – Enfin, enfin, dit-il, c'est fâcheux. J'ai pourtant conscience de vous donner un avertissement suffisant : je connais par le menu votre plan d'attaque ; il vous est impossible de l'exécuter avant lundi. Vous me provoquez en duel, monsieur Holmes, et vous espérez me voir sur le banc des accusés ; détrompez-vous, vous ne m'y verrez jamais. Vous pensez avoir le dessus ? Vous vous faites illusion. Si vous êtes assez habile pour me perdre, croyez bien que je vous réserve le même sort.

« – Vous m'avez fait plus d'un compliment, monsieur Moriarty, dis-je. À mon tour, je vous affirme que si j'étais certain de vous perdre, je n'hésiterais pas à me sacrifier et cela dans l'intérêt général.

« – Je puis vous promettre que c'est vous qui succomberez et non pas moi », répondit-il d'un ton bourru.

Puis il me tourna le dos et se retira en clignant des yeux.

Tel fut, mon cher ami, mon singulier entretien avec le professeur Moriarty. J'avoue que j'en demeurai plus désagréablement impressionné que si j'avais eu affaire à un vulgaire butor, car cette manière de parler, douce et ferme, me révélait une volonté à toute épreuve. Vous me demanderez, n'est-ce pas, pourquoi je ne lance pas la police contre lui ? La raison en est bien simple : j'ai la conviction que le coup sera porté par un de ses agents et cette conviction se base sur des preuves.

– Vous avez donc déjà été attaqué ?

– Mon cher Watson, le professeur Moriarty n'est pas homme à laisser l'herbe croître sous ses pieds. Je suis sorti vers midi pour traiter une affaire dans Oxford Street. Au moment où je tournais le coin de Bentinck Street, pour entrer dans Welbeck Street, un camion attelé de deux

chevaux lancés au grand trot déboucha subitement et me vint droit dessus en un clin d'œil. D'un bond, je sautai sur le refuge ; une seconde de plus j'étais perdu. Le camion enfila la rue Marylebone et disparut aussitôt. Je suivis le trottoir ; mais au moment où je descendais Vere Street une brique détachée d'une toiture vint s'écraser à mes pieds. Je prévins la police et fis faire une perquisition dans la maison ; on trouva sur le toit des ardoises et des briques empilées pour quelque réparation, et on me persuada que le vent avait dû en emporter une. Je savais parfaitement ce qui en était mais je n'avais aucune preuve à fournir. Je pris alors un fiacre et me fis mener chez mon frère à Pall Mall. J'ai passé la journée chez lui, puis je l'ai quitté pour venir ici, et, en route, j'ai été attaqué par un vaurien armé d'un casse-tête. Je l'ai roulé par terre, puis la police l'a coffré, mais je vous réponds qu'on ne trouvera aucune corrélation entre l'individu contre les dents duquel je me suis écorché les doigts, et le professeur de mathématiques qui écrit des *x* sur un tableau noir à dix milles d'ici. Vous comprenez maintenant

pourquoi mon premier mouvement, en entrant ici, a été de fermer vos volets, et pourquoi aussi je vous ai demandé la permission de repartir par une autre porte que celle d'entrée.

J'avais souvent admiré le courage de mon ami, mais jamais autant qu'à cet instant où, assis là devant moi, il récapitulait, avec un calme étonnant, la série des incidents qui avaient failli lui coûter la vie.

– Vous allez passer la nuit ici, dis-je.

– Non, mon cher, je suis un hôte trop dangereux. J'ai dressé mon plan, tout ira bien. L'affaire est si avancée que l'arrestation peut avoir lieu sans ma présence. Mon intervention ne sera utile que pour la condamnation. Il est donc préférable que je m'en aille en attendant que la police agisse : je serais même très heureux si vous pouviez m'accompagner sur le continent.

– J'ai peu de malades en ce moment, répondis-je, et j'ai pour voisin un confrère complaisant. Je serai donc enchanté de vous accompagner.

– Et vous partiriez demain matin ?

– Oui, s'il le faut.

– C'est urgent. Voici mes instructions, veuillez les suivre à la lettre, mon cher Watson, car vous allez jouer avec moi une partie décisive contre le plus habile coquin et le plus puissant syndicat de criminels de l'Europe entière. Écoutez donc attentivement. Vous expédierez ce soir même, par un messager sûr, tous vos bagages à la gare de Victoria, et vous aurez soin de n'y apposer aucune adresse. Demain matin vous ferez chercher un hansom en recommandant à votre homme de ne choisir ni le premier ni le second qui s'offriront à lui. Vous sauterez dans la voiture et vous vous ferez conduire à Lowther Arcade, au bout du Strand, en ayant soin de donner par écrit l'adresse au cocher et en lui recommandant de ne pas la jeter. Préparez à l'avance le prix de votre course, et, dès que la voiture s'arrêtera, traversez rapidement les Arcades, et arrangez-vous de façon à vous trouver à l'autre extrémité à 9 heures 1/4. Vous trouverez là, contre le trottoir, un coupé conduit par un individu vêtu d'un gros pardessus à col liséré de rouge. Vous monterez dedans, et vous gagnerez Victoria, juste à temps

pour prendre l'express continental.

– Où vous retrouverai-je ?

– À la gare, j'ai fait réserver la deuxième voiture de première classe en partant de la tête du train.

– Alors, rendez-vous dans le wagon ?

– Oui.

En vain, je suppliai Holmes de passer la nuit chez moi. Il refusa, craignant sans doute d'attirer des désagréments sur son hôte. Il compléta en quelques mots ses instructions, puis il se leva et descendit avec moi dans le jardin dont il escalada le mur. Il se trouva ainsi dans Mortimer Street, et siffla un hansom qui l'emmena aussitôt.

Le lendemain matin, je me conformai aux instructions de Holmes. Je me procurai une voiture, choisie de manière à déjouer tout complot, et, immédiatement après déjeuner, je me fis conduire à Lowther Arcade que je traversai aussi vite que possible. À l'endroit désigné, je trouvai un coupé conduit par un gros cocher enveloppé dans une pèlerine de couleur sombre ;

je sautai dans la voiture qui partit au grand trot dans la direction de Victoria Station et disparut après m'avoir déposé, sans que le conducteur ait même tourné la tête de mon côté.

Jusque-là tout allait bien. Mes bagages m'attendaient, et je découvris d'autant plus facilement le wagon désigné par Holmes, qu'il était le seul à porter la plaque « loué ». Il n'y avait plus que sept minutes avant le départ du train, et l'absence de Holmes commençait à m'inquiéter sérieusement. Je cherchai vainement à distinguer parmi les groupes de voyageurs et d'amis de ces derniers, la tournure svelte de Holmes. Il n'était pas là. Je perdis quelques minutes à servir d'interprète à un vénérable prêtre italien qui, dans son mauvais anglais, ne pouvait pas arriver à faire comprendre à un employé qu'il voulait enregistrer ses bagages directement pour Paris ; enfin, jetant un dernier regard autour de moi, je regagnai mon wagon. Quelle ne fut pas ma surprise de constater que, malgré la plaque « loué », l'employé y avait introduit le vieil Italien. Inutile de chercher à lui expliquer qu'il était là en intrus : mon italien était aussi piteux

que son anglais. Je me résignai donc à mon sort en haussant les épaules, et je continuai à chercher des yeux mon ami, avec la plus grande inquiétude, redoutant un accident survenu peut-être dans la nuit. Les portières étaient déjà fermées et le coup de sifflet était donné, lorsque j'entendis ces mots derrière moi :

– Mon cher Watson, vous n'avez même pas daigné me dire bonjour.

Je me retournai stupéfait. Le vieux prêtre me regardait en face : ses rides avaient disparu, son nez ne rejoignait plus son menton, la lèvre inférieure n'était plus pendante, les yeux éteints avaient repris leur animation, la taille courbée s'était redressée. Cette apparition ne dura qu'une seconde. L'instant d'après, nouvelle transformation : Holmes venait de s'éclipser aussi rapidement qu'il m'était apparu.

– Grand Dieu ! m'écriai-je, que vous m'avez fait peur !

– Il ne faut négliger aucune précaution, murmura-t-il tout bas. J'ai des raisons de croire qu'ils sont sur nos talons. Tenez, voici Moriarty

en personne.

Le train s'était mis en marche pendant que Holmes parlait ; regardant par la portière, je vis un homme de haute taille qui s'efforçait de fendre la foule et qui agitait la main pour faire signe d'arrêter le train. Mais il était trop tard, le train marchait déjà et quelques secondes après nous étions en dehors de la gare.

– Vous voyez que, malgré toutes nos précautions, nous l'avons échappé belle, me dit Holmes en riant.

Puis, se levant, il se débarrassa de la robe noire et du chapeau qui formaient son déguisement et les enferma dans un sac de voyage.

– Avez-vous lu les journaux du matin, Watson ?

– Non.

– Alors, vous n'avez pas vu ce qui s'est passé dans Baker Street.

– Dans Baker Street ?

– Oui, ils ont mis le feu à notre appartement,

la nuit dernière. Il n'y a pas eu grand mal, du reste.

– Grand Dieu ! Holmes ; c'est affreux.

– Ils ont dû perdre ma piste après l'arrestation de l'homme au casse-tête, sans cela ils ne seraient pas allés me chercher chez moi. D'autre part, ils ont dû vous surveiller puisque Moriarty vient de venir à Victoria. N'avez-vous commis aucune imprudence en chemin ?

– Je me suis exactement conformé à ce que vous m'aviez prescrit.

– Avez-vous trouvé votre coupé ?

– Oui, il m'attendait.

– Avez-vous reconnu votre cocher ?

– Non.

– C'était mon frère Mycroft ; il vaut mieux, dans ces cas-là, ne pas mettre d'étranger dans la confidence. Mais il s'agit maintenant d'adopter une ligne de conduite vis-à-vis de Moriarty.

– Comme ce train est express et qu'il correspond avec le bateau, il me semble que nous

l'avons réellement dépisté.

– Mon cher Watson, vous ne semblez pas avoir mesuré la portée de mes paroles, lorsque je vous affirmais que cet homme est intellectuellement mon égal. Vous pensez bien que si j'étais lancé à sa poursuite, je ne me laisserais pas arrêter par un si faible obstacle. Lui en fera autant.

– Que va-t-il inventer alors ?

– Ce que j'inventerais à sa place. Pourquoi donc ?

– Il commandera un train spécial.

– Mais il est trop tard.

– Nullement. Notre train s'arrête à Cantorbery, puis, il y a toujours au moins un quart d'heure d'intervalle entre l'arrivée du train et le départ du bateau. C'est là qu'il nous rejoindra.

– On dirait, vraiment, que nous sommes des criminels poursuivis. Faisons-le arrêter à son arrivée.

– Ce serait anéantir le travail de trois mois entiers. Nous prendrions, j'en conviens, le gros

poisson, la pièce de résistance, mais le fretin s'échapperait du filet. Lundi, nous les tiendrons tous. Il ne faut donc pas songer pour l'instant à une arrestation.

– Que décider alors ?

– Nous quitterons le train à Cantorbery.

– Et puis ?

– Eh bien ! là, nous changerons de direction et nous filerons sur Newhaven, pour débarquer à Dieppe. Moriarty agira encore comme j'agirais à sa place, il ira à Paris, reconnaîtra nos bagages et attendra deux jours à la consigne. Pendant ce temps, nous nous offrirons deux sacs de nuit en toile canevas, et nous nous procurerons les vêtements nécessaires dans les manufactures des pays que nous traverserons ; ainsi, nous cheminerons tranquillement vers la Suisse via Luxembourg et Bâle.

Je suis trop bon voyageur pour me laisser troubler par la perte de mes bagages ; j'avoue pourtant que j'étais vexé à l'idée de baisser pavillon et de fuir devant un pareil chenapan.

Évidemment Holmes voyait plus clair que moi dans la situation. Donc à Cantorbery nous descendîmes : il n'y avait pas de train pour Newhaven avant une heure.

Je regardais tristement disparaître le fourgon qui emportait ma garde-robe, lorsque Holmes, me tirant par la manche, me montra la voie ferrée.

– Tenez déjà, dit-il, voyez-vous là-bas ?

Au loin, au milieu des bois de Kentish, on apercevait une légère colonne de fumée. Une minute plus tard, nous vîmes apparaître, sur la courbe qui aboutit à la gare, une locomotive et un wagon. Nous n'eûmes que le temps de nous dissimuler derrière une pile de bagages, pendant que la locomotive passait à toute vitesse en grinçant, mugissant et projetant une forte bouffée d'air chaud.

– Le voilà qui passe, dit Holmes, au moment où le wagon franchissait l'aiguille. Vous la voyez, notre homme vient de manquer de perspicacité. Il n'a pas su prévoir ce que nous ferions ; autrement, il eût agi en conséquence.

– Qu'aurait-il fait s'il nous avait rejoints ?

– Tout son possible pour m'assassiner, mais nous étions à deux de jeu. Maintenant que me conseillez-vous ? Faut-il déjeuner ici, quoiqu'il soit bien tôt, ou nous exposerons-nous à subir les tortures de la faim jusqu'à Newhaven ?

Nous continuâmes notre voyage sur Bruxelles, où nous passâmes deux jours avant de nous diriger sur Strasbourg. Dès le lundi matin, Holmes avait télégraphié à la police de Londres, et, le soir même, nous trouvâmes une réponse qui nous attendait à l'hôtel. Holmes la déchira fiévreusement, et la lança dans la cheminée avec un juron.

– J'aurais dû m'en douter, gémit-il. Il leur a échappé.

– Moriarty ?

– Ils ont mis la main sur toute la bande, lui seul excepté. Il leur a glissé entre les mains. Naturellement, après mon départ, il ne s'est trouvé personne pour lui tenir tête ; je croyais bien pourtant avoir mis tous les atouts de leur

côté. Croyez-moi, Watson, retournez en Angleterre.

– Pourquoi ?

– Parce que je deviens un compagnon de voyage dangereux. Cet homme joue son dernier atout ; il est perdu s'il rentre à Londres. Si j'ai bien vu clair dans son jeu, il va exercer sa vengeance sur moi, il me l'a promis dans le court entretien que nous avons eu ensemble et je ne doute pas qu'il tienne parole. Pour arriver à ses fins, il fera feu de tout bois et déploiera toute son énergie. Je vous conseille donc de retourner à vos affaires.

Une telle proposition n'était pas acceptable pour un vieux soldat et un fidèle ami comme moi... Nous discutâmes la question pendant une demi-heure dans le buffet de Strasbourg, et le soir nous continuions notre voyage sur Genève.

Une semaine durant, nous remontâmes la ravissante vallée du Rhône, puis, bifurquant à Lenk, nous passâmes le col de la Gemmi tout couvert de neige pour descendre sur Meiringen, via Interlaken. Ce fut une excursion charmante :

au-dessous de nous, la riante verdure du printemps ; au-dessus de nos têtes, la virginale blancheur de l'hiver ; mais rien ne pouvait dissiper le nuage qui pesait sur Holmes. Je lisais dans ses yeux une préoccupation constante. En traversant les paisibles villages des Alpes, comme dans les sentiers les plus solitaires de la montagne, je le voyais scruter le visage des passants ; il semblait convaincu que, nulle part, nous ne pourrions échapper au danger qui nous menaçait.

Je me rappelle qu'un jour, en traversant la Gemmi, nous côtoyons le mélancolique lac de Dauben. Tout à coup un rocher se détacha du flanc de la montagne à notre droite et roula derrière nous jusque dans l'eau. En un clin d'œil, Holmes fut au sommet, et, debout sur le point le plus élevé, il fouilla l'horizon dans toutes les directions. Notre guide eut beau nous affirmer qu'au printemps il roulait fréquemment des rochers à cet endroit, Holmes ne répondit pas, mais se contenta de sourire de l'air d'un homme qui voit se réaliser ce qu'il avait prévu.

Et pourtant malgré cette inquiétude, il n'était pas abattu. Au contraire, je ne lui avais jamais vu tant d'entrain. Il me répétait sans cesse qu'il renoncerait volontiers à sa carrière, s'il avait la certitude de délivrer la société du professeur Moriarty.

– Je crois, Watson, pouvoir dire sans me vanter que ma vie n'a pas été inutile. Si je faisais aujourd'hui la révision de mon bilan, je n'aurais rien à me reprocher, car j'ai avantageusement purifié l'air de Londres. Sur plus de mille affaires, j'ai conscience de ne m'être pas égaré une seule fois. Dernièrement, j'ai été tenté de sonder les problèmes fournis par la nature, de préférence à ceux plus compliqués qui résultait de nos conventions sociales. Vos mémoires, Watson, s'arrêteront le jour où je couronnerai ma carrière par la capture ou l'anéantissement du plus dangereux et habile scélérat de l'Europe entière.

J'abrège la fin de ce récit tout en précisant les faits ; quelque pénible que me soit ce sujet je tiens pourtant à n'omettre aucun détail.

Le 3 mai, nous arrivâmes au petit village de Meiringen où nous descendîmes à l'hôtel des Anglais tenu par le vieux Pierre Steiler, homme intelligent, qui avait servi pendant trois ans en qualité de maître d'hôtel à l'hôtel Grosvenor à Londres ; aussi parlait-il l'anglais à merveille. Sur son conseil, nous partîmes le 4 dans l'après-midi pour une excursion dans la montagne jusqu'au hameau de Rosenlani, où nous devions passer la nuit. Il nous recommanda toutefois de faire un détour pour voir au passage les chutes de Reichenbach qui sont à peu près à mi-côte.

C'est en effet un spectacle grandiose. Le torrent, gonflé par la fonte des neiges, se précipite dans un gouffre d'où l'écume jaillit en tourbillons si épais qu'on les prendrait facilement pour la fumée d'un incendie. La cheminée dans laquelle se précipite le torrent est une immense brèche formée dans des rochers noirâtres et brillants. Cette brèche se resserre tout à coup en une cavité sans fond, d'où l'écume jaillit avec rage sur les parois effritées. On est pris de vertige en regardant longtemps de suite cette masse d'eau d'un vert émeraude, et le nuage d'embrun qui

s'en échappe avec un perpétuel mugissement.

Nous étions là, au bord du précipice, fascinés par la splendeur de cette masse d'eau venant se briser au-dessous de nous contre les rochers granitiques, et par ce murmure constant et presque humain qui s'élevait du fond de l'abîme.

Pour mieux ménager la vue, on avait tracé un sentier en demi-cercle autour de la chute. Mais comme ce sentier ne se prolonge point au-delà, le touriste est forcé de revenir sur ses pas. Nous avions déjà rebroussé chemin, lorsque nous vîmes venir au-devant de nous un jeune gamin suisse avec une lettre à la main. La lettre portait le nom de notre hôtel et m'était adressée par le propriétaire. Il paraît que quelques minutes après notre départ, était arrivée une dame anglaise malade de la poitrine au dernier degré. Elle venait de passer l'hiver à Davos-Platz, et s'était mise en route pour rejoindre des amis à Lucerne, lorsqu'elle avait été prise subitement d'une hémorragie ; on pensait qu'elle n'y survivrait pas. Comme dernière consolation, elle désirait beaucoup voir un médecin anglais et c'est pour

cela qu'on me priait de rentrer à l'hôtel, etc.

Le brave Steiler m'assurait en post-scriptum qu'il me garderait personnellement une profonde reconnaissance, si j'acquiesçais à ce désir ; car cette dame refusait de voir un médecin suisse et il sentait sa propre responsabilité engagée.

Cet appel était de ceux auxquels on ne résiste pas. Je ne pouvais refuser de secourir une compatriote qui se mourait en pays étranger. Toutefois j'avais quelques scrupules d'abandonner ainsi Holmes. Finalement nous décidâmes que le jeune messager suisse demeurerait avec lui pour lui servir de guide et de compagnon pendant que je retournerais à Meiringen. Holmes me dit avoir l'intention de rester encore un peu au bord du torrent, puis qu'il gagnerait lentement le sommet de la montagne et Rosenlani, où je pourrais le rejoindre le soir même. Je partis donc et, en me retournant, je vis mon ami, hélas ! pour la dernière fois en ce monde, les bras croisés, adossé à un rocher, en extase devant le tourbillon.

Au bas de la descente, je regardai encore en

arrière ; de là je ne pouvais apercevoir la cascade, mais seulement le sentier qui contourne le flanc de la montagne et conduit à la chute. Dans ce sentier marchait, à pas pressés, un homme dont la silhouette sombre se détachait sur la verdure environnante. Son aspect me frappa ainsi que la rapidité de son allure, mais dans ma hâte d'arriver à mon but, je ne m'arrêtai pas plus longtemps à cette réflexion. Je mis un peu plus d'une heure à atteindre Melringen. Le vieux Steiler était sur le porche de son hôtel.

– Eh bien ! dis-je en pressant le pas, j'espère que son état ne s'est pas aggravé ?

Une expression de surprise se peignit sur sa figure, et, au froncement de ses sourcils, mon cœur se figea dans ma poitrine.

– Vous ne m'avez pas écrit ceci, dis-je en tirant la lettre de ma poche ? N'y a-t-il pas une dame anglaise malade chez vous ?

– Certainement pas, s'écria-t-il. Pourtant, je vois là le cachet de l'hôtel. Ah ! ce mot a dû être écrit par ce grand Anglais qui est arrivé après votre départ. Il avait dit...

Je n'attendis pas les explications du maître d'hôtel. Transi de frayeur, je remontai en courant la rue du village pour reprendre en sens inverse le chemin que je venais de parcourir. Il m'avait fallu une heure pour descendre et, malgré tous mes efforts, je mis deux heures pour remonter à la cascade de Reichenbach. L'alpenstock de Holmes était encore là, appuyé contre le même rocher où j'avais laissé mon ami, mais de lui, aucune trace ; ce fut en vain que je l'appelai. Seuls les rochers d'alentour répercutèrent mes cris en un long écho.

La vue de cet alpenstock m'avait glacé d'effroi : Holmes n'était donc pas allé à Rosenlani. Il était resté dans ce sentier, large de trois pieds, bordé d'un côté par un roc à pic, de l'autre par le précipice ; c'est là que son ennemi l'avait surpris ! Le jeune Suisse avait disparu aussi. Il était sans doute aux gages de Moriarty et avait laissé les deux hommes en présence. Après cela, que s'était-il passé ? Qui pourrait nous le dire ?

Je restai quelques instants pour rassembler

mes idées, car j'étais littéralement atterré. Je tentai, pour reconstituer cet horrible drame, d'appliquer la méthode que Holmes lui-même m'avait si souvent enseignée.

Ce n'était hélas ! que trop simple. L'alpenstock marquait l'endroit ou nous nous étions arrêtés pour causer, nous n'étions pas allés jusqu'au bout du sentier, dont le sol grisâtre, perpétuellement mouillé par les embruns, garde les empreintes les plus légères fût-ce celles d'un oiseau. Or, on voyait là distinctement deux lignes de pas, partant de l'endroit où je me trouvais et se dirigeant vers l'extrémité du sentier. Il n'y en avait pas en sens inverse. À quelques mètres de l'extrémité, le sol était piétiné et boueux ; les ronces et les fougères qui bordaient le précipice étaient foulées et souillées de terre humide. Je me couchai à plat ventre pour plonger du regard dans l'abîme ; l'écume du torrent m'éclaboussait de toutes parts. La nuit était venue ; j'apercevais à peine çà et là des reflets humides sur les parois des rochers noirâtres, et au fond du précipice le ruissellement du torrent. J'appelai. Pour toute réponse, le mugissement quasi humain de la

cascade vint frapper mon oreille.

Il était pourtant dit que je recueillerais un dernier souvenir de mon pauvre ami : le roc même où j'avais trouvé l'alpenstock avançait un peu sur le sentier, et, tout en haut, mon œil fut attiré par un point brillant. Allongeant la main, je découvris l'étui à cigarettes dont Holmes se servait habituellement. En le prenant, je vis tomber à terre un petit carré de papier sur lequel l'étui reposait. Je le dépliai et trouvai trois feuilles de papier arrachées à son calepin ; elles m'étaient destinées. Trait caractéristique : l'adresse était aussi précise, l'écriture, aussi ferme et noble que s'il eût tracé ces lignes dans son bureau.

« Mon cher Watson, disait-il, c'est grâce à la condescendance de M. Moriarty que je vous écris. Il veut bien attendre mon bon plaisir pour le règlement final de la question pendante entre nous. Il vient de me donner un aperçu du « truc » qui lui a permis d'échapper à la police anglaise, et de ne pas perdre un seul de nos mouvements. Ce « truc » ne peut que confirmer la haute

opinion que j'avais de son talent. Je suis heureux de penser que je vais délivrer la société de sa présence et, en même temps, de ses méfaits ; mais je vais probablement payer cette bonne action d'un sacrifice qui affligera mes amis et surtout vous, mon cher Watson. Je vous ai expliqué que ma carrière avait dans tous les cas atteint son apogée, et que ce dénouement ne me causait aucune surprise. J'étais bien convaincu, je vous l'avoue, que la lettre envoyée de Meiringen nous tendait un « piège » et je vous ai laissé partir pour votre mission, sachant parfaitement ce qui allait se passer. Dites à l'inspecteur Patterson que les papiers dont il a besoin pour condamner la bande se trouvent dans la case M, enfermés dans une enveloppe bleue sous le titre : « Moriarty ». Avant de quitter l'Angleterre, j'ai disposé de tous mes biens en faveur de mon frère Mycroft. Présentez mes hommages à M^me^ Watson et croyez-moi mon cher ami, votre très sincère... Sherlock HOLMES. »

Je raconterai le reste en quelques mots. Les experts ont établi à peu près sûrement que la lutte entre les deux hommes s'est terminée, comme on

pouvait le supposer dans un cas semblable : tous deux avaient dû rouler enlacés dans l'abîme, après avoir soutenu un corps à corps acharné. Inutile de songer à retrouver leurs cadavres ; là au fond de ce gouffre écumant reposant à tout jamais le plus dangereux criminel de son époque à côté du plus vaillant défenseur de la loi. Du jeune Suisse on n'a jamais entendu parler depuis. Il est certain qu'il appartenait à l'équipe d'agents à la solde de Moriarty. Quant à la bande des malfaiteurs, le public ne saurait oublier les preuves nettes et précises que Holmes avait accumulées pour démasquer leurs menées, et avec quelle dextérité il a su assurer leur perte.

Au cours des débats judiciaires, il ne fut guère question de leur terrible chef, le professeur Moriarty. Si, aujourd'hui, j'ai été amené à parler de ce grand criminel, la faute en est à ces champions maladroits qui, pour innocenter la mémoire d'un bandit, ont osé attaquer celle d'un homme que je regarderai toujours comme le plus digne et le plus sage de son temps.